NORDEN

VOYAGE D'ÉGYPTE ET DE NUBIE

2

VOYAGE
D'ÉGYPTE ET DE NUBIE.

TOME SECOND.

Se trouve A PARIS,

Chez CONSTANTIN, quai de l'École, n° 15.

VOYAGE

D'ÉGYPTE ET DE NUBIE,

PAR

FRÉDÉRIC-LOUIS NORDEN.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement conférée sur l'originale, avec des notes et des additions tirées des auteurs anciens et modernes, et des géographes arabes,

PAR L. LANGLÈS,

Auteur de l'alphabet Tartare Mantchou, etc.

Ouvrage enrichi de cartes et de figures dessinées par l'auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AINÉ.

L'AN IIIe DE LA RÉPUBLIQUE.

M. DCC. XCV.

VOYAGE

D'ÉGYPTE ET DE NUBIE.

CINQUIEME PARTIE.

JOURNAL DU VOYAGE DE L'AUTEUR, DEPUIS LE CAIRE JUSQU'À GIRGE, CAPITALE DE LA HAUTE ÉGYPTE.

DANS le premier volume de cet ouvrage, qui contient ma route depuis Alexandrie jusqu'au Caire, j'ai donné une relation circonstanciée de tout ce que j'ai vu et cru digne de l'attention du lecteur. Je fus forcé de séjourner dans cette capitale plus de trois mois; car j'y arrivai le 7 de juillet 1737, et je n'en partis que le 18 de novembre de la même année, que j'entrepris le voyage de la haute Egypte.

Un retardement si considérable fut occasionné par des raisons toutes différentes. Outre les obstacles ordinaires, et la prévention qui fascine généralement les yeux des peuples du pays et leur donne de l'ombrage

à l'égard de tous les Francs qui témoignent avoir envie de passer plus loin, prévention qui a empêché tant de personnes envoyées par diverses cours de l'Europe de faire des découvertes dans la haute Egypte, j'avois le chagrin de rencontrer deux autres empêchements qui me regardoient en particulier, et retardoient nécessairement mon départ.

L'un de ces empêchements venoit de la révolte, qui dans ce temps-là continuoit à mettre tout le pays en trouble, quoiqu'on ne discontinuât point de couper tous les jours des têtes et d'égorger sans miséricorde tout ce que le gouvernement pouvoit attraper de rebelles. Il en restoit pourtant encore un grand nombre qui s'étoit joint aux Arabes: le principal même d'entre eux, nommé Salem Cachef, dont on avoit fait courir le bruit de la mort afin de tranquilliser la populace, s'étoit échappé malgré les perquisitions qu'on avoit faites, et s'étoit marié avec la fille d'un schech (cheykh) arabe. A la faveur de cet appui il dépouilloit et tuoit tout ce qui venoit du Caire : de sorte que, si on partoit avec les caravanes, les chemins se trouvoient absolument impraticables; et si on prenoit le parti de se mettre sur le Nil, les barques ne couroient pas de moindres périls.

Le second empêchement de mon voyage fut causé par une maladie, dont je ne fis pas grand cas au commencement; je l'attribuois uniquement à l'air du pays, que je croyois contraire à mon tempérament. Je me flattois néanmoins de m'y faire avec le temps; mais la

chose devint enfin sérieuse : au bout de quelques jours la maladie se déclara être une véritable péripneumonie ; elle me réduisit à garder le lit durant plus de deux mois, et m'inquiéta beaucoup, surtout parceque je me trouvois logé dans une hôtellerie où les rencontres fâcheuses ne manquent guere. Je vais en raconter une qui faillit de nous coûter cher, mais qui eut un succès plus heureux qu'on ne pouvoit l'espérer.

Quand un étranger arrive en Egypte, on lui prescrit deux regles fondamentales, dont la pratique est nécessaire à tous les Francs pour être en sûreté dans le pays. La premiere enjoint d'éviter toutes les occasions où les Turcs pourroient avoir le moindre prétexte d'en venir aux prises, et de supporter plutôt de légeres insultes que de hasarder de se commettre avec eux. La seconde veut qu'au cas qu'on ne puisse se dispenser d'avoir un démêlé avec un Turc, on doit bien examiner de quelle maniere on se défend ; car, si par malheur on venoit à en tuer un, il faudroit nécessairement périr, il seroit impossible d'échapper à la fureur de ceux qui chercheroient à venger sa mort, et qui seroient toujours assurés de l'appui du plus grand nombre ainsi que de celui de la justice, pour ne pas dire de l'injustice même.

Je me suis toujours attaché si soigneusement à l'observation de la premiere de ces regles que je n'ai jamais été dans le cas d'avoir besoin de l'autre. Cependant une certaine fatalité voulut que tous ceux qui

logeoient dans l'hôtellerie où j'étois se trouverent un jour dans la nécessité de faire usage de ces deux regles. Elles n'auroient même pas eu le pouvoir de les empêcher de périr tous ensemble, si, dans cette extrémité, une dame n'avoit pas eu le courage d'y faire une exception, en se défendant d'une maniere qui à la vérité avoit quelque chose d'étrange et de grotesque, mais qui heureusement lui réussit si bien qu'elle sauva elle seule toute la maison.

Cette aventure survint à l'occasion d'une procession publique, ou fête de circoncision, qui, à ce qu'on prétendoit, devoit être plus solemnelle que la plupart des autres qu'on voit ici si souvent battre le pavé. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité de quelques domestiques d'un seigneur dont j'avois fait la connoissance en Italie et avec qui j'allois faire le voyage de la haute Egypte. Ils s'aviserent de vouloir regarder cette cérémonie de dessus une terrasse située vis-à-vis de quelques appartements du palais d'Omer bey. Ce palais n'étoit point ordinairement habité ; mais l'envie de voir cette procession y avoit attiré ce jour-là une des femmes d'Omer, qui, choquée, selon l'usage du pays, de se voir exposée à la vue de ces étrangers, leur fit d'abord jeter des pierres par ses eunuques. Nos gens s'apperçurent bien de l'insulte ; mais ne sachant de quelle part elle venoit, et le bruit qui se faisoit dans la rue les étourdissant, ils ne s'alarmerent point de ce premier assaut. Ils en eurent bientôt un plus vif à essuyer. La femme d'Omer,

scandalisée de leur obstination, leur fit tirer quelques coups de pistolet, dans le dessein de leur faire abandonner la place; et comme ce second avis ne fut pas mieux entendu que le premier, elle prit leur ignorance pour un si grand affront, que, dès que la procession fut finie, elle envoya chez nous huit janissaires pour se saisir de ces spectateurs indiscrets.

Je ne savois rien de toute l'aventure: mon mal me tenoit au lit, et j'étois extrêmement affoibli. Je vis pourtant la moitié de ces janissaires traverser ma chambre pour entrer dans une autre qui menoit à la terrasse dont je viens de parler; mais ils faisoient si peu de bruit, et j'étois d'ailleurs si accoutumé à de pareilles allées et venues que je n'y donnois pas grande attention. Je vis de même, sans beaucoup m'inquiéter, retourner deux de ces janissaires, qui repasserent par ma chambre après qu'ils eurent forcé nos domestiques à demeurer en arrêt sous la garde des deux autres janissaires.

Le maître de ces domestiques ne s'étoit pas non plus apperçu de l'affaire; mais il en eut bientôt des nouvelles. Les quatre autres janissaires, qui jusques-là étoient demeurés tranquilles à l'entrée de la maison, voyant que le premier coup avoit si bien réussi et ne trouvant personne en défense, se persuaderent qu'ils pouvoient tout entreprendre. Ils entrerent dans l'appartement du maître, et tandis que deux d'entre eux se jeterent sur lui, les deux autres se saisirent de son épouse, et lui mirent un drap sur la tête dans

le dessein de la conduire dans une espece de cave qui étoit voisine.

Ces violences ne plurent ni au mari ni à la femme. Tous deux à l'envi s'arment de courage : celle-ci renverse d'un coup de pied un de ses agresseurs, enfonce en même temps la pointe de ses ciseaux dans le sein de l'autre, et force ainsi l'un et l'autre à la quitter. Le mari, dans le même instant, se dégage des mains des deux hommes qui s'étoient jetés sur lui, saute sur une carabine bien chargée, la tient d'une main, de l'autre il saisit un sabre, et menace de tout tuer si on ne le laisse en repos.

Il n'en falloit pas tant pour intimider ces misérables; aussi sortirent-ils en diligence de la chambre : mais on n'en étoit pas quitte pour cela. Leurs deux camarades qui avoient repassé par ma chambre en s'en retournant, et qui étoient allés appeler du secours, parurent dans ce moment avec cinquante hommes bien armés.

Le combat recommença alors de plus belle. Le champ de bataille étoit précisément vis-à-vis de ma chambre, à l'endroit où le secours rencontra les premiers combattants. La carabine sur-tout leur faisoit peur. Ils crierent tous que, si on ne la quittoit, il n'y auroit de quartier pour personne : un d'entre eux, même, voyant que l'on n'obéissoit pas à la sommation, tira un coup de pistolet, dont la balle passa par-dessus la tête de celui qui tenoit la carabine.

A ce coup de pistolet, je me levai de mon lit pour

voir de quoi il étoit question, et j'ouvris ma porte précisément dans l'instant où notre héroïne se trouvoit le plus en peine pour retirer son mari du péril qui le menaçoit. Elle ne balance pas long-temps sur le parti qu'elle avoit à prendre; elle le pousse adroitement dans la chambre, verrouille aussitôt la porte, et se retourne pour faire tête à l'ennemi.

Cette adresse, autant que sa fermeté, fut le coup de partie. Il est constant que le mari, qui avoit pris feu, n'auroit pu s'empêcher de hasarder un coup fatal, sur-tout s'il avoit vu dans la suite avec quelle fureur on mit le poignard à la gorge de sa chere moitié; car, tandis qu'il étoit ainsi dans une espece de sûreté, quoique malgré lui et dans la plus grande inquiétude du monde, elle seule faisoit face à un si grand nombre d'ennemis; non à la vérité avec plus de modération, mais toutefois avec moins de péril. Un des ennemis se retira en déplorant une partie de sa barbe qu'elle lui avoit arrachée; un autre ayant reçu un coup de pied se sauva; elle fit sentir à un troisieme la pointe de ses ciseaux; un quatrieme apprend d'elle le goût d'un soufflet bien appliqué; un cinquieme se voit régalé d'une caresse de même espece. Il y en eut pour tout le monde, et on auroit dit, en voyant l'adresse avec laquelle elle attaquoit et se défendoit, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle s'étoit trouvée à pareille fête. Enfin, fortifiée de l'appui d'un janissaire, qui d'ennemi qu'il étoit se déclara pour elle, dans un espace de moins d'une demi-

heure elle vint à bout de jeter hors de l'hôtellerie plus de cinquante hommes armés qui étoient venus pour la prendre avec son mari.

Le bacha, informé de cette bravoure et de l'innocence de nos domestiques, daigna, depuis ce jour-là, nous garantir d'autres avanies semblables par une protection marquée d'une maniere tout extraordinaire, mais que l'on n'auroit jamais obtenue si quelque Turc avoit été tué dans la mêlée.

Au bout de plus de trois mois de séjour forcé au Caire, j'eus la satisfaction de m'appercevoir que tous les obstacles qui avoient empêché mon départ pour la haute Egypte n'étoient plus insurmontables. Graces à Dieu j'étois guéri de ma péripneumonie; la fievre m'avoit quitté; et, quoique foible encore, je me flattois de recouvrer d'un jour à l'autre les forces qui me manquoient pour pouvoir me dire dans une santé parfaite. D'un autre côté, la révolte du pays, qui avoit fait auparavant tant de bruit, se ralentissoit peu-à-peu, du moins autant qu'il étoit nécessaire pour la sûreté d'une barque, dont nous avions résolu de nous servir pour faire la route sur le Nil. Quant à ce qu'il y avoit à craindre de la prévention générale contre les Européens, les plus fortes recommandations des chefs du gouvernement aussi bien que de la milice, adressées à divers gouverneurs des provinces et à plusieurs schecks (cheykh) arabes, nous sembloient promettre toutes sortes de sûreté et de facilité pour notre voyage.

Dans ces circonstances, nous louâmes une barque qui devoit nous conduire jusqu'à Essuaen (Eçouân). Le prix en fut fixé à trente fendouclis (1) avec un habit neuf, à condition qu'il ne seroit permis de s'y embarquer qu'aux personnes de notre compagnie, qui s'étoit accrue d'un prêtre cofte et de deux peres missionnaires de Rome. L'acquisition de l'un de ceux-ci nous étoit d'autant plus avantageuse qu'il entendoit fort bien l'arabe; ainsi il pouvoit nous être utile au cas que le Maronite et le Juif que nous avions engagés pour interpretes ordinaires vinssent à nous manquer.

Nous avions encore exigé une seconde condition du réys ou capitaine de la barque; il s'étoit obligé de n'y charger aucune marchandise, de peur que le négoce qu'il en feroit ne retardât notre navigation; mais il nous avoit prévenus et avoit déja embarqué sous main ce qu'il avoit voulu, de sorte qu'il fallut dans la suite se relâcher sur ce second article.

Tous les préparatifs de notre voyage étant faits, nous nous embarquâmes le dimanche 17 novembre après midi. Peu de temps après nous quittâmes le vieux Caire, où notre barque avoit été attachée vis-à-vis du mokkias (meqyâs) et proche du grand bazard. Nous n'avançâmes pourtant ce jour-là qu'environ à la portée d'un canon, parceque le réys ne s'étoit pas encore rendu à bord. Notre voyage ne commença

---

(1) *Fendougly*. Environ 230 liv. de notre monnoie. (*Langlès*).

donc proprement que le lendemain; et je vais en décrire le succès.

Je m'acquitterai de cette tâche en donnant jour par jour une relation fidele de ce que j'ai vu et des accidents qui me sont arrivés sur la route, depuis le Caire jusqu'à Derri (Derry), où nous fûmes obligés de prendre le parti de rebrousser chemin, malgré l'envie extrême que j'avois de passer outre. J'en userai de la même façon quand il sera question de décrire mon retour au Caire.

Cette relation sera absolument dressée sur le journal que j'ai écrit le long de la route. Je n'y changerai rien, si ce n'est que, pour n'en point faire à deux fois, j'y joindrai de temps en temps, dans les endroits où j'avois déja touché une matiere, certaines particularités que je n'ai remarquées qu'en retournant. J'aurai soin pareillement de l'éclaircir çà et là par quelques observations, à mesure que les objets me paroîtront plus ou moins intéressants. Quant à ce dernier article, je n'y toucherai qu'autant qu'il sera nécessaire pour l'instruction de ceux qui à l'avenir auront la curiosité d'entreprendre le même voyage. Mais, par rapport au premier, j'y donnerai beaucoup plus d'attention, sur-tout lorsqu'il s'agira des magnifiques restes d'antiquités qui se sont offerts à mes yeux. En un mot, je ferai mon possible pour ne rien oublier de ce qui peut satisfaire un lecteur, comme je n'ai rien négligé, autant que les circonstances me l'ont permis, pour que les choses capables de donner

des éclaircissements n'échappassent point à mes recherches.

Pour le reste, il faudra recourir aux dessins que je joins de temps en temps à ma relation. Je puis y renvoyer avec d'autant plus de confiance que, s'ils manquent de quelques embellissements, ils ont pourtant l'avantage d'être levés d'après nature sur les lieux mêmes où je me suis trouvé. On peut sur-tout regarder comme un guide perpétuel la grande carte du Nil, dressée sur les observations que j'ai été en état de faire avec la derniere exactitude.

Lundi 18 *novembre* 1737.

NOTRE réys ne vint à bord qu'après midi. Nous mîmes aussitôt à la voile, et nous vîmes, sur la côte orientale du fleuve, le bourg de

DERIMINNA :

Planche XXVIII.

les Cophtes y ont un couvent. Nous mouillâmes environ un quart de lieue plus haut, au-dessous de la grande mosquée nommée

ATTER-ENNABI (1) :

Planches XXXV XXXVI XXXVII.

il a déja été fait mention de cette place dans le volume précédent, ainsi que de

DEIR-ETIIN (Déïr êt-tyn),

autre bourg avec un couvent cophte et une mosquée,

---

(1) Âter ên-naby, selon l'orthographe de la carte de Norden. Je crois qu'il faut lire *A'ther-ên-naby* (le parfum du prophete). *Langl.*

et qui est à trois quarts de lieue plus haut. Nous avions à la droite

GIESIRET-EDAHAB (Djézyret êd-dzahab), c'est-à-dire *l'Isle d'or*. On y voit un village de même nom avec une mosquée. Elle est située à une lieue et un quart au-dessus de l'isle de Rodda (Roudhah), à un quart de lieue de la rive occidentale du Nil, vis-à-vis de

SAKKIETMEKKI (Sâqyet mekky), bourg entouré de quelques villages qui passent sous le même nom. Ce bourg a une mosquée et dans son voisinage un calisch (khalydje). Son nom est arabe, et signifie un *moulin à chapelet* (1); sorte de machine propre à faire monter l'eau.

---

(1) Norden auroit dû s'exprimer avec plus de précision et de clarté, sur-tout en faveur des personnes qui ne savent pas l'arabe. *Sâqyet Mekky* signifie littéralement *abreuvoir de la Mekke*, parceque cet endroit est, chaque année, le rendez-vous des pélerins qui composent les karavanes de la Mekke. Ils viennent du Caire en procession à cette espece de piscine, et c'est là leur premiere station. Cette explication, qui est appuyée sur le témoignage de différents voyageurs chrétiens et musulmans (*), ne laisse, je crois, aucun doute sur l'épithete de *Mekky* (Mekkien ou de la Mekke). Quant au mot *Sâqyet* ou *Sâqyeh* (**), que Norden rend par *moulin à chapelet*, dans son acception primitive et véritable il désigne un *abreuvoir*,

(*) *Voyages à la Mekke et à Medyne par différents musulmans renégats, contenant la description de ces deux villes, des montagnes voisines et du territoire sacré de l'Hhédjâz, dont l'accès est défendu aux infideles, avec les itinéraires des principales karavanes, traduits de l'arabe, du persan, de l'anglois, etc.*, tom. II, passim. Ce recueil, dont je m'occupe depuis plusieurs années, auroit paru dès 1794, sans les troubles survenus dans le département où il s'imprime.

(**) Rivus quo rigatur terra. Racine, *Saqa* rigavit, *Golii Lexicon arabicum*, p. 1187.

En continuant à remonter le fleuve, nous avançâmes à la gauche vers

BASSATIIN (Bâçâtyn),

bourg environ à une lieue au-dessus de Deir-etiin (Déïr êt-tyn). Les mahométans y ont une mosquée, et les Juifs du Caire un cimetiere. Vis-à-vis, sur la rive occidentale, on apperçoit

---

et par extension une *machine hydraulique* pour abreuver les hommes et les bestiaux et pour arroser les terres. Les Egyptiens en ont de plusieurs especes, mais la plus commune est celle représentée sur la XVe planche, fig. 1 du *Voyage de Nieburh* (*); on la fait aller avec des bœufs, c'est pourquoi on l'appelle *sâqyet êt-tour* (la machine du taureau). L'animal est attelé à une roue horizontale armée de dents qui s'engrennent dans celles d'une autre roue placée perpendiculairement à une extrémité de son axe; l'autre bout de cet axe soutient un tambour à claire voie, d'un vaste diametre, sur lequel passe un chapelet formé par des cruches attachées à une corde de paille ou d'écorce de dattier; ces cruches parvenues au sommet du tambour se vuident en descendant dans une auge placée dans l'intérieur du tambour. Quand il s'agit de conduire les eaux dans une portion de jardin plus élevée que l'endroit même où se trouve la machine, on éleve les rouages de maniere que le bœuf se trouve au-dessous, comme on le voit sur la carte de la basse Egypte dans les *Voyages de Shaw*.

On exécute les mêmes machines en petit, de maniere qu'un homme suffit pour les faire marcher; alors on les nomme *sâqyeh tedbyr bîl-redjel* (machine hydraulique, qu'on conduit avec le pied). Les Egyptiens ont encore plusieurs autres especes de *sâqyeh*, dont on peut voir la description et le dessin dans le premier volume du *Voyage de Nieburh*. (Langlès).

(*) Il est aisé de reconnoître ici la machine désignée par Norden sous le nom de *moulin à chapelet*, et par le docteur Shaw sous celui de *roue à la persanne*.

ABUNUMERUS (Abou-noumerous),
bourg orné d'une mosquée, et dont le nom est celui d'un oiseau de couleur grisâtre que l'on trouve sur le Nil.

A deux lieues au-dessus de Bassatiin (Bâççâtyn), on apperçoit

ÊLLKALLAHA (El-qala'ah),
forteresse située dans les montagnes, à une lieue et demie du bord oriental du Nil. Cette forteresse a une garnison turque et une mosquée; il n'y a pourtant que son assiette qui la rende considérable, car ses fortifications sont fort peu de chose.

Presque vis-à-vis d'Ellkallaha (El-qala'ah) on a, du côté de l'occident,

MANJELMUSA (Mân êl-mouça),
village accompagné d'une mosquée. Entre cette place et Abunumerus (Abou-noumerous) on voit une grande pyramide, construite à cinq étages, et dont j'ai donné une vue parmi mes dessins.

A une lieue et demie plus haut et sur le même bord occidental est situé

MENAHUAD (Menâouâd),
autre village orné d'une mosquée. J'en ai donné la vue, ainsi que celle de Manjelmusa (Mân êl-mouça); et on y voit les secondes pyramides appelées pyramides de Dagjour (Dahhchour).

Planche LII.

Presque vis-à-vis de Menahuad (Menâouâd) on découvre, sur la route orientale du fleuve,

ELLGHARAFFI (Elkharâfy),
bourg où les Turcs, outre une mosquée, ont un ci-

metiere. Ils l'ont placé dans cet endroit, parceque le terrain y est assez élevé pour n'être point inondé dans le temps du débordement du Nil.

Environ une lieue plus loin, mais de l'autre côté du fleuve, on trouve

MUGNA (Mounyâ),

village qui n'a rien de remarquable; et de l'autre côté, sur la rive orientale, on découvre

DEIR ELL ADOVIA (Déïr êl-âdâvyeh),

où il y a un couvent de Cophtes. Ce couvent, assez irrégulier pour son bâtiment, n'a d'ailleurs aucune beauté.

Nous passâmes, environ une lieue plus haut, devant deux autres couvents de Cophtes, situés l'un à la droite, l'autre à la gauche du Nil. Celui que nous avions à la gauche se nomme

DEIR ELL HADIE (Déïr êl-âdyeh);

l'autre, que nous avions à la droite, s'appelle

DEIR ABUSAIFFEEN (Déïr âbou-éïfyn):

ces deux couvents n'ont rien qui les puisse faire plus distinguer que celui de Deir ell adovia (Déïr êl-âdâvyeh).

Environ à cinq quarts de lieue plus haut on rencontre

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LX.

SCHECH ATMAEN (Cheykh âtmên),

village de peu d'importance au couchant du fleuve; et à l'opposite

TURRAAG (Tourâhh),

village où il y a une mosquée, et un peu au-dessus un grand calisch (khalydje) qui avance dans les terres.

A demi-lieue de Turraag (Tourâhh) le calisch (khalydje) entre deux est

MAHSARA (Mâhhsarah),

simple village, dont le nom signifie *une presse;* mais un peu plus haut, de l'autre côté du fleuve et à trois quarts de lieue de sa rive occidentale, s'éleve le bourg de

SAKKARRA (Sâqârah) (1) :

Non seulement il est accompagné d'une mosquée, mais il est encore célebre par le commerce des momies que ses habitants vont déterrer dans la plaine des momies. On y remarque aussi le labyrinthe où on enterroit autrefois des oiseaux et d'autres animaux embaumés. Les différentes pyramides qui se trouvent près de Sakkarra (Ssakharah) exciterent sur-tout ma curiosité, tant en montant le fleuve qu'en descendant. Quoique j'en aie déja touché quelque chose dans le premier volume, en décrivant les pyramides, je ne laisserai pas d'ajouter ici un petit nombre de remarques pour servir d'éclaircissement à la 61e planche, qui contient les dessins des trois principales pyramides de ce quartier.

Planche LXI.

La premiere d'entre elles est située vers le nord, et construite à quatre différents étages, qui diminuent à mesure qu'ils s'élevent, comme le montre la figure premiere.

---

(1) Je crois qu'il faut écrire *Ssakharah*, parceque ce mot signifie *rocher*. En effet cette plaine n'est qu'un rocher. Voyez la *Description des plaines de Memphis*, par Fourmont, page 220. (*Langlès*).

Quant à la seconde, sa construction ne differe point de celle des pyramides de Memphis, et elle a à-peu-près leur hauteur, mais elle paroît beaucoup plus endommagée; aussi est-elle ouverte. Comme ce lieu est fort peu fréquenté par les étrangers, les canaux de la pyramide sont remplis de sable, ce qui présente une grande difficulté pour ceux qui y voudroient entrer.

Fig. 2.

La troisieme, qui semble être un peu plus haute que la seconde, est d'une figure assez singuliere; et le dessin que j'en donne le fera beaucoup mieux sentir qu'une description. De toutes les pyramides c'est celle qui paroît avoir le plus souffert, quoiqu'elle ne soit point ouverte; et je n'aurois pas de peine à en conclure qu'elle peut être la plus ancienne de toutes les grandes pyramides: du reste, ni celle-ci ni les autres n'ont pas la moindre apparence d'avoir jamais été couvertes de granit.

Fig. 3.

Ces observations faites, je reprends le fil de ma relation. Après avoir vu les pyramides de Sakkarra (Ssakharah) nous gagnâmes

HELOVAN (Hhelovân),

village sur la rive occidentale, et dont le nom signifie *douceur*. Il faut pourtant convenir qu'il n'est ni plus doux, ni plus beau, ni plus agréable, que

SCHIIM (Chymeh),

autre village situé sur la rive occidentale. Nous y arrivâmes sur les dix heures du soir. L'air étoit alors si calme qu'il n'y avoit pas moyen de rien gagner

contre le courant du fleuve, ce qui nous obligea de mouiller jusqu'au lendemain.

Mardi 19 *novembre.*

Le vent étoit nord et assez fort pour vaincre le courant: nous levâmes donc l'ancre à onze heures du matin, et nous nous vîmes bientôt devant

GIESIRET TERFAGE (Djézyrèt Terfâyeh);

est une isle située assez près de la rive orientale; elle n'a qu'un village qui n'est pas même de grande importance.

Nous laissâmes, vis-à-vis de sa pointe méridionale et à notre droite,

MESGUNA (Mesghounah),

bourg environné de cinq à six petits villages, dont quelques uns se trouvent un peu éloignés du Nil.

TÈBBIIN (Tébyn),

village situé à près de deux lieues et demie au-dessus de Giesiret Terfage (Djézyrèt Terfâyeh), n'est pas à beaucoup près si considérable que

DAGJOUR (Dâhhchour),

Planches LXII et LXIII.

bourg qui a une belle apparence à cause de ses mosquées, mais qui est encore plus recommandable par les pyramides qui se trouvent dans son voisinage, et qui présentent un coup-d'œil des plus agréables entre Dagjour (Dâhhchour), Mesguna (Mesghounah), et Schiim (Chymeh). J'ai donné cette vue en deux feuilles.

A un peu plus d'une lieue au-dessus de Dagjour

(Dâhhchour) nous eûmes à notre droite le village de

SCHOBACK (Chobâq);

nous avions en même temps à notre gauche

GAMASE EL KEBIRA (Ghamâzeh êl-kébyrah),

c'est-à-dire *Gamase la grande.* Ce village a une mosquée.

Nous eûmes de même à une lieue et un quart plus haut deux autres villages; savoir, à notre droite

KOFFERLOYAD (Kafr êl-ôyâd),

et à notre gauche

LAGSAS (Âl-âhhṣâs).

A la hauteur de ces deux villages commence une isle de trois quarts de lieue de longueur, située presque au milieu du fleuve; mais j'ignore si elle a un nom.

On rencontre une lieue plus loin

MISSANDA (Myççândah),

simple village, et

GAMASE ELLOGOIRA (Ghamâz êl-ssaghyrah),

c'est-à-dire *Gamase la petite;* bourg qui est proprement un amas de cinq villages. J'y débarquai, et j'y remarquai les charrues dont j'ai donné le dessin; ce qui doit faire conclure qu'il y a bien peu de foi à ajouter aux relations de ces auteurs qui voudroient nous persuader qu'on ne laboure point la terre en Egypte, et qu'il suffit d'y jeter la semence immédiatement après que l'inondation est passée.

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXIV. Planche LVI.

Vers le soir nous fîmes échouer la barque entre Gamase ellogoira (Ghamâz êl-ssaghyrah) et

GIEZIRET ELLAZALE (Djézyret êl-âzâleh).

On comprend sous ce nom une file de sept petites isles fort proche les unes des autres, un peu plus près de la rive occidentale du Nil que de la rive orientale; elles occupent un espace d'environ quatre lieues, et chacune a son village.

Il y en a deux autres sur le bord du fleuve vis-à-vis de la troisieme de ces isles; celui qui est à l'occident se nomme

ESSOFF (Êçços),

et celui qui est à l'orient s'appelle

MENJELKARAG (Meny êl-qarâhh).

Du même côté sont deux autres villages; savoir,

HVODDY (Ouâddy),

situé vis-à-vis la pointe septentrionale de la cinquieme isle; et

GUBBEBAAD (Koubebâd),

vis-à-vis la septieme isle, qui a à l'opposite

RIGGA (Ryghâ),

village sur la rive occidentale du Nil.

Il s'éleva pendant la nuit un petit vent qui engagea nos matelots à sauter dans l'eau et à dégraver la barque: nous n'avançâmes pourtant que fort peu.

Mercredi 20 novembre.

Nous eûmes tout ce jour-là un grand calme et un courant très fort; ce qu'on pouvoit attribuer aux isles qui rétrécissent un peu le lit du Nil dans cet endroit. Nous ne pûmes avancer qu'à l'aide de la corde

avec laquelle on tira la barque entre les isles à la droite, et les villages d'Essoff (Êçços), de Hvoddi (Ouâddy) et de Gubbebaad (Koubebâd) à la gauche.

A trois quarts de lieue au-dessus de Geziret ellazale (Djézyrét êl-âzâleh) on rencontre une file de trois autres isles, les deux premieres fort petites, et la troisieme de trois quarts de lieue de longueur, nommée Eutfeeg (Êtfehh), et dont je parlerai plus bas.

Vis-à-vis la premiere de ces petites isles il y a deux villages peu considérables; l'un nommé

SALCHIE (Sâlhhyeh),

nous l'avions à notre gauche; l'autre, appelé

UDWAB (Oudouâb),

étoit à notre droite: nous eûmes beaucoup de peine pour arriver jusques-là. Vis-à-vis la pointe septentrionale de l'isle d'Eutfeeg (d'Êtfehh), qui a un village accompagné d'une mosquée, nous apperçûmes à notre droite, mais à demi-lieue dans les terres, le village de

SOFT (Softh),

situé au nord-est de

MEDUUN (Médoun),

village aussi dans les terres et à une bonne lieue de la rive occidentale du Nil. C'est entre ces deux endroits, mais un peu plus près du dernier que du premier, que se trouve la plus méridionale de toutes les pyramides de Dagjour (Dâhhchour), et même, à ce que je crois, de toute l'Egypte: j'en ai déja parlé dans mon premier volume, et j'ai dit pourquoi

les gens du pays l'appellent *la fausse pyramide*. J'ajouterai seulement ici que, quoiqu'elle ne soit construite que de briques cuites au soleil, elle ne laisse pourtant pas d'être d'une très belle taille : elle s'est si bien conservée depuis tant de siecles, qu'on n'y remarque presque aucun dégât. Elle doit principalement sa belle apparence à sa situation sur une colline quarrée, dont les quatre faces adoucies se joignent si exactement au pied de la pyramide, que de loin elles paroissent ne faire qu'un même corps. Du reste on peut consulter les différentes vues que j'en ai levées en deux feuilles, aussi bien que les dessins de ses environs.

Planches LXVI et LXVII.

Comme le grand calme qui régnoit ne nous permettoit pas d'avancer plus loin, nous attachâmes notre barque près d'une grande plaine couverte de bled de Turquie qui commençoit à mûrir.

Nous vîmes ce jour-là quantité de chameaux d'eau; mais ils ne nous approcherent pas assez pour que nous pussions les tirer. Le soir nous fûmes entourés de ces chauves-souris qui cherchent leur nourriture sur le Nil.

Durant la nuit nous fîmes bonne garde: de quatre heures en quatre heures nous tirions un coup de fusil, pour faire connoître qu'on ne pouvoit pas nous surprendre, et nous continuâmes cette méthode tout le reste de la route.

Jeudi 21 novembre.

Le calme et le courant continuerent tout ce jour-là; ce qui nous obligea encore de nous arrêter. Plus de

cent barques, qui venoient de la haute Egypte, passerent devant nous à la file, et descendoient à la faveur du courant pour se rendre au Caire; elles étoient toutes extrêmement chargées. Le loisir que nous avions nous invita à mettre pied à terre: nos gens tirerent sur quantité de pigeons et en tuerent; mais comme ce n'étoit pas la saison où il y a des petits, ils étoient vieux, et si durs qu'on ne pouvoit les manger.

Ils trouverent mieux leur compte à tuer une sorte de perdrix qui étoit délicieuse et de la grandeur de nos perdrix rouges; elles avoient les plumes semblables à celles des pintades et la queue comme l'hirondelle; leur chair a un goût aromatique et beaucoup de fumet. Il n'y avoit personne dans notre barque qui les connût (1).

Nous cueillîmes aussi beaucoup de pourpier parmi les bleds.

Vendredi 22 novembre.

Point de vent le matin; l'après-midi il s'en éleva un très fort; mais il venoit du sud, de sorte qu'il nous força de rester où nous étions. A ce grand vent de sud succéda un nouveau calme qui fut suivi d'un petit vent de nord-ouest: nous mîmes à la voile pour en profiter; mais il ne dura pas long-temps, et le

---

(1) C'est, je crois, l'*Iemam*, dont parle Forskål dans sa *Descriptio animalium in Arabia et AEgypto observator.*, pag. 5; Hafniæ 1776. (*Langlès*).

calme qui nous reprit nous réduisit à faire tirer la barque contre le courant. Cette manœuvre ne nous avançoit pas beaucoup, nous ne faisions que très peu de chemin avec beaucoup de peine; cela nous fit résoudre à attacher la barque au bord oriental du Nil.

Samedi 23 novembre.

ENCORE grand calme le matin. Nous allâmes à terre pour y chercher quelques provisions, mais nous n'en trouvâmes point et nous revînmes à bord. Peu de temps après, nous fûmes en état de remettre à la voile au moyen d'un petit vent de nord-ouest. Il ne dura pourtant guere, et nous fûmes réduits à reprendre la corde, dont nous fîmes usage jusqu'à midi, que le vent devint assez fort pour nous faire avancer et même pour rompre notre vergue de misaine. Cet accident fut cause que nous retournâmes à Salehie (Sâlehhyeh), où, pendant qu'on nous remettoit une autre vergue, nous fîmes des provisions de bouche pour quelques jours. Nous remîmes ensuite à la voile, et nous avançâmes environ une lieue; mais le vent, qui étoit nord-est, devint si violent qu'il nous contraignit de serrer toutes nos voiles. Nous nous trouvions alors vis-à-vis de

GIESIRET EULFEEG (Djézyrét êtfehh).

Planche LXV.

C'est une isle située assez près de la rive orientale du Nil. Elle a un village de même nom, avec une mosquée, et un bosquet qui, quoique petit, contribue

à rendre sa situation fort agréable : j'en ai levé une vue. Il y a vis-à-vis de Giesiret eutfeeg (Djézyrét êtfehh) deux villages ; celui qui est à l'orient s'appelle

SOLL,

et celui qui est à l'occident se nomme

EDFU (Êtfou).

Vers le soir le vent, devenu plus traitable et nord, nous donna le moyen de faire du chemin. Nous passâmes devant deux villages l'un à l'opposite de l'autre; savoir,

BRUMBUL (Bromboul),

sur la rive orientale, et

HUASTA (Ouâsthâ),

sur la rive occidentale. Le nom de ce dernier signifie *le médiateur* (1).

Nous découvrîmes presque aussitôt deux isles vers le bord oriental du fleuve. La premiere, qui n'a qu'un quart de lieue de longueur, se nomme

GIESIRET ELLGURMAND (Djézyrét êl-ghourmând);

l'autre, qui peut avoir le double de longueur, s'appelle

GIESIRET BARRAKAED (Djézyrét êl-barâkât).

Elles ne sont séparées l'une de l'autre que par un petit passage, et elles ont chacune un village.

La nuit nous amarrâmes la barque devant

SAUVIED-ELMASLUUB (Zâouvyd êl-massloub),

bourg sur la rive occidentale du fleuve vis-à-vis de Giesiret Barrakaed (Djézyrét êl-barâkât) : il est ac-

(1) De la racine arabe *ouécethé*. (L.).

compagné d'une mosquée, et son nom signifie *l'abreuvoir de la croix*.

Dimanche 24 novembre.

J'ALLAI encore voir, de grand matin, la fausse pyramide dont j'ai fait mention ci-dessus. J'en étois à une distance assez grande; j'en approchai néanmoins assez pour juger de sa construction et pour remarquer les briques qu'on y a employées.

A mon retour à Sauvied-elmasluub (Zâouvyd êl-massloub), nous reçûmes la visite de Mustapha, frere du kiaja (kiâyâ) ou colonel Osman-bey. Il nous fit présent de deux moutons, de trente poules, d'une centaine d'œufs, et d'un panier de pain. En revanche nous lui donnâmes du vin de Candie, des liqueurs de diverses sortes, du sorbet, et quelques autres bagatelles. C'étoit une connoissance que nous avions faite au Caire.

Après avoir pris congé de lui nous mîmes à la voile vers les dix heures du matin. Nous avions peu de vent et beaucoup de pluie; ce qui ne nous empêcha pas de passer au-delà de

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXVIII.

KOMGERIDE (Qom Djéryd),

place située à une petite distance de la rive occidentale du Nil. On la peut appeler ville, et elle est même assez grande: elle a une grande mosquée entourée de diverses autres plus petites.

Bientôt après nous rencontrâmes, du même côté du fleuve,

BENNEHEDDER (Bény Hhedder), simple village. Presque en face est situé

DIRMIMUND (Déïr méïmound), couvent cophte, qui n'a qu'un fort petit terrain labourable. A l'entour de ce couvent sont plantés sept dattiers, que les gens du pays regardent comme une espece de merveille, parceque, de quelque côté qu'on les regarde, on ne les peut jamais compter tous à-la-fois.

Tout près du couvent de Dirmimund (Déïr méïmound) on voit le tombeau d'un prétendu saint mahométan. J'ai donné la vue de ce couvent, ainsi que celle du tombeau.

Planche LXIX.

Sur l'autre rive du Nil on découvre

MEIMUND (Méïmound), bourg dont la mosquée a une assez belle apparence.

Environ à une lieue au-dessus nous rencontrâmes

ESCHMEND ELL ARRAB (Êchmend êl-a'rab), village tellement situé au bord du Nil que les eaux de ce fleuve en emportent presque tous les ans quelque partie.

Quoique ses maisons soient d'une aussi mauvaise construction que celles que l'on trouve depuis le Caire jusqu'ici, elles ont pourtant ceci de particulier, que le haut est toujours terminé par un colombier, qui a de loin un aspect assez agréable. Depuis Eschmend ell arrab (Êchmend êl-a'rab) jusqu'à la premiere cataracte, on observe exactement cette façon de bâtir; et il y a même, en quelques endroits, une loi qui ne permet à aucun homme de se marier et de tenir mé-

nage à moins qu'il ne soit en possession d'un pareil colombier. La raison en est que la fiente de ces oiseaux est le seul engrais que l'on ait pour fumer les terres; car on garde soigneusement le fumier des autres animaux pour le brûler, et la suie qui en vient sert à faire le sel ammoniac.

Planche LXX.

J'ai donné dans mes dessins une idée de ces sortes de maisons des Arabes: elles sont presque par-tout construites de façon que tandis que les pigeons habitent le haut, le propriétaire avec sa famille occupe le bas. Cependant, malgré l'aspect agréable qu'elles présentent de loin, pour peu qu'on s'en approche ou si l'on y entre, on s'apperçoit d'abord que ce n'est par-tout que pauvreté et misere.

Après nous être arrêtés une demi-heure à Eschmend ell arrab (Êchmend êl-a'rab), nous fîmes tirer notre barque pour doubler une pointe qui avance un peu dans le Nil; et, cette pointe doublée, nous nous trouvâmes en état de pouvoir faire usage de nos voiles. Le ciel étoit couvert, mais il souffloit un vent de nord assez fort pour nous faire passer deux grands villages situés sur la rive occidentale, et qui ont chacun une mosquée; l'un est

BENNIALI (Bény êl-ly),

c'est-à-dire *le fils d'Ali* (1); l'autre est

(1) D'après cette traduction le nom étoit mal écrit sur la carte; il faut lire *Bény a'ly*, comme je l'ai restitué, entre deux parentheses, en laissant toujours subsister le mot altéré de Norden. (*Langlès*).

ZEITUUN (Zéïtoun),

mot qui signifie *un olivier.*

Tout de suite nous passâmes devant trois autres villages beaucoup moins considérables, et dont je me contente de donner les noms.

SCHENDUIE (Chendâouyeh),

BUUSCH (Bouch),

MANKARITSCHE (Mânqârydje).

L'autre bord de la riviere est désert. A deux lieues au-dessus du couvent de Dirmimund (Déïr méïmound) les montagnes s'approchent si près du bord du Nil que, dans un espace de 25 lieues, on ne voit presque point de terres labourables; on y découvre seulement une infinité de ruines d'édifices anciens.

Le soir, à huit heures, nous mouillâmes devant

BENESOEF (Bénê souef),

ville située sur la rive occidentale du Nil. C'est une espece de capitale à trente-huit lieues du Caire, et la résidence d'un bey (beye) qui en est gouverneur. Les mosquées lui donnent un grand air.

On apperçoit directement vis-à-vis de Benesoef (Bénê souef)

BEYJADIE (Bêyâdyeh),

endroit qui n'est proprement que la retraite d'une bande de chrétiens qui, à la honte du nom qu'ils portent, sont tous voleurs de grand chemin: il n'y auroit pas de sûreté à y passer la nuit, on y risqueroit et les biens et la vie.

Il est aisé de se persuader que la plupart des lieux

dont j'ai parlé jusqu'ici ne subsistent que par leur communication avec le Caire où ils envoient leurs denrées. Leur plus grand commerce ne consiste pourtant qu'en poules et en œufs, qu'ils gardent jusqu'à ce qu'il passe quelques barques, à qui ils les vendent en gros : c'est ce qui fait qu'un étranger qui voyage dans le pays ne sauroit qu'avec bien de la peine faire sa provision dans ces endroits. Pour avoir une douzaine d'œufs il les faut quelquefois aller chercher dans quatre maisons, et ainsi du reste.

Lundi 25 novembre.

HASSAN bey, autrefois esclave et ensuite favori d'Osman bey, qui est le chef de la milice, se trouvoit gouverneur de Benesoef (Bénê souef), et nous avions des lettres de recommandation pour lui; mais il étoit allé visiter quelques endroits de son domaine, et nous ne jugeâmes pas devoir nous arrêter jusqu'à son retour. J'allai pourtant à terre, tant pour voir la ville que pour y acheter de la poudre et du plomb. La poudre me coûta 12 parats le rotal (1), et je payai le plomb sur le pied de six parats aussi le rotal.

Dès que je fus rembarqué nous mîmes à la voile avec un bon vent de nord, et tout près de Benesoef nous rencontrâmes deux barques qui étoient péries depuis peu avec leur charge.

A une petite lieue au-dessus de Benesoef (Bénê souef)

---

(1) *Pârah. rothl.* 18 sous les 10 livres. (*Langlès*).

et du même côté nous vîmes

TISMEND (Dychmend),

village accompagné d'une mosquée. A demi-lieue au-dessus

HALLABIE (Hhallâbyeh),

simple village. Demi-lieue plus haut,

MELLAGHIE (Mellâkhyeh),

aussi simple village. Encore à une demi-lieue plus haut,

TABA-ANA (Thabâ-nâ).

Ensuite, à un quart de lieue plus loin,

BARANGA (Berânqah).

Puis après, à pareille distance les uns des autres,

Voyez la carte du Nil, Planche LXI.

TANZA (Tânzah),

BENEHGASEIN (Bény qâcem),

et KOMBUSCH (Qom bouch):

tout ce quartier est fort peuplé. En remontant jusqu'au monastere de S. Michel, dont je parlerai plus bas, on trouve que les places ne sont guere qu'à un quart de lieue les unes des autres. En revanche la rive orientale est presque déserte; les montagnes y regnent jusqu'à

NESLET-ABONUUR (Nezlet âbou nour),

village situé vis-à-vis de Baranga (Barânqah), et dont le nom signifie *la descente du pere de la lumiere*: j'en ai donné une vue, ainsi que de celle de ses montagnes qui sont remarquables. On y voit entre autres la représentation d'un rocher, que les Turcs appellent

Planche LXIV, Let. a.

schiamed (1) ou le chameau, et dont ils font tant de cas qu'ils ne manquent jamais de le faire voir aux voyageurs comme quelque chose de bien singulier: ce n'est pourtant qu'une piece de rocher qui, avec le temps, a pris d'elle-même une figure qui leur paroît approcher de celle d'un chameau.

En continuant notre route nous vîmes le village de

Planches LXII et LXIII. Fig. a et b.

BEBE (Bebeh);

il nous restoit à la droite: ce village a une mosquée, et j'en ai donné une vue ainsi que de Neslet-abonuur (Nezlet âbou nour).

Nous passâmes ensuite trois petits villages; l'un nommé

ELFUGAGE (El foughâyeh),

l'autre appelé

SCIRCE (Chircheh),

et le troisieme qui porte le nom de

BEDAEG (Bedâhh);

ce dernier est à environ un quart de lieue du bord du fleuve.

Un peu plus loin nous vîmes

FESCHN (Fechneh),

bourg qui a une mosquée: il est situé sur la rive occidentale du Nil et presque vis-à-vis d'un village nommé

ABUSEID (Abou zéïd),

ce qui signifie *pere du séïd* (2); nous l'avions à la gauche,

(1) Lisez *Djamel*.

(2) Si la traduction de Norden est fidele, il faut écrire le dernier

car il est situé de l'autre côté du Nil. En avançant un peu nous gagnâmes d'abord le village de

ABABE (Âbâbeh),

que nous avions à la droite, et ensuite celui de

FENT (Fenth)

qui étoit du même côté. Ce dernier sembloit être un peu plus considérable que le premier, mais ce pouvoit être l'effet de sa mosquée.

Après avoir passé Fent (Fenth) nous approchâmes de deux petites isles qui gisent nord et sud, et ne sont séparées que par un petit passage. La premiere ou la plus septentrionale est nommée

SCHERONA (Chérounah);

elle est plus près du rivage oriental que de l'occidental, où il y a deux villages, qui n'en font qu'un, nommés

MAGANA et HALLABIA (Mâyânah et Hhalâbyah).

De l'autre côté du fleuve il y a aussi un village appelé

SAUVIED ELL TSCHIEDAMI (Zâouvyet êl-djydâmeh).

La seconde isle, qui est plus près du rivage occidental que de l'oriental, est située vis-à-vis des villages de

---

mot par un *syn* (s) et non par un *zâ* (z), car *zéïd* est simplement un nom propre; mais *seïd*, qui se prononce aussi *syd* ou *cyd*, signifie *sieur*, *maître;* c'est un titre que l'on donne particulièrement aux descendants du prophete; il se place avant leur nom propre. (*Langlès*).

MAGAGA (Maghâghah),
SCECHSIAT (Cheykh syâd),
et ABBAED (Abâd),

dont le second est le plus considérable et a une mosquée.

Il y a pareillement sur la rive orientale du Nil, vis-à-vis de cette seconde isle, trois villages placés dans cet ordre,

SCHERONA (Chérounah),
SCHERABIE (Chérâbyeh),
et BENEGAMET (Beny âhhmed).

Le premier est le plus remarquable, parceque ce fut auprès de ce village que Schierres bey et Soliman bey en vinrent aux mains. Cet endroit est encore le champ de bataille ordinaire lorsqu'il y a quelque différend entre les *senschiacs* (sandjâq) : la partie la plus foible se retire alors dans la haute Egypte; son adversaire la poursuit jusqu'à cet endroit, où enfin on décide la querelle le sabre à la main.

Nous passâmes tout de suite devant cinq autres villages voisins les uns des autres et tous situés sur la rive occidentale; savoir,

GINDIE (Djindyeh),

simple village;

ABUTSCHORSCHE (Aboudjerdje),

où il y a un couvent de Cophtes;

BENEMASAEG (Bény maçâhh),

simple village;

GEES (Ghès),

bourg avec une mosquée;

KUFR SOLU (Qoufr solou),
où il y a un couvent de Cophtes.

Dans tout l'espace occupé par ces cinq places il n'y a de l'autre côté du Nil qu'un seul village nommé

ABUSCHIKAST (Abou chyqâf),
encore n'a-t-il pas grande apparence.

Nous vîmes ensuite à notre droite les quatre villages qui suivent;

NEZLET TOBASIS (Nezlet toubâzyz),
simple village;

MATTAI (1),
situé dans les terres à environ un quart de lieue du bord du Nil;

KUFR BENEM-HAMMED (Qoufr Bény Hhammed),
c'est-à-dire *l'ancienneté des enfants de Mahomed* (2); il tire son nom de

BENEMHAMMED (Bény Hhammed),
situé à l'opposite sur la rive orientale, et qui est composé de deux villages éloignés d'une demi-lieue l'un de l'autre, mais qui sont compris tous deux sous le même nom.

Nous trouvâmes au-dessus de Kufr Benem-Hammed (Qoufr Bény Hhammed) et du même côté le village de

(1) Norden ne donne pas le caractere arabe. (*Langlès*).

(2) Cette traduction n'est rien moins qu'exacte; *qfr*, selon l'orthographe de Norden, et qu'il faudroit prononcer *qefr*, désigne un désert; le même mot écrit avec un *kiâf* signifie un village, et *koufr*, toujours avec un *kiâf*, signifie paganisme, incrédulité, *infidélité*. (Langlès).

COLLOSSANO (Qolloçânho);

et en avançant peu-à-peu nous passâmes tout de suite devant trois autres lieux; savoir,

MAGSARA (Mahhsarah),

simple village;

SAMALUUD (Samaloud),

village avec une mosquée;

et SCHEREINA (Chéraïnah),

simple village.

Nous avions en même temps à notre gauche trois autres endroits rangés à distance égale; savoir,

DULAB (Doulâb),

SERRERIE (Chérâryéh),

et ESCHEBBAT ET LEIR ou DEIIR (Djebel êl-theïr).

Planche LXXV.

Comme le dernier de ces villages me parut le plus considérable, j'en pris une vue, qui se trouve parmi mes dessins.

On y voit (let. a.) un couvent cophte sous le nom de Notre-Dame; mais il n'est aujourd'hui habité que par quelques particuliers chrétiens cophtes, et il n'est bâti que de boue.

J'y ai représenté (let. b.) les ruines de quantité de maisons et de palais bâtis en pierres de taille, mais que l'on a tellement maltraités qu'on n'y reconnoît présentement que les contours. La tradition du pays veut que ce soient des restes d'un endroit qu'on appeloit autrefois *Sciron*, et qui fut bâti par un mage.

On peut remarquer (let. c.) des escaliers pratiqués assez régulièrement dans le rocher: on les perd de

vue vers le milieu de la hauteur du roc, mais un peu plus loin, vers le nord, ils reparoissent de nouveau et continuent jusqu'au bord du Nil.

Sous la (let. d.) j'ai donné la vue d'une espece d'aqueduc pour conduire l'eau du Nil que l'on tiroit par le moyen de quelque machine : il paroît fort ancien et bâti de grandes pierres.

Enfin on voit (let. e.) l'embouchure de l'escalier d'où l'on a tiré des pierres pour bâtir. On ne comprend pas à quel usage il étoit destiné, à moins que ce ne fût un chemin pour descendre au fleuve : cette embouchure paroît assez grande, mais il n'est pas possible d'y rien discerner davantage.

On apperçoit (let. f.) la sortie des escaliers au bas du rocher : il ne nous fut pas possible d'y monter à cause des pierres qui tombent souvent d'en-haut et qui rendent le passage très dangereux.

J'ai encore représenté (let. g.) quantité d'autres carrieres et de grottes; mais comme on n'y a apporté aucun ordre, je ne crois pas qu'on y puisse découvrir rien de remarquable.

En nous en retournant nous vîmes quelques personnes s'avancer, parcequ'elles avoient entendu des coups de fusil que nous avions tirés sur des oiseaux.

A huit heures du soir nous passâmes devant

ELL BURTSCHEN (El-bourdjen),

lieu composé de deux petits villages qui se touchent; nous les avions à notre droite.

Nous avançâmes encore jusqu'à

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXVI.

SOHORRA (Sohhorrah), qui peut être à une demi-lieue plus haut du même côté. Notre dessein étoit de continuer notre route toute la nuit: un accident nous en empêcha. Notre barque donna si fort contre un banc de sable que nous eûmes beaucoup de peine à l'en retirer

Je ne dois pas manquer d'observer, avant de finir le détail de la route du 25 novembre, que je m'aperçus qu'après avoir passé Benesoef (Bénê souef) le lit du Nil se rétrécit beaucoup, et que depuis le matin jusqu'au soir nous remarquâmes à notre droite un terrain assez large et bien cultivé, au lieu qu'à notre gauche nous ne découvrions presque que des montagnes, sablonneuses pour la plupart, et qui s'étendoient jusqu'au bord de la riviere.

Vis-à-vis de Sohorra (Sohhorrah) il y a une isle de même nom (1), située cependant près de la rive orientale du Nil, et cette isle a un village.

Mardi 26 novembre.

Nous continuâmes de voguer à la voile, poussés par un très bon vent de nord, et le temps étoit fort agréable. Dans la matinée nous passâmes devant trois villages situés sur le bord occidental du Nil. Les deux premiers étoient

TAGHEL (Tâkhel) et AMUDEN (Âmoudyn); ils sont attenants l'un à l'autre. Le troisieme s'appelle

(1) *Djézyrét sohhorah.* (Langlès).

EBNE-GAZIIM (Îbn ghâzym).

Nous nous trouvâmes à midi près de

MENIE (Mynyeh, mais plutôt Menyeh).

On compte que cet endroit est la moitié du chemin depuis le Caire jusqu'à Girge (Djirdjeh); on devroit dire à-peu-près la moitié, car Girge (Djirdjeh) est à cent lieues du Caire, et Menie (Mynyeh) en est seulement à quarante-sept lieues; de sorte qu'il s'en faut de trois lieues qu'elle ne soit à la moitié du chemin. Les bâtiments qui descendent le Nil pour aller au Caire sont obligés d'aborder à Menie (Mynyeh) et d'y payer quelques droits. La place paroît assez considérable: on y voit plus d'une mosquée, et j'y observai entre autres quantité de colonnes de granit.

On découvre à l'opposite de Menie (Mynyeh), sur le bord oriental du Nil,

SANUADA (Ssaouâdah),

village dont le nom signifie *chaste* (1). On y voit divers moulins à sucre.

A une demi-lieue au-dessus de Menie (Mynyeh) et à l'occident du fleuve nous rencontrâmes

---

(1) Cette traduction est fausse, aussi bien que l'orthographe du mot arabe, qui ne se trouve dans aucun lexique écrit par un *ssád*, mais par un *syn*; et alors il signifie *noire* (nigra). Les Arabes appellent *séouadah*, ou plutôt *souád* une multitude d'hommes, de maisons, etc., parcequ'en effet ces objets paroissent noirs au milieu de leurs sables ou d'une campagne desséchée par le soleil. Les bourgs et le territoire de Koufah et de Bassorah se nomment *souád*, ainsi que les bourgs et les villages de l'Irâq. (*Langlès*).

BENEMHAMMED (Bény hhammed), composé de trois villages situés à un quart de lieue les uns des autres.

Nous gagnâmes ensuite

ELL MOTTAGHARA ou MELAGHERA (Êl-mothâgharah).

On appelle de la sorte une étendue de terre qui comprend six villages, trois à la droite, trois à la gauche du Nil, avec une isle de même nom située près du bord occidental du fleuve. J'en levai la vue, aussi bien que celle de la forêt de palmiers, qui a trois lieues de longueur, et s'étend le long de la rive orientale, entre Ell mottaghara (Êl-mothâgharah) et Sanuada (Ssaouâdah).

Planche LXXVII.

Après avoir passé Ell mottaghara (Êl-mothâgharah) nous rencontrâmes

BENNEHASSEIN (Bény Hhocéïn).

C'est le nom de cinq villages situés sur la rive orientale du Nil et qui sont fort près les uns des autres: une portion des terres qui sont de l'autre côté du fleuve dépend de ces villages, dont le premier, outre le nom général de Bennehassein (Bény Hhocéïn) porte encore celui de

GIRGARES (Ghirghârez).

Planche LXXVIII.

Les montagnes de ce quartier sont célebres par les grottes des SS. anachoretes qui y ont fait autrefois leur demeure; aussi n'ai-je pas manqué d'en prendre une vue.

Tout de suite nous passâmes les villages de

SEGALE,

KIRKAR (*Kirkâr*),

MESCHIEL DABES (Méchyet dâbes),

SAKIEDMUSA (Sâqyet mouça),

GARANDUUL (Gharândoul),

et RODDA (Rodhah),

tous situés au bord oriental du Nil, à l'exception de Garanduul (Gharândoul) qui peut être à trois quarts de lieue dans les terres.

Un peu au-dessus de Rodda (Rodhah) il y a un *calisch* (khalydje) appelé *bagher Jusef* (1).

De l'autre côté du fleuve s'éleve avec sa mosquée la ville de

SCHECH ABADE (Cheykh âbadeh),

autrefois Antinoé, capitale de la basse Thébaïde. On y apperçoit diverses antiquités, où l'on n'a pas employé de ces pierres énormes dont les édifices des anciens Egyptiens sont composés, mais des pierres d'une grandeur médiocre et à-peu-près telles que celles dont on a fait usage pour bâtir les arcs de triomphe à Rome. On remarque principalement parmi ces ruines trois grandes portes, dont la premiere est ornée de colonnes de l'ordre corinthien cannelées; les deux autres, qui répondent à la premiere, ont beaucoup moins d'ornements. Ces ruines de l'ancienne Antinoé sont au pied des montagnes et voisines du Nil. Les murailles des maisons avoient été construites

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXXIX.

---

(1) La pluie ou l'arrosement de Joseph. (*Langlès*).

de briques, qui se trouvent encore aujourd'hui aussi rouges que si on ne faisoit que de les fabriquer. Il y a grande apparence que le village de Rodda (Rodhah), dont j'ai parlé un peu plus haut, étoit le Mokkias (Meqyâs) d'Antinoé.

De l'autre côté du fleuve on découvre, environ à une demi-lieue dans les terres et à un quart de lieue du calisch (khalydje), le couvent cophte de

S. MICHEL.

Un peu plus haut et au bord du Nil nous vîmes un petit village nommé

BEYJADIE ELL KEBIRA (Bâyâdyeh êl-kebyrah).

Ici les villages commencent à être un peu plus éloignés les uns des autres.

A huit heures du soir nous nous trouvâmes devant

NESLET ELL RARAMU (Nezlet êl-rârâmoun), village situé sur la rive occidentale du Nil. Les barques ont coutume de s'arrêter devant ce village quand elles arrivent trop tard pour pouvoir passer de jour devant Montfaluut (Monfalouth). A mon retour j'y apperçus plus de vingt barques qui formoient une espece de caravane.

Sur l'autre bord du Nil, à l'opposite de Neslet ell raramu (Nezlet êl-rârâmoun) on voit un couvent cophte nommé

DEIR ABUICHHANNA (Déïr âbou Hhannâ).

La largeur du terrain cultivé n'est de ce côté-là que d'un quart de lieue. Des montagnes continuelles

occupent le reste du pays; mais le long de la rive occidentale ce ne sont que terres labourées tant que la vue peut porter, et on a même de la peine à découvrir les montagnes.

Mercredi 27 novembre.

Le temps se trouvant très beau et le vent favorable, nous naviguâmes toute la nuit, et nous passâmes d'abord devant

ELL BERSCHELL (Êl-berchel) :

nous avions ce village à notre gauche, et

ACHEMUNEIM (Âchmounéïn)

restoit à notre droite. C'est dans cet endroit ou aux environs qu'étoit l'ancienne Hémopolis, qu'Ammien-Marcellin compte parmi les plus célebres villes de la Thébaïde.

Environ à une lieue plus loin nous apperçûmes à une demi-lieue dans les terres

MELLAVI (Melâvy),

ville d'assez belle apparence, et où il y a une mosquée et un caschef (kiâchef).

Plus loin encore et du même côté nous vîmes

MAGSERA (Mahhserah),

village situé presque à l'opposite de

STABLEANTOR (Îsthâbel ânthor).

On donne ce nom à une grotte profonde où l'on voit quantité de pilastres ou d'appuis quarrés ménagés sur le roc.

DERUT ELL SCHERIFF (Dérouth êl-chéryf)

se présenta ensuite à l'ouest : ce village a une mosquée. Une lieue plus loin et du même côté, mais à près d'une demi-lieue dans les terres, nous apperçûmes le village de

GALANISCH (Ghâlânych).

Il n'y a guere de sûreté dans cet endroit pour les barques qui ne sont point armées. Les Arabes de ce quartier sont de vrais pirates, et ils se maintiennent dans cet usage en dépit du gouvernement. On nous raconta que le senschiak (le sandjâq) y ayant un jour envoyé ses barques pour se saisir du chef de ces pirates, ils lui porterent la tête d'un esclave chrétien qu'ils égorgerent dans une barque qui se trouva par hasard près de leurs terres. Ils firent entendre que c'étoit la tête de leur chef : le senschiak (le sandjâq), ravi du présent, le paya libéralement. Il découvrit pourtant la fourbe le lendemain, et en fit punir sévèrement les auteurs.

En avançant toujours nous rencontrâmes le village de

FASARA (Façârah),

et ensuite celui de

MISARA (Myzârah).

Ils sont tous deux sur la rive occidentale du fleuve, et le dernier se trouve vis-à-vis de

BENEAMRAEN ou OMARNE (Bény âmrân).

On comprend sous ce nom une étendue de terre où sont situés quatre villages voisins les uns des autres.

Du côté de l'occident nous apperçûmes deux villages; l'un nommé

SENABO (Senâbou),

l'autre

ELLGUSIA (Êl-qouzyah).

Le premier est cependant reculé à une lieue dans les terres; chacun d'eux a une mosquée. Leurs habitants ont la réputation d'être très mauvais, de sorte qu'il faut se tenir sur ses gardes quand on approche de leurs terres.

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXXX.

Le matin nous gagnâmes deux endroits situés sur les bords du Nil, l'un à la droite, l'autre à la gauche. Celui qui est à l'occident se nomme

UM ELL GUSUER (Ôumm êl-ghouzouer),

l'autre s'appelle

ELL KGUSUER (Êl-qouzer);

c'est un couvent de Cophtes.

Dans ce quartier les montagnes qui regnent à l'orient du Nil s'approchent encore si près de l'eau qu'on a de la peine à passer à cheval au bord du fleuve. Ces montagnes sont, dans cet endroit, semées de grottes, les unes grandes, les autres petites: elles servoient toutes de retraites aux ouvriers qui travailloient autrefois dans ces carrieres, d'où ils tiroient des pierres pour les édifices qu'on vouloit élever.

Au-dessus d'Ell kgusuer (Êl-qouzer) s'élevent les montagnes

d'ABUFFODE (Djebel âboufody),

qui ne sont proprement que des rochers très hauts

et très escarpés et qui s'étendent le long du Nil : nous les eûmes tout le long du jour à notre gauche.

Planche LXXXI.

On ne sauroit trouver nulle part des montagnes qui donnent des preuves plus évidentes du déluge, car on y remarque, depuis le sommet jusqu'au pied, les impressions que l'eau y a faites en tombant. J'en ai levé une vue qui se trouve parmi mes dessins.

Il y a, en différents endroits de ces rochers, des échos si distincts qu'ils ne perdent pas une seule syllabe. On trouve au bord du fleuve une infinité de grottes où ont demeuré de SS. anachoretes, et occupées aujourd'hui par une sorte d'Arabes qui font sur le Nil le métier de pirates. Ils ont un schech (cheykh), mais ils ne lui obéissent qu'autant qu'il leur plaît. Ils ne s'embarrassent guere plus du gouvernement turc, qui les poursuit souvent pour punir leurs brigandages; mais ils savent se mettre à l'abri en se retirant dans les montagnes. Nous vîmes une douzaine de leurs barques attachées dans une petite anse que le Nil forme au pied des rochers.

A onze heures du matin nous passâmes devant le village de

SCHUGERIA (Chougheryah),

situé sur la rive occidentale; et une heure après nous arrivâmes devant

MONFALUUT (Monfâlouth),

Planche LXXXII.

ville située du même côté et à quelque distance du fleuve. C'est une espece de capitale; ses mosquées lui donnent une belle apparence, et elle est le siege

d'un évêque cophte. J'en pris une vue que l'on voit parmi mes dessins.

Le pays des environs est très fertile ; on y trouve toutes sortes de fruits et en abondance, jusqu'à des pommes.

Les bâtiments qui remontent le Nil paient une douane à Monfaluut (Monfâlouth). Tout voyageur qui n'est conduit que par la curiosité fera fort bien de ne pas permettre qu'on charge sur sa barque aucune sorte de marchandise, cela expose à quantité d'avanies et d'incommodités ; nous en fîmes l'épreuve ici et dans d'autres endroits.

A l'opposite de cette ville il y a, au bord oriental du Nil, un couvent cophte absolument inaccessible ; ceux qui veulent y entrer sont obligés de s'y faire élever dans un panier par le moyen d'une poulie ; ce qui a fait donner au monastere le nom de *couvent de la poulie*.

Auprès des montagnes voisines demeure un Bédoin nommé Hasser Abuaffi. Il a le secret de s'y maintenir sans l'aveu du gouvernement du Caire. Il y seme et plante ; il leve même la dixme sur les récoltes que font ses sujets. Toutes les fois que le senschiak (sandjâq) se rend à Monfaluut (Monfâlouth) on fait courir le bruit qu'il a été résolu de lui faire la guerre ; mais l'affaire s'accommode toujours par le moyen de quelques bourses ou d'autres présents qu'il fait.

Vers le soir nous gagnâmes une isle située entre deux villages ; l'un à l'orient, nommé

ELL-MAABDA (El-ma'âbdah);

l'autre à l'occident, appelé

TAVA (Thâvah).

Le passage est très dangereux dans cet endroit, et nous y trouvâmes effectivement une barque échouée et coulée à fond.

Environ à une lieue plus loin on rencontre une autre isle où le passage est encore plus périlleux; son nom est

GIESIRET VULADBAGGID (Djézyrét ôulâd bâghyd).

Cette seconde isle, qui a une demi-lieue de longueur, est aussi située entre deux villages; l'un, dont elle est fort près, s'appelle

ELL MAHAMADIE (Êl-mohhammadyeh);

l'autre, dont elle est plus éloignée et qui est sur la rive occidentale, se nomme

NELSCHASCHIELLAVA (Nedjeh êl-chylâvah).

Ensuite, après avoir passé

SCHACH TAMISCH (Châhh tâmych),

village situé pareillement sur la rive occidentale, nous amarrâmes la barque à un quart de lieue du village de

SALAEM (Salâm),

situé encore du même côté.

Nous vîmes ce jour-là le premier crocodile. Il étoit étendu sur un banc de sable que l'abaissement des eaux du Nil avoit mis au-dessus du niveau du fleuve: quand il vit notre barque approcher il s'élança et

se précipita lourdement dans l'eau. Nous jugeâmes qu'il avoit dix pieds de longueur.

Jeudi 28 novembre.

Au défaut du vent nous fîmes tirer le matin notre barque par nos matelots. C'étoit un rude travail pour ces pauvres misérables, car il faisoit grand froid et ils n'étoient guere vêtus. Il falloit pourtant s'y résoudre afin de se mettre en état de doubler le coude que le Nil fait entre

BENUUP ELL HAMAN (Benoub êl-Hhammâm), village qui nous resta à la gauche, et

SALLAEM ELL ODDER (Salâm êl-ôder), autre village que nous laissâmes à la droite.

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXXXIII.

Le coude que le Nil fait dans cet endroit est si rude que, de Sallaem ell odder (Salâm êl-ôder) jusqu'à la pointe de Siuut (Syouth), c'est-à-dire dans un espace de plus de trois lieues, notre route se dirigeoit du nord à l'orient. A moitié chemin nous rencontrâmes deux villages; l'un à notre droite, nommé

MANGABAR (Manghbâr);

l'autre à la gauche, appelé

ELL EKRAT (Êl-êqrât).

Il y a entre ces deux villages une isle de trois quarts de lieue de longueur. Quelque attention que l'on eût il ne fut pas possible d'empêcher notre barque d'échouer à diverses reprises vis-à-vis de cette isle; mais, comme nous avions un beau temps,

nous la dégageâmes sans beaucoup de difficulté.

L'après-midi nous doublâmes la pointe de

SIUUT (Syouth).

Planche LXXXIV.

Cette ville fait la figure d'une autre capitale : elle a un caschef (kiâchef) et quelques mosquées, et c'est le siege d'un évêque cophte. C'est ici le rendez-vous de ceux qui veulent être de la caravane qui part de Siuut (Syouth) pour Sennar (Sena'ar). Nous nous y arrêtâmes autant de temps qu'il en falloit pour dessiner la vue de cette ville et ses grottes antiques.

Ces grottes, nommées présentement *Sababinath* (Sebabinoth), sont pratiquées dans la montagne appelée *Tschebat ell kofferi* (Djebel êl-koffry). On monte pendant deux heures avant que d'arriver à la premiere porte où le chemin de la montagne conduit. On entre par cette porte dans un grand sallon soutenu de quatre piliers exagônes, ménagés dans le roc même. Les plafonds sont ornés de peintures, que l'on distingue encore fort bien aujourd'hui, et l'or qu'on y a employé brille de tous côtés ; le pavé est couvert de sable et de pierres, et c'est tout ce qu'on peut remarquer dans ce sallon. On apperçoit à la vérité çà et là des ouvertures qui conduisent à d'autres appartements ; mais comme elles sont remplies de décombres et que les passages en sont aussi embarrassés, personne ne veut s'y hasarder. Il y a seulement au-dessus un appartement auquel on peut arriver par dehors avec beaucoup de peine : il n'est pas

si grand que le premier et il n'a point de piliers, mais il est peint comme l'autre. A chaque côté de ce second sallon on apperçoit un tombeau de la même pierre que la montagne avec laquelle ils font corps; l'un est ouvert et l'autre est fermé, mais presque enseveli dans le sable. Ce sallon supérieur communique aussi à d'autres appartements; mais la communication n'en est pas libre, et on trouve les mêmes empêchements que dans le sallon inférieur.

L'endroit de la montagne où l'on voit sept ouvertures sur une même ligne se nomme *les sept chambres*. Il y a parmi les Turcs et parmi les Arabes une ancienne tradition qui veut que ces chambres aient été habitées par sept vierges. Quoi qu'il en soit il n'y a point de doute que ces grottes ne soient aussi magnifiques que celles dont j'ai parlé; et il est fâcheux qu'aucun voyageur n'y soit encore entré. J'avois une envie extrême d'y monter pour considérer les choses de près; mais le chemin étoit trop long pour le faire à pied, et il ne me fut pas possible de trouver une monture; il fallut m'en tenir à la description qu'une personne de notre compagnie me donna: elle y avoit été l'année précédente, et je n'ai fait jusqu'ici que répéter ce que je tenois d'elle.

Il y avoit autrefois à Siuut (Syouth) un calisch (khalydje) appelé *Ell maafrata* (Êl-ma'afratah); il alloit jusqu'à Senabo (Sinébou); mais il est présentement tout comblé.

Un peu au-dessus de la ville de Siuut (Syouth)

commencent les habitations des Arabes connues sous le nom de

HAVARA (Hhavara).

Ils possedent aussi des terres de l'autre côté du Nil. On les dit originaires du royaume de Maroc. C'est la meilleure sorte d'Arabes qu'il y ait. Ils sont gouvernés par un schech (cheykh), et ils sont tous gentilshommes, à-peu-près comme les Polonois.

Le vent étoit bon; nous en profitâmes pour poursuivre notre route, et nous passâmes d'abord entre deux villages,

BENIMUUR (Bény mour),

que nous avions à notre gauche, et

SCHIUB (Choub),

que nous laissâmes à la droite. Je levai la vue de ce dernier endroit.

Planche LXXXV.

A un bon quart de lieue plus haut nous rencontrâmes

CATEA (Qâthyah),

village situé du même côté; et presque à l'opposite il y en avoit un autre qu'on nomme

ELL MOTMAR (Êl-motmâr).

Vendredi 29 *novembre*.

A l'occident du Nil le bord de ce fleuve est tout couvert d'arbres depuis Catea (Qâthyah) jusqu'à

ELL NECHCHEELE (Êl-nekhleh).

Voyez la carte du Nil, Planche LXXXVII.

Nous ne profitâmes pas néanmoins de la beauté de cette vue, parceque nous continuâmes toute la nuit

à faire voile. Il y a vis-à-vis de Nechcheele (Nekhleh) un autre village appelé

SACHET (Sâkhet),

aux environs duquel on remarque divers petits calischs (khalydje) entretenus par les possesseurs des terres; mais comme le gouvernement ne les oblige point à cet entretien, ces calischs (khalydje) se changent souvent; aussi ne sont-ils pas de la derniere importance.

Vers le matin le calme nous prit, et le courant devint très fort; ce qui nous obligea de rester tout le jour près de Sachet (Sâkhet).

Un prêtre cophte que nous avions reçu dans notre barque à une petite distance du Caire prit ici congé de nous. Personne ne regretta cette perte; tout simple qu'il étoit, il le portoit néanmoins assez haut, jusques-là qu'il osa nous dire plus d'une fois qu'il ne pouvoit nous prendre pour des chrétiens, puisque pas un de nous ne s'étoit mis en devoir de lui baiser les mains, au lieu que les Cophtes accouroient chaque jour en foule auprès de lui pour témoigner leurs respects par de semblables soumissions.

Nos gens descendirent à terre pour y faire quelques provisions qui nous manquoient, et ils tuerent quantité de pigeons: ils virent beaucoup d'autres oiseaux, mais la difficulté étoit de les approcher; ils tuerent pourtant une oie du Nil dont le plumage étoit très beau; ce qui valoit mieux encore, elle étoit d'un goût exquis et aromatique, elle sentoit le gingembre

et avoit beaucoup de fumet; son jabot se trouva plein de bled de Turquie et d'une racine qui croît au bord du Nil quand l'eau est basse: c'étoit de cette racine que sa chair tiroit son goût et son fumet, car rien n'approche davantage du gingembre que cette racine.

Les Arabes des environs étoient alors en guerre et s'entre-tuoient tous les jours; cela ne nous empêchoit pas pourtant d'aller à terre, et nous n'y fûmes exposés à aucune insulte.

Nous vîmes des Arabes moissonner dans une plaine voisine. Ils ne coupoient à une fois que le bled dont leur bétail pouvoit consumer la paille dans un jour, et dès qu'ils avoient coupé ce bled ils se mettoient à labourer la terre afin de la préparer à recevoir une autre semence.

Samedi 30 novembre.

Le calme et le grand courant continuerent, de sorte que nous restâmes encore ce jour-là dans le même endroit. Dans la matinée je me rendis à Necheheele (Nekhleh), tant pour voir la place que pour profiter du marché qui s'y tenoit ce jour-là. Je trouvai que ce n'étoit qu'un simple village; le bazard (bâzâr) étoit néanmoins assez pourvu de provisions et de quelque peu de clincaillerie, le tout à bas prix quoiqu'il n'y eût abondance d'aucune chose. Ce marché ou bazard (bâzâr) se tient de huit jours en huit jours; on y porte ce qu'on a pu épargner dans le cours de

la semaine; et comme la pauvreté regne généralement dans ces quartiers, ce qu'un particulier apporte au marché ne consiste ordinairement qu'en trois ou quatre poules et une demi-douzaine d'œufs, en quelque peu de froment, en citrouilles et autres semblables denrées. On vient soi-même au marché avec ses petits effets; on n'a pas assez de confiance dans son voisin pour les lui mettre entre les mains, c'est ce qui fait que communément il y a presque autant d'hommes que de marchandises. L'argent est rare dans ce pays, aussi quatre parats (pârah) y passent-ils pour cinq. Deux moutons bien gras s'y paient 110 parats (1), deux poules 5 parats (2), une vingtaine d'œufs 1 parat (3), et le reste à proportion.

Nos gens firent ce même jour une bonne chasse; ils apporterent entre autres trois coramanes (qombarân), sorte d'oiseaux de la grandeur d'une bécasse, d'un goût délicieux, mais encore plus estimés à cause de leur belle voix: les Turcs les paient jusqu'à huit et dix sequins lorsqu'ils ont été pris jeunes et qu'on les a dressés au chant. A l'égard de leur beauté elle ne consiste guere que dans leurs grands yeux, car leurs plumes ne different point de celles du canard sauvage.

Dimanche 1 décembre.

Il commença à s'élever un petit vent qui nous permit d'aller à la voile et nous porta vers les huit heures du matin devant

---

(1) Environ 8 liv. 10 s. (2) 7 ou 8 sous. (3) 6 liards. (*Langlès*).

ABUTITSCHE (Âbou-thydje).

C'est une ville assez considérable sur la rive occidentale du Nil : elle a quelques mosquées.

Nous passâmes ensuite devant

DESNELE (Déïr êl-deznéleh).

On nomme ainsi un village situé du même côté, mais reculé de près d'une demi-lieue dans les terres. Le principal métier de ses habitants consiste à faire des eunuques.

Vis-à-vis de l'autre côté du Nil est le village de

BUET (Bouet).

Environ à une lieue et demie plus loin on trouve deux autres villages ; savoir,

SCHERCK SELIIN (Cheykh selym)

au bord oriental du fleuve, et

BENNIFÉES (Bény fés)

au bord occidental.

Un peu plus haut et du même côté on rencontre

SYLFA (Sitfah),

village qui est la résidence d'un schech (cheykh) arabe.

DUEER-AIT (Douér a'yd)

paroît ensuite un peu plus haut et à-peu-près à demi-lieue dans les terres.

Un troisieme village vient encore après, et on le nomme

KARDOUS (Qârdous).

Il en est deux autres à son opposite ; savoir,

MERESCHIS (Merâchych)

et ELL BEDARI (Êl-bedâry)

qui se touchent presque l'un l'autre.

A une lieue plus haut, mais sur la rive occidentale du fleuve, on rencontre

NESLET ELL HEMMA (Nezlet êl-Hhemmah),

et à pareille distance encore plus haut

TAME (Tâmeh).

Entre ces deux villages est située une isle nommée

GIESIRET TOMA (Djézyrét thomàh),

à l'orient du Nil, à quelque distance de son bord.

BERDENIS (Berdénys)

est un autre village voisin situé du même côté, ainsi que

GAU SCHERKIE (Ghâou êl-herqyeh),

qui a succédé à la *petite Diospolis:* aussi y voit-on un ancien temple qui a à-peu-près soixante pas de longueur sur quarante de largeur; il semble n'être couvert que d'une seule pierre qui pose sur des colonnes, et son plafond est si bien conservé qu'on y distingue encore clairement les hiéroglyphes dont on l'avoit chargé: il n'a rien d'ailleurs de remarquable. Les Arabes en font si peu de cas qu'ils y logent leur bétail; aussi est-il presque tout rempli de sable et de fumier. Les côtés de ce temple ne sont point fermés; la colonnade qui y regne est entièrement ouverte et sert quelquefois de passage.

Je dois cette remarque à la même personne dont j'ai déja parlé ci-dessus et qui s'étoit transportée sur les lieux l'année précédente.

Il y a près de Gau scherkie (Ghâou êl-cherqyeh)

un calisch (khalydje) qui court du côté du septentrion ; il ne paroît pourtant s'avancer qu'à une demi-lieue dans les terres, apparemment parcequ'il a été négligé. Il étoit bordé de chaque côté d'une digue de pierres de taille; mais ces digues sont presque ruinées par le Nil qui en a emporté la plus grande partie.

De l'autre côté du fleuve on trouve successivement

GAU ELL GERBIE (Ghâou êl-gharbyeh),
MESCHTE (Mychteh),
SCHACHTURA (Châhhtourah),
SCHECH-SEINETDIEN (Cheykh zéyn êd-dyn),
et BENGE (Bengheh);

cinq villages, qui n'ont rien de singulier si ce n'est que le troisieme et le cinquieme sont un peu reculés dans les terres. Dès qu'on a passé celui-ci on se trouve devant

TAGTA (Tâhhta),

ville d'assez belle apparence, située à l'occident du fleuve et accompagnée de mosquées. Nous la quittâmes à quatre heures après-midi, et, à la distance d'à-peu-près une lieue, nous gagnâmes du même côté

SOU AMA (Souamah),

village où commence, à l'occident du Nil, le territoire du prince d'Achmin (Åkhmym), comme

RÉJÉGNA (Râyânâ),

autre village: l'opposite fait le commencement du même territoire à l'orient du fleuve. J'ai donné une

Voyez la carte du Nil, Planche LXXXVIII.

vue de Réjégna (Râyânâ). Ce village est situé au pied des montagnes de la grande Thébaïde, ce qui est cause que son territoire n'est guere fertile. Le peu de terre qu'on y cultive est aride; quelquefois néanmoins les dattiers y paroissent sortir du sable. Le plus grand ornement de cet endroit lui vient de ses colombiers, qui de loin font une assez belle figure. Ses habitants subsistent principalement de la navigation qu'ils font sur le Nil avec leurs barques, car ils en ont une assez grande quantité. D'ailleurs ils ont la réputation d'être extrêmement mauvais; souvent ils se rebellent contre leur émir, qui est le prince d'Achmiin (Âkhmym). A sept heures du soir nous passâmes devant

Planche LXXXVI.

TABERBUUR (Tâberbour),

village à l'orient du Nil, et ensuite devant

MARAGA (Marâghah),

belle ville à l'occident du fleuve, située dans une jolie plaine où l'on recueille le meilleur froment de toute l'Egypte; mais les terres des environs souffrent beaucoup des inondations du Nil, qui emporte chaque année quelque chose.

Lorsque nous eûmes doublé une pointe d'environ quatre lieues, formée par le rivage du Nil qui forme un coude vers Maraga (Marâghah), nous avançâmes dans un pareil espace jusqu'à une isle nommée GIESIRET SCHENDOVIIL (Djézyrét chendâvyl): elle peut avoir une petite lieue de longueur; et environ à pareille distance de la rive occidentale du

fleuve on découvre dans les terres le village de

GILFAN.

Le Nil forme dans cet endroit un second coude, un peu moins grand néanmoins que le précédent, et il en fait un troisieme vis-à-vis du village de

SUHAEDSCH (Souhhâdje),

situé à l'occident de ce fleuve, et au-dessus duquel il y a un grand calisch (khalydje) qui porte le nom d'*Ell-suhad schia* (Êl-souhhâdjyah) et qui court d'orient en occident.

Voyez la carte du cours du Nil, Planche LXXXIX.

Presque à l'opposite de Suhaedsch (Souhhâdje) on voit

SCHECH HARIDI (Cheykh Hhârydy);

endroit célebre par le tombeau d'un prétendu saint turc. Ce tombeau est en forme de petite coupole, élevé au-dessus de la montagne, comme on peut le voir dans la planche LXXXVI.

Let. b.

On fait dans le pays trop de bruit des miracles de ce saint pour n'en point parler ici. Je m'en suis informé le plus exactement qu'il m'a été possible, et voici ce qu'on m'a raconté.

Les Arabes soutiennent que Schech-Haridi (Cheykh-Hhârydy) étant mort dans cet endroit y fut enterré, et que Dieu, par une grace particuliere, le convertit en un serpent qui ne meurt jamais et qui procure la guérison et accorde des graces à tous ceux qui implorent son secours et lui font des sacrifices.

Il paroît néanmoins que ce serpent miraculeux fait quelque distinction des personnes; il est bien plus

propice envers les grands seigneurs qu'envers le petit peuple. Si un schech (cheykh) se trouve attaqué de quelque maladie, le serpent a la complaisance de se laisser porter chez lui; au lieu que pour le commun peuple il faut que le malade ait témoigné desirer sa visite et fait vœu de le récompenser de sa peine. Dans ce cas même il ne sort point sans une cérémonie assez particuliere; il faut absolument qu'une vierge sans tache soit chargée de l'ambassade, car la vertu du beau sexe a seule du crédit auprès de lui; et si celle de l'ambassadrice avoit souffert la moindre atteinte il seroit inexorable.

Dès qu'elle se présente elle lui fait un compliment et le supplie avec la plus humble soumission de daigner se laisser porter chez la personne qui a besoin de son secours. Le serpent, qui ne sauroit rien refuser à une vierge, commence d'abord à remuer la queue et fait quelques sauts. La fille redouble alors ses prieres et fait de nouvelles instances; enfin le serpent lui saute au cou, se place sur sa gorge, et s'y tient fort tranquille tandis qu'on le porte en cérémonie avec de grands *holla* et de grands *haussai* chez la personne qui l'a fait demander.

A peine y est-on arrivé que le malade commence à se sentir soulagé. Ce médecin miraculeux ne se retire pas pour cela; il veut bien rester quelques heures auprès du patient, pourvu que pendant ce temps-là on ait soin de régaler ses prêtres ou ses saints qui ne le quittent jamais.

Tout cela va à merveille pourvu que quelque impie ou quelque chrétien ne survienne pas dans ces entrefaites ; sa présence troubleroit la fête. Le serpent, qui s'en appercevroit, disparoîtroit aussitôt : on auroit beau le chercher, on ne le trouveroit pas : l'eût-on transporté de l'autre côté du Nil, il sauroit se rendre invisiblement dans le tombeau qui est sa retraite ordinaire.

Les Arabes osent encore avancer que, si on coupoit ce serpent en morceaux, les parties se rejoindroient sur-le-champ, sans que cet attentat pût terminer sa vie, puisqu'elle doit être éternelle (1).

Les chrétiens du pays, qui se croient plus éclairés que les Arabes, raisonnent bien différemment sur ce sujet ; ils décident le cas selon l'esprit de leur religion ; ils croient fort pieusement que ce prétendu

(1) Les Romains, que nous croyons avoir été beaucoup plus policés et plus instruits que les Arabes, souffroient cependant qu'on leur débitât des contes non moins absurdes que celui-ci. De graves auteurs, par exemple, ont attesté qu'Esculape s'étoit métamorphosé en serpent, et que, porté sous cette forme en procession au milieu des rues de Rome, il avoit arrêté les progrès de la peste. Pausanias dit que tous les serpents étoient consacrés à Esculape, ceux sur-tout d'une certaine espece et de couleur brune, qui se laissent apprivoiser et qu'on ne trouve que dans le territoire d'Epidaure. Tout le monde connoît le serpent d'airain hissé par Moïse *au haut d'une perche* pour guérir les Israélites de la morsure des véritables serpents. On pourroit composer une dissertation curieuse et philosophique sur les vertus attribuées aux serpents par les anciens et par les orientaux. (*Langlès*).

saint est le démon lui-même, qui, par un juste jugement de Dieu, a le pouvoir d'abuser ce peuple aveuglé et ignorant; et ce qui les affermit encore plus dans cette croyance, c'est qu'ils ont chez eux une tradition qui veut que ce soit dans cet endroit que l'ange Raphaël relégua le diable Asmodi dont il est parlé dans le livre de Tobie (1).

Pour moi je crois que les uns et les autres pechent contre les regles du raisonnement. Avant que de regarder une chose comme miraculeuse ou surnaturelle, il s'agit d'examiner le point capital, qui est de constater si le fait est réel, si les circonstances sont telles qu'on les donne, et si la supercherie n'y a point de part.

Je conviens que le serpent y est, on ne sauroit le nier; mais est-il immortel? c'est ce que je me donnerois bien de garde d'accorder. Il meurt sans doute comme les autres; et les prêtres qui le servent et en tirent du profit, savent bien en substituer un autre de la même espece lorsqu'il vient à leur manquer.

Dans la délicatesse qu'on attribue à cet animal de ne vouloir être touché que par une vierge et de ne pas remuer de sa place si sa vertu a reçu la moindre atteinte, je ne trouve rien de surnaturel: quiconque a vu les bateleurs qui jouent tous les jours de si beaux tours sur la grande place qui est devant le château

---

(1) Chap. 8, v. 3. C'est ce que le véridique Paul Lucas nous a raconté de la maniere la plus naïve et la plus édifiante. (*Langlès*).

du Caire a été frappé de choses bien plus fortes que ce qui se fait ici. Y a-t-il rien de plus facile que de faire obéir à de certains signes un serpent apprivoisé? Et pour ce qui est de la virginité de leur ambassadrice, ils sont toujours surs de ne s'y point tromper, puisqu'ils la choisissent toujours si jeune qu'elle est à l'abri de tout soupçon. D'ailleurs on sait que les serpents sont attirés par certaines odeurs et par certaines herbes: la fille en peut avoir été frottée, on peut l'avoir préparée par des bains; du moins est-elle ornée de couronnes et de guirlandes de fleurs et d'herbes où l'on a soin de ne pas oublier celles qui sont capables de faire impression sur le serpent.

Si l'on demande comment il est possible qu'il disparoisse aux yeux de tant de monde, et qu'il regagne son tombeau lors même qu'il doit rencontrer le Nil sur son passage: je réponds que cela n'est pas plus difficile que le reste. Il suffit de se représenter que ces prêtres ou saints qui servent ce serpent et qui l'accompagnent sont d'excellents joueurs de gibbeciere, et on n'aura pas de peine à concevoir qu'ils sont capables d'escamoter le serpent en présence d'un grand nombre de spectateurs, sans que le plus attentif et le plus clairvoyant s'en apperçoive. Leur rôle ainsi joué, ils feignent de suivre leur saint, se rendent à son tombeau avec une foule de peuple qui, par respect, n'ose approcher avant que les prêtres ne soient entrés et n'aient remis à leur aise le serpent dans son tombeau.

Couper le serpent par morceaux et voir les parties se rejoindre, ce seroit là une preuve incontestable de son immortalité : mais on n'en est jamais venu là ; et quand l'émir d'Achmiin (Åkhmym) ordonna un jour de faire cette épreuve en sa présence, les prêtres se défendirent d'en faire l'essai : ils n'en viendront jamais à cette extrémité.

Du reste, je ne suis pas surpris de voir des Arabes et des chrétiens cophtes donner tête baissée dans une fraude pieuse dépourvue de toute vraisemblance ; leur ignorance réciproque les fait donner dans le panneau (1) : mais ce que j'ai de la peine à pardonner, c'est que des gens éclairés et qui ont voulu faire les fins sur ce chapitre n'ont pas laissé de croire qu'il y avoit du mystere dans une fable si ridicule.

Lundi 2 décembre.

Nous nous trouvâmes le matin entre

SCHECH FLAECK (Cheykh félâq),

village au bord oriental du Nil, et un couvent cophte appelé

DEIR ELL ABBIAT,

à l'occident du fleuve et environ à une lieue dans les

(1) Norden auroit encore pu observer que la plupart des chrétiens d'Asie, fondus pour ainsi dire parmi les musulmans, adoptent, sans y penser, beaucoup de leurs préjugés religieux. Un moine de S. Basile me racontoit, très sérieusement, des miracles opérés par la vertu de certains versets du qorân : il y croyoit aussi fermement qu'à ceux même du grand saint Basile. (*Langlès*).

terres. Quelques personnes de notre compagnie, qui avoient été voir autrefois ce couvent, nous dirent qu'elles y avoient trouvé une croix, qui étoit un reste d'une ancienne église bâtie sous l'invocation de Ste Hélene.

En continuant notre route nous vîmes à notre droite

BARASBURA (Berâsbourah),

village où il y a une mosquée; et plus loin nous rencontrâmes deux autres villages; savoir,

BIBAR (Bybâr),

sur la rive orientale du Nil, et

ELL SAUVIE (Êl-âssâouyeh),

sur la rive occidentale. Le vent étoit bon; mais les coudes que fait le Nil nous obligerent souvent de recourir à la corde pour faire avancer la barque et pour pouvoir arriver à

Voyez la carte du cours du Nil, Planche XC.

ACHMIIN (Âkhmym).

Planche XCI.

Cette ville, située sur la rive orientale du Nil, est la résidence du prince de même nom. Elle est grande et ornée de diverses mosquées. Les Cophtes y ont un couvent et les PP. de la *propaganda* un hospice. Comme le temps étoit extrêmement couvert, j'eus bien de la peine à lever le dessin d'Achmiin (Âkhmym). Vis-à-vis de cette ville est celle de

MESSCHIE (Mechyeh),

située sur le bord occidental du fleuve. Nous y arrivâmes avec la nuit, et nous y attachâmes notre barque à terre parceque notre dessein étoit de nous y arrêter quelque temps.

Toutes les barques qui viennent du Caire pour se rendre à la cataracte de même que celles qui viennent de la cataracte et qui doivent se rendre au Caire s'arrêtent ici afin d'y faire provision de pain et des autres choses dont elles ont besoin. C'est effectivement l'endroit le plus commode pour cela, car cette ville se trouve à moitié chemin et tout s'y vend à fort bon marché.

Il y avoit hors de la ville un assez grand campement; et nous apprîmes que c'étoit celui du bey (beye) de Girge (Djirdjeh) qui alloit visiter ses domaines. Partout où il s'arrête les places des environs sont obligées de lui fournir une certaine quantité de pain et d'autres provisions; et afin que l'une ne soit pas plus chargée que l'autre, on a fixé les jours qu'il peut rester dans chaque endroit. Il ne retourne à Girge (Djirdjeh) que vers la fin de décembre, et même il est alors dans l'obligation de camper hors de la ville; car, quoique ce soit sa résidence, il ne lui est pas permis d'y demeurer plus de trois ou quatre mois chaque année.

Sa tente étoit distinguée des autres par une quarantaine de lanternes suspendues au devant en forme d'échiquier. Il y avoit parmi nous des personnes qui avoient des lettres de recommandation à lui présenter; mais on n'en fit point usage, parcequ'on n'avoit besoin de rien et qu'on avoit été informé qu'il partoit le lendemain.

Mardi 3 décembre.

Nous restâmes tout ce jour-là à Meschie (Mechyeh): notre *réis* (1) s'y rendit dès la pointe du jour pour y faire faire du pain pour lui et son équipage. Nous eûmes aussi soin de nous en pourvoir, parceque notre provision de biscuit diminuoit. On ne trouve pas le pain tout fait: quand on veut en avoir il s'y faut prendre de cette maniere; on achete du bled au bazard (bâzâr), on le fait porter au marché à cheval pour le faire moudre: si le moulin ne peut pas vous expédier promptement parcequ'il a déja entrepris de moudre d'autre bled, vous le remettez par boisseau à des particuliers qui le font moudre à des moulins à la main, dont presque chaque maison est pourvue. Après avoir retiré votre farine vous la donnez à des femmes qui se chargent de la sasser et d'en faire du pain. Elles s'en acquittent assez promptement, quoique leur boulangerie ne soit pas des plus commodes ni des mieux en ordre. Les fours sur-tout sont fort petits, construits de mortier et chauffés de simple paille. Cela n'empêche pas qu'elles ne fassent assez bien le pain, quoiqu'un peu à l'arabesque; aussi n'y apportent-elles pas grande façon: elles tiennent la pâte très molle, et on ne se plaint jamais que le pain est trop cuit. Il réussit ordinairement quand il est en

(1) C'est le nom des capitaines de vaisseaux turks: ce mot signifie proprement en arabe *tête*, *chef*. (Langlès).

forme de gâteaux, et c'est un assez bon manger lorsqu'il est frais; mais n'est-il plus du jour, il faut avoir appétit pour le manger avec goût.

J'allai voir le bazard (bâzâr), et je le trouvai beaucoup mieux garni que ceux que j'avois rencontrés jusques-là. En effet l'abord ordinaire des barques contribue à rendre Messchie (Mechyeh) commerçante. On y apporte tous les jours de marché des denrées de tous les lieux voisins, parcequ'on est toujours assuré de s'en pouvoir défaire; avec cela tout y est à fort bon compte. Nous eûmes un veau de lait de buffle pour quarante parats (pârah) (1), des poules à deux parats (pârah) la piece, et ainsi du reste.

Cet endroit est encore renommé par une sorte de conserve qu'on y fait en grande quantité, et dont les Turcs et les Arabes font grand cas à cause de sa douceur.

En me promenant au bazard (bâzâr) j'y rencontrai deux de leurs prétendus saints que le marché y avoit attirés. Ils étoient nuds comme la main, et ils couroient comme des fous par les rues en branlant la tête et en criant de toutes leurs forces.

Une fille de joie y étoit encore venue pour embellir la fête par sa présence. Elle avoit le visage découvert ainsi que la gorge, et sa chemise étoit blanche, au lieu que celle des autres femmes est bleue. Sa tête, son cou, ses bras et ses jambes étoient ornés de quan-

---

(1) Quarante *pârah* font environ 3 liv. de France. (*Langlès*).

tité de clincaillerie ; mais tous ces embellissements ne la caractérisoient pas si bien que son air effronté et ses gestes lascifs. Il semble que ces sortes de personnes doivent, dans tous les pays, avoir une marque commune qui les fasse distinguer. Celle-ci en avoit pourtant une extraordinaire, c'est qu'elle l'emportoit infiniment sur les autres femmes pour la laideur.

Avant de quitter Messchie (Mechyeh) il faut dire à sa louange qu'elle a de très beaux colombiers et qu'ils sont en très grande quantité ; elle est aussi accompagnée d'une mosquée, et on y voit un cimetiere très vaste où l'on peut remarquer les différents monuments dont on honore ici la mémoire des morts. Elle doit cette derniere distinction à la hauteur de son assiette, qui fait qu'on y apporte les morts de tous les endroits voisins pour qu'ils ne soient pas exposés aux inondations annuelles du Nil.

Les chrétiens cophtes de même que les prosélytes de la *propaganda* ont dans cette ville, et même dans toute l'étendue des états de l'émir d'Achmiin (Åkhmym) de fort grands privileges : ils ne craignent pas d'y frapper un musulman; au lieu que, dans d'autres quartiers, dès qu'on en vient là on court risque de la mort.

Les deux jours que nous arrêtâmes à Messchie (Mechyeh) nous y vîmes arriver une grande quantité de barques : elles y vinrent dans la même intention que nous, c'est-à-dire pour y faire des provisions.

Mercredi 4 décembre.

Nos provisions étant faites nous mîmes à la voile vers les huit heures du matin, et nous eûmes bientôt gagné deux villages qui sont à l'occident du Nil; l'un nommé

GHARAFFE (Ghârâfeh),

l'autre appelé

EL HAIGUA (Êl-Hhayouah);

mais ce dernier est à près d'une lieue dans les terres. Nous passâmes ensuite entre quatre autres villages; savoir,

GALEFMUND (Ghâlefmound),

et TUG (Touhh),

tous deux à l'occident du Nil: les deux autres, situés à l'orient du fleuve, se nomment

ELL ASAUVIE (Êl-âçâvyeh),

ELL HAUUIE (Êl-âvyeh).

C'est un peu au-dessus de ce dernier village que se termine la partie orientale des états du prince d'Achmiin (Åkhmym).

Nous eûmes ensuite à notre droite le village

D'ASSERAT (Âcérât),

et ensuite celui

D'ELL GHORAEN (Êl-qorâ'æn),

au-dessus duquel se termine la partie occidentale des états du même prince.

Vis-à-vis d'ell Ghoraen (êl-Qorâ'æn) on apperçoit

DEIR MELAC (Déïr él-melâk),

où les Cophtes ont un couvent et où il y a un cimetiere pour les chrétiens de Girge (Djirdjeh). Enfin nous nous trouvâmes entre deux autres places, dont la premiere n'est qu'un village appelé

Voyez la carte du cours du Nil, Planche XCII.

SCHARAQUE (Charâkoueh).

Il est pourtant assez renommé, parcequ'il donne ordinairement une retraite assurée aux Turcs mécontents du gouvernement, ou qui ont d'autres raisons pour s'y retirer. Les Arabes qui y demeurent maintiennent si bien leur liberté qu'ils ne paient aucun tribut si ce n'est à leur schech (cheykh). Il y a aux environs de Scharaque (Charâkoueh) diverses grottes dans les montagnes; mais il ne m'étoit pas permis de les aller voir. L'autre place que nous avions à notre droite étoit

GIRGE ou TSCHIRCHE (Djirdjeh).

Je descendis à terre pour voir cette ville, qui peut passer pour grande; aussi est-elle la résidence du bey (beye) ou gouverneur de la haute Egypte, dont elle est la capitale. Les Turcs y ont plusieurs mosquées; c'est le siege d'un évêque cophte, et les peres de la *propaganda* y ont un hospice, dans lequel ils se maintiennent par le moyen de la médecine qu'ils pratiquent et qui les rend nécessaires aux Turcs: cela n'empêche pas néanmoins qu'ils ne soient exposés à des avanies continuelles et quelquefois à de véritables persécutions.

Du reste, quoique Girge (Djirdjeh) ait le titre de

capitale des Turcs dans la haute Egypte, elle est en quelque maniere la borne de leur domination. Si on remonte plus haut, on s'apperçoit que leur pouvoir n'y est que sur un pied très foible. Les Arabes ne craignent point d'y donner ouvertement leur protection à ceux qui ont offensé le gouvernement turc.

J'ai donné dans mes dessins une vue de l'extrémité orientale de cette ville. Planche XCIII.

capitale des Turcs dans la haute Ægypte, elle est en quelque manière la borne de leur domination. Si on remonte plus haut, on s'apperçoit que leur pouvoir n'y est que sur un pied très foible. Les Arabes ne craignent point d'y donner ouvertement leur protection à ceux qui ont offensé le gouvernement turc.

Planche XCIII.

J'ai donné dans mes desseins une vue de l'extrémité orientale de cette ville.

VOYAGE

D'ÉGYPTE ET DE NUBIE.

SIXIEME PARTIE.

SUITE DU VOYAGE DE L'AUTEUR DEPUIS GIRGE (Djirdjeh) JUSQU'À ESSUAEN (Èçouæn.)

Jeudi 5 décembre.

Nous avions bien mis à la voile le 4 au soir en partant de Girge (Djirdjeh); mais il survint un calme dans la nuit, et nous en prîmes occasion de mettre à terre quelques uns de nos gens, à qui nous donnâmes ordre de nous aller chercher du bois et de faire en sorte de nous rejoindre à Bagjura (Bahhchourah), qui pouvoit être à dix lieues plus haut. Pour nous, en poursuivant notre route autant que la foiblesse du vent le pouvoit permettre, nous vimes à notre gauche les montagnes appelées

SCHERCK ULADIACHCHIA (Cherk ôulâdâdjyeh).

Elles commencent dès Scharaque (Charâkoueh) à

s'approcher jusqu'au bord du Nil. Elles occupent un vaste terrain indépendant des Turcs et qui est gouverné par les chefs des Arabes qui en sont les souverains; aussi n'y paie-t-on tribut à personne. Si quelque mécontent du Caire ou de quelques autres endroits de l'Egypte se réfugie parmi ces Arabes, il y trouve une protection assurée, et personne ne seroit assez hardi pour l'aller chercher dans ce quartier, où les Turcs eux-mêmes craignent d'aborder.

A la droite nous passâmes devant deux villages,

NESLET ASSCHERIF (Nezlet êl-Chéryf),

et SAU-ADNE (Ssâouâdneh):

ces deux villages sont peu considérables. Ensuite nous gagnâmes

BARDIS (Bârdys),

ville qui a une jolie apparence: elle est ornée d'une mosquée, et elle a au midi un calisch (khalydje) qui avance beaucoup dans les terres et va à Barasbura (Barâsbourah), à ell Turael (êl-Tourel) et à ell Kebira (êl-Kébyrah), etc.

Nous eûmes encore à notre droite

Voyez la carte du Nil, Planche XCIV.

ELL MAGASCH (Êl-maghâh),

BELLIENE (Bêlyêneh),

BENNIER-AKAEP (Bény êl-raqâb),

SCHECH BEREECK (Cheykh berek),

SCHENINE (Djényneh),

et SAMHUUD (Ssâmhhoud):

ce sont autant de villages, dont le dernier est près d'une lieue du bord du Nil. Belliene (Bêlyêneh) a

été ci-devant une ville qui faisoit quelque figure, et qui avoit une mosquée; mais elle est aujourd'hui entièrement ruinée.

De l'autre côté du fleuve, presque vis-à-vis Samhuud (Ssamhhound), nous vîmes

ELL-BELLABIISCH (El-Bélâbych),

simple village, un peu au-dessus duquel on rencontre l'isle

GIESIRET-ABDELKADIR (Djézyrét âbd êl-qâdir).

Elle peut avoir deux lieues de longueur et gît nord et sud : on y remarque un village à l'opposite duquel il y en a un autre nommé

NERARNISCH (Nérârnych);

il est situé sur la rive orientale du Nil.

Vis-à-vis la pointe méridionale de Giesiret-abd el-kadir (Djézyrét âbd êl-qâdir) sont deux autres villages;

BAGANES (Bâkhânès),

et BENIBERSA (Bény Bersah);

le premier est situé sur la rive occidentale du fleuve, le second sur la rive orientale.

Après avoir passé avec beaucoup de difficulté Benibersa (Bény Bersah), à cause des bancs de sable qui étoient fort hauts dans cette saison, nous vîmes à notre gauche

ELL-UMBIIR (El-oumbyr),

village accompagné d'une mosquée; et, en poursuivant notre route, nous apperçûmes quatre autres villages; savoir,

SCHECHMEBADIR (Cheykh mebâdir),

et ELL-GOUASA (El-Ghouâzah),
situés encore à l'orient du fleuve, et
ALKILLUUG (Alkilouhh),
et SAUAGGEL (Sâouâghil),
tous deux à l'occident. Un peu plus haut et du même côté est le village appelé
SAGH ELL BAGJURA (Sâhhil-Bâkhdjyourah).
Entre ce village et celui de Sauaggel (Sâouâghil) il y a un calisch (khalydje) nommé Maharakka; et tout auprès de Sagh ell Bagjura (Sâhhil-Bâkhdjyourah) on rencontre la ville même de
BAGJURA (Bâkhdjyourah).

Voyez la carte du Nil, Planche XCV.

Cette ville, située à une petite distance du bord du Nil, est assez grande; à quoi contribue le voisinage du calisch (khalydje) de Maharakka, et elle a une mosquée. Nos gens nous rejoignirent à Bagjura (Bâkhdjyourah), et nous apporterent du bois, ce qui nous fit bien du plaisir parceque nous en avions disette. Dans le temps que nous étions à Bagjura (Bâkhdjyourah) quinze janissaires allerent à notre barque et y demanderent passage. Le réys le leur refusa néanmoins, leur alléguant que, par l'accord qu'il avoit fait avec des Francs qui l'avoient loué, il ne lui étoit pas permis d'y admettre personne sans leur consentement. Les janissaires se moquerent de cette réponse, dirent qu'ils alloient chercher leurs hardes, et que, si on leur refusoit l'entrée dans la barque, ils y entreroient de force. Le réys m'en avertit dès que nous fûmes arrivés, et nous lui fîmes aussitôt prendre le large:

par-là nous nous garantîmes sans doute d'une très mauvaise compagnie, et peut-être évitâmes-nous quelques funestes accidents.

Vendredi 6 *décembre.*

Nous allâmes à la voile pendant toute la nuit, et nous passâmes d'abord l'isle de

GIESIRET NEJAGHDYE (Djézyrét nyâhyeh);

cette isle, où il y a un village, peut avoir trois quarts de lieue de longueur; elle est située vis-à-vis

d'ATTARIFF (Âtâryf),

village sur la rive occidentale du Nil, et où commencent les montagnes de

TSCHIBEL MONNA (Djebel monnah).

A l'opposite de la même isle de Giesiret Nejagheye (Djézyrét nyâhyeh) on apperçoit à l'occident du fleuve, mais à une bonne lieue dans les terres, la ville de

FARSIUUT (Fârdjyouth);

elle a une mosquée, et la mission de la *propaganda* y entretient un hospice.

Nous eûmes ensuite à gauche deux villages,

ELLAKLURAES (Êl-âklourâs),

et SELEMIE (1):

ils sont opposés à deux autres nommés

DIRP (Dirb),

et HAU (Hhaou).

---

(1) Le nom arabe inscrit sur la carte ne porte que *Chemyeh.* (L).

Dès le matin nous nous trouvâmes devant

SCHAURIE (Châryeh),

autre village à l'occident du Nil. Comme le calme nous prit, je me proposai d'en profiter pour aller voir les ruines d'un temple qu'on me disoit être voisines de Hau (Hhaou); mais j'appris qu'il s'y tenoit une assemblée de trois ou quatre cents de ces prétendus saints mahométans, et que cela y avoit attiré une grande foule de monde. Il n'en falloit pas tant pour m'empêcher de m'y exposer, de sorte que je ne pus satisfaire ma curiosité. Un janissaire vint à Schaurie (Châryeh) nous demander passage, et nous le lui accordâmes. Il fuyoit parcequ'il avoit tué un des quinze janissaires qui avoient voulu s'emparer de sa barque; il étoit lui-même grièvement blessé; du reste c'étoit un très brave garçon, qui plus d'une fois me rendit bien service quand les Arabes me voulurent empêcher de considérer les ruines antiques que je jugeois à-propos de dessiner.

Le vent se trouvoit fort bon alors; ainsi nous mîmes à la voile et continuâmes notre route. Le Nil est dans ce quartier assez irrégulier tant pour ses courbures que pour sa largeur; mais pour ce qui est de son fond nous le trouvâmes très net; aussi passâmes-nous sans beaucoup de difficulté les quatre villages qui suivent;

ELL-GAESSER (Êl-ghouzer),

GASSERUSEJAED (Qâcer oucyâd),

JASENIE (Yâcényeh),

et FAU (Fâou).

Ces quatre villages étoient à notre gauche, et nous en laissâmes en même temps à notre droite trois autres; savoir,

REIESIE (Rêïcyeh),

NETZCHE ELL ABIID (Nedjet êl-âbyd),

et DINEDERA (Dinederah).

Auprès de ce dernier endroit nous vîmes plusieurs crocodiles étendus sur des bancs de sable que l'écoulement des eaux du Nil laissoit à sec. Nous gagnâmes tout de suite trois autres villages situés du même côté, et qu'on nomme

CASSARNA (Qaçârnah),

SENAEPSI (Senâbcy),

et ELL VOKF (Voqf):

le dernier est remarquable parceque c'est dans son voisinage que finit le territoire des Arabes appelés *Hauara* (Ouârah), et le second a à son opposite un autre village nommé

DISCHNE ou DEHESCHNE (Dehich-nê).

Ce nom, qui signifie *admiration* (1), lui vient de ce que les Arabes qui remontoient le Nil se trouverent

---

(1) Plus littéralement *notre étonnement*, *notre stupeur*. Notre voyageur ne paroît pas s'être apperçu que c'est ici un mot composé de *déhich* (étonnement, stupeur) et du pronom possessif affixe de la premiere personne du pluriel *ná*, que les Egyptiens prononcent *né*, à la maniere des Africains qui donnent à l'*âlif* le son de l'*é*. Les Arabes d'Asie prononceroient *dehichná*. (Langlès.)

ici embarrassés pour savoir de quel côté ils devoient se tourner quand ils vouloient prier. Ils s'étoient réglés auparavant selon le cours du Nil, qu'ils savoient aller du midi au nord; ils avoient par conséquent le soleil levant à leur gauche et le soleil couchant à leur droite. Ce ne fut plus cela quand ils se trouverent dans cet endroit; le Nil y fait un coude qui étoit cause qu'ils voyoient le soleil se lever à leur droite. Ils en furent dans un grand étonnement; ce qui fit qu'ils donnerent à ce lieu le nom de *Deheschne*, ou admiration. (Voyez la note de la page précédente).

Près de ce même endroit nous vîmes plusieurs radeaux, formés de pots de terre (1) liés ensemble avec des fascines; c'est la maniere ordinaire de les transporter, et il ne faut que deux hommes pour gouverner un semblable radeau.

A huit heures du soir le calme nous prit. Nous nous apperçûmes que le courant nous faisoit reculer; ainsi nous mouillâmes au bord occidental du fleuve, où régnoit une grande plaine stérile couverte de sable et de quelques broussailles. Le village le plus proche de nous étoit

MERASCHDEH (Merâchdeh).

Nous avions à l'opposite, de l'autre côté du Nil, le village de

SAEIDA (Ssâïdah, mais plutôt Ss'aedah).

---

(1) Ce sont ces *bardaq* dont il est fait mention dans le premier volume, page 89. (*Langlès*).

Samedi 7 décembre.

Nos gens allerent de grand matin à terre pour y chercher quelque gibier; mais ils n'y trouverent qu'une quantité prodigieuse de moineaux (1): ils en tirerent plusieurs et en ramasserent une centaine parmi les broussailles. Ils étoient néanmoins extrêmement maigres et d'un goût amer.

A huit heures du matin nous quittâmes cette terre ingrate, et nous gagnâmes bientôt le village de

DAR (Dâr),

situé sur la rive orientale du Nil; et tout vis-à-vis est

MAGDSCHER (Mâhhdjer).

C'est le nom qu'on donne à un grand chemin qui va d'orient en occident.

Voyez la carte du Nil, Planche XCVI.

Nous laissâmes ensuite à notre gauche le village

D'ELL-GAESSER (Êl-Ghâcer);

Après quoi nous arrivâmes devant la ville de

DANDERA (Denderah).

Cette ville a une mosquée, et c'est sans doute un reste de l'ancienne *Tentyra*, dont Strabon, Pline et d'autres auteurs ont parlé: aussi me dit-on qu'on y voyoit encore un ancien temple, et j'avois grande envie d'y aller; mais il n'y eut pas moyen de persuader à notre réys de mettre à terre, ce qui me fit manquer une belle occasion que je regrette.

---

(1) *Passer domesticus* Forskâl. *Akbar* en arabe, selon ce savant naturaliste. Voyez sa *D script. anim.* etc. *in Itiner. orient. observat.* page VII. (*Langlès*).

La ville de Dandera (Denderah) est située très agréablement. Dans un espace de deux lieues on ne voit, par tout le long du Nil et bien avant dans les terres, qu'une suite continuelle d'arbres fruitiers et de toutes les especes que l'Egypte produit. Tous ces arbres étoient verds, et quelques uns se trouvoient chargés de fleurs comme au printemps.

(Qu'il nous soit permis de suppléer au silence de notre voyageur. Perry a publié en anglois une description des ruines de Denderah, qui n'a pas encore été traduite, et qui ne sera pas ici déplacée. Nous y joignons quelques détails donnés par Paul Lucas Pococke, et Bruce.) Langlès.

« Denderah, autrefois *Tentyris*, est un village situé à un demi-mille du fleuve, sur sa côte occidentale, et presque enseveli sous d'épais bosquets de sycomores peu profonds, mais qui s'étendent sur la longueur de six ou sept milles. Ces bosquets existent tels que Juvénal les a vus; ils lui ont servi à caractériser la ville de Tentyre :

Terga fugae celeri praestantibus omnibus instant,
Qui vicina colunt umbrosae Tentyra palmae.

Tous les habitants de Tentyre, ville abritée par de nombreux palmiers, poursuivent ceux qui cherchent leur salut dans une fuite précipitée.

JUVÉN. *satyre XV*, *vers* 75 (1).

---

(1) Je suis le texte, mais non pas la traduction du savant Dussaulx; il a omis précisément les mots qui ont déterminé la citation. Juvénal

Il a dû la voir au moins une fois en passant pour se rendre à Syene, où il commandoit, et où il mourut dans une espece d'honorable exil.»

«Denderah est située sur le bord d'une petite plaine très fertile; le bled avoit treize pouces de haut, et nous étions à Noël. La moisson s'y fait à la fin de mars. La vallée n'a pas plus de cinq milles de largeur de montagne à montagne. Nous vîmes ici pour la premiere fois le *doum*, qui croissoit très abondamment avec les palmiers, parmi lesquels il est difficile de le distinguer à une certaine distance. C'est la *palma thebaica cuciofera* (1); son noyau, de la forme de celui d'une pêche, est couvert d'une pulpe noire et amere, et ressemble à une noix de galle trop mûre.»

« La place est gouvernée par un kiâchef établi par le cheykh Hhamam.»

« A un mille sud (2) de la ville sont les ruines de deux temples, dont l'un est tellement enterré que l'on n'apperçoit qu'une très foible portion du haut;

---

décrit un combat entre les habitants de Tentyris et ceux d'Ombos au sujet de leurs divinités. Les derniers adoroient le crocodile, symbole de l'eau; les premiers le détestoient, et adoroient l'épervier, symbole du feu. Voyez *AElian. de Natur. animal., lib. X, cap.* 21. (Langlès).

(1) Voyez *Theophrast. Histor. plantar.* lib. III, cap. 8, lib. IV, cap. 2.

(2) «A une lieue de la ville et à quatre milles sud-est du fleuve, selon *Perry*, presque en face de Kennè ou Canne, que l'on voit très bien, quoiqu'on en soit éloigné de prés de deux lieues.»

l'autre, infiniment plus beau, est entier, accessible de tous côtés, et couvert à l'extérieur et dans l'intérieur d'hiéroglyphes en relief et de figures simples ou composées.»

« Tout l'édifice est construit avec une pierre commune blanche qu'on tire des montagnes voisines, excepté les deux pierres de granit ou de porphyre bleu et noir, dans lesquelles on a creusé des trous pour sceller les pentures des portes extérieures; car il paroît qu'alors l'on avoit déja des portes.»

« Le sommet du temple est plat; les gouttieres par où l'eau s'écoule sont des têtes monstrueuses de sphynx.»

Planche LXXX *bis.*

« (1) Le temple de Denderah (2), dont on ne se

---

(1) *Perrys view of the levant*, etc. London, 1746, in-f°., p. 58 et suiv.

(2) « La premiere chose qui se présenta à mes yeux fut un beau « portique fait en arc de triomphe et rempli de figures en bas-« reliefs entremêlées d'hiéroglyphes. Je crus, sans hésiter, que « c'étoit une des portes de l'ancienne ville qui étoit autrefois dans « ce lieu-là: sept monuments semblables, mais plus dégradés par « le temps, avec des restes de murailles qui les joignoient les uns « aux autres, me firent juger que c'étoient les autres portes de la « ville.

« J'apperçus les restes d'un grand temple d'une architecture fort « massive, et qui paroît, par les hiéroglyphes qu'on y voit de tous « côtés, être du temps des anciens Egyptiens. Je jugeai pourtant, « par une inscription grecque que je vis sur la frise du frontispice, « qu'il avoit été apparemment réparé depuis les conquêtes d'Alexan-« dre, où les Grecs commencerent à dominer dans ce royaume.

« Je copiai l'inscription que voici. Comme elle est fort élevée et

lasse pas d'admirer l'étonnante structure, ne porte nulle trace de dégradation; deux têtes de lion seules,

---

« un peu effacée, je n'oserois répondre de la conformité de la copie
« avec l'original.

Inscription, etc.

V. . . . .
ΚΑΙΜΑΡΚΟΥ ΚΛΩΔΙΟΥ ΠΟ
ΜΟΥΕΠΙΣ ΤΡΑΥΗΥΟΥ
ΥΡΥΦΩΝΟ.
ΚΑΙΥΟΥ ΜΟΜΟΥ ΥΟΠΡΟΥ,
ΙΣΑΙΘΕΑΙ ΜΕ ΕΣ ΥΗΑΙΥΟ.
. . . .

« J'entrai dans plusieurs appartements de cet édifice par de petits « escaliers qu'on avoit pratiqués dans l'épaisseur du mur, mais qui « sont la plupart si comblés par la poussiere et les débris qui s'y « sont assemblés, qu'il est difficile d'aller bien avant.

« Je trouvai un fort grand nombre de cruches d'une terre rouge, « hautes d'environ trois pieds et pointues par le bout, avec deux « anses. On voit encore dans quelques unes une espece de lie d'un « rouge violet qui me fit croire qu'on y conservoit autrefois du « vin. Je donne la figure d'une de ces cruches.

« Après avoir marché quelque temps parmi des monceaux de « pierres et de marbre, j'apperçus de loin un édifice d'une gran- « deur et d'une beauté extraordinaire.

« J'arrivai d'abord par le côté de derriere, qui présente une « grande muraille sans fenêtres, bâtie de grosses pierres de « granit grisâtre, toute remplie de bas-reliefs plus grands que « nature, qui représentent les anciennes divinités d'Egypte. Deux « lions de marbre blanc, gros comme des chevaux, sortent de « cette muraille plus d'à moitié corps. Je passai de là par un des côtés, « et je marchai environ trois cents pas avant que d'arriver à la grande « façade du devant; et ce côté est aussi rempli de bas-reliefs « avec trois lions saillants de la même grosseur que les autres.

« La grande face de ce superbe édifice offre d'abord un vesti-

qui saillent du côté du midi, sont un peu dégradées et mutilées; en un mot c'est le seul monument qui soit resté intact, à l'exception de quelques pyramides et obélisques, qui doivent leur conservation soit à leur forme soit à l'invulnérabilité de la matiere. Tout auprès se trouve un village arabe abandonné; et nous présumâmes que le sommet du temple même

---

« bule au milieu, soutenu par de grands pilastres carrés d'une « grosseur prodigieuse: un grand péristyle, soutenu par trois rangs « de colonnes qu'à peine huit hommes pourroient embrasser, « s'étend des deux côtés du vestibule, et soutient une voûte « plate faite de pierres de six à sept pieds de large et d'une lon- « gueur extraordinaire. Cette voûte paroît avoir été peinte autre- « fois, et l'on y observe encore quelques couleurs que le temps « a épargnées. Ces colonnes, faites de grosses pierres de marbre « granit et chargées d'hiéroglyphes en bas-reliefs, ont chacune « sur leurs corniches un chapiteau fait de quatre têtes de femme « avec leur coëffure, adossées les unes contre les autres, et dont « les quatre faces paroissent à-peu-près comme on nous repré- « sente celle de Janus, et ces têtes sont d'une grandeur propor- « tionnée à la grosseur des colonnes. Il y a encore au-dessus une « base d'une pierre carrée, haute environ de six pieds, un peu « plus longue que large, qui soutient la voûte. Une espece de « corniche d'une construction singuliere regne tout le long de « ce péristyle, et termine ce qui reste aujourd'hui de ce palais. Il « y a au milieu, sur le portique, deux gros serpents entrelacés « dont les têtes reposent sur deux grandes ailes étendues des « deux côtés.

« De ce vestibule on entre d'abord dans une grande salle carrée, « où l'on voit trois portes qui distribuent à différents apparte- « ments: j'en visitai quelques uns qui conduisoient encore dans « d'autres, qui étoient aussi soutenus par plusieurs colonnes très

avoit servi d'asyle à une colonie arabe; car nous y trouvâmes encore plusieurs huttes. »

« Avant d'arriver au temple même nous considérâmes les vestibules ou les portes qui y conduisent. Quoique Paul Lucas ait eu le bonheur d'en découvrir sept, il n'en existe réellement que trois: il faut avouer que sa lunette, en général, avoit la vertu de mul-

---

« belles; mais l'obscurité, les décombres, m'empêcherent d'aller « plus avant.

« J'apperçus sur la frise une inscription grecque, que je tâchai « de copier; mais le soleil qui m'éblouissoit et l'éloignement « m'empêcherent de la prendre avec toute l'exactitude que j'au- « rois souhaitée.

« La voici telle qu'elle est:

ΚΕΙΑΥ ΤΟΚΡΑΤΟ ΙΟΣ ΤΙ-
ΒΕΡΙΟΥ ΡΑΙΣ ΡΑΡΣΙΣ ΟΥΣΕ-
ΒΑΣΥΟΥ ΘΕΟΣ ΕΙΑΣ ΤΟΥ.
ΣΑΡΑΠΙΩΙΙΟΣ ΤΡΑΤΗ.

« On monte fort aisément sur la terrasse; et, pour juger de « sa grandeur, il suffit de dire que les Arabes avoient bâti dessus « autrefois un fort grand village, dont on voit encore les masu- « res. On ne sauroit même décider au juste de combien de « corps-de-logis cet édifice étoit composé; car on trouve à quel- « que distance de la façade une grande arcade d'un très bel ordre « d'architecture qui paroît avoir été la premiere porte; elle a « plus de quarante pieds de haut. A trente pas de là on trouve « des deux côtés deux autres bâtiments dont les portes sont pres- « que comblées ». *Troisieme Voyage du sieur Paul Lucas, fait, en 1714, etc. par ordre de Louis XIV, dans la Turquie, la haute et la basse Egypte, etc.* Rouen, 1719, tome III, p. 33 et suiv.

tiplier et de grossir les objets. Il a découvert aussi une muraille qui joignoit ces vestibules; nous n'en avons pas apperçu un seul vestige. Chaque porte ou vestibule se ressemble pour la forme et la dimension; c'est un bâtiment carré de huit pieds de diametre, ou plutôt chaque côté a huit pieds de large et quarante de haut: la magnificence et le luxe de l'architecture les feroient prendre pour des arcs de triomphe. Leurs portes ou passages sont très élevés, et les deux surfaces intérieures et extérieures couvertes d'hiéroglyphes et de bas-reliefs de la plus grande beauté. Ces portes sont environ à deux cents pas du temple et à une pareille distance les unes des autres. Lorsque leur nombre se trouvoit complet et qu'un mur les réunissoit, nous présumons, par ce qui en reste, qu'elles décrivoient un cercle à l'entour du temple. »

« Il faut convenir que, malgré la magnificence sans pareille des édifices que nous avions vus jusqu'à présent, tels que les temples de Qarnâq et autres, nous fûmes ravis et stupéfaits à la vue de ces vestibules. Mais comment peindre notre étonnement en approchant du temple ? »

« Il est construit sur un tout autre plan que les autres, ce qui contribua encore à augmenter notre surprise; il est massif et très solide; sa forme représente un parallélogramme (1); seulement son fron-

---

(1) « Un carré oblong, dit *Bruce*, dont les deux extrémités sont

tispice semble s'étendre et former des ailes des deux côtés. Le voyageur dont nous avons déja parlé a trouvé encore le moyen d'amplifier sur cet immense bâtiment tant pour la grandeur que pour la magnificence. Il lui donne trois cents pas de long; il n'en a réellement que cent dix sur quarante-cinq de large et quarante-cinq pieds de haut. »

« La surface intérieure et extérieure de ce grand édifice est couverte d'une multitude d'hiéroglyphes et de figures en bas-relief d'une grande beauté qui représentent les divinités égyptiennes (1): quelques

---

« occupées par des appartements ou vestibules soutenus par « des colonnes monstrueuses toutes couvertes d'hiéroglyphes. »

(1) « On y voit aussi, selon Bruce, des bêtes, des instruments « pour les sacrifices, et d'autres hiéroglyphes que leur petitesse « et leur forme moins distincte font reconnoître pour l'écriture « hiéroglyphique courante. Toutes ces sculptures sont d'un fini « précieux... Elles étoient peintes, et il reste encore sur les pierres « de grandes portions de couleur, du rouge avec toutes ses diffé- « rentes teintes, sur-tout cette teinte sombre et foncée nommée « par les anciens pourpre de Tyr; du jaune très frais, du bleu cé- « leste qui paroît de quelques nuances plus pâle que le nôtre auprès « de l'azur du ciel d'orient, et différents verds... Un dessinateur « habile et expéditif auroit au moins pour six mois de travail à « copier les hiéroglyphes de l'intérieur du temple. J'y ai remarqué « plusieurs combinaisons qui ne sont pas dans les autres hiéro- « glyphes. Je fus surpris de ne pas y trouver un loup ni même « rien de relatif à l'eau, quoique nous fussions dans le voisinage « de Lycophis. Cependant on voit des loups sur toutes les mé- « dailles; ainsi je serois tenté de regarder le culte de cet animal « comme une superstition moderne. »

unes de ces figures sont gigantesques, trois ou quatre fois plus grandes que nature: du côté du nord trois lions gros comme des chevaux, taillés dans la pierre, semblent s'élancer avec furie hors de la muraille; on en voit sortir plus de la moitié de leur corps. Il y en a deux semblables du côté du midi et deux autres du côté de l'ouest. Après avoir observé ces objets avec toute l'attention qu'ils méritent, nous nous avançâmes vers la principale entrée qui est tournée du côté de l'est. C'est là que nous fûmes véritablement transportés d'admiration. La vue de cet édifice d'une majesté sublime et imposante semble vous enivrer et confondre toutes vos facultés. P. Lucas a donné un dessin de l'élévation prise en perspective qui n'est pas très infidele, quoiqu'il n'ait pas à beaucoup près rendu les beautés de l'original; c'est celui que nous donnons, n'ayant point pu nous en procurer de meilleur. Cette grande façade présente d'abord une large entrée vers le milieu; de chaque côté regne une plate-forme parallele à la muraille extérieure; sur cette plate-forme sont placées six grosses colonnes, trois de chaque côté de l'entrée; elles soutiennent la partie la plus avancée du toit. On voit en dedans un beau péristyle, qui consiste en trois rangs de six piliers chacun, absolument semblables aux autres pour la grandeur, la forme et la beauté, seulement un peu plus massifs; ils sortent immédiatement de la terre, et sont conséquemment plus longs que les piliers de la façade posés sur

une plate-forme, que nous supposons s'élever à mi-hauteur entre le pavé et le toit. »

« P. Lucas a tort d'assurer que huit hommes ne pourroient point embrasser un de ces piliers; nous les mesurâmes avec la plus grande exactitude aussi bas qu'il nous fut possible, et nous trouvâmes qu'ils n'excédoient point vingt-six pieds. Au reste il nous est impossible de donner les dimensions de leur base, parce-qu'ils sont enfoncés à une grande profondeur dans la terre qui s'est accumulée depuis plusieurs siecles. Quelqu'un ayant creusé sept ou huit pieds auprès du pilier que nous avons mesuré, nous vîmes des sculptures semblables à celles d'en-haut. Suivant les regles de l'art ces piliers doivent avoir cinquante pieds de haut sans compter le chapiteau; maintenant ils n'en ont pas plus de trente depuis la surface du sol, en y comprenant le chapiteau. Mais peut-être que les regles exactes de l'architecture sont postérieures à leur construction. Néanmoins ce péristyle, tel qu'il est maintenant, nous parut très élevé; et nous ne pouvions nous lasser d'admirer les bas-reliefs et les hiéroglyphes supérieurement exécutés qui ornent le toit, les murailles, les piliers. Placés au centre de ce magnifique édifice, en regardant autour de nous et considérant cette variété de figures d'une vérité et d'une expression frappantes, nous nous sentions transportés, ravis; nous imaginions voir le ciel sur la terre. Chaque pilier a un chapiteau carré haut de plusieurs pieds; sur chaque face de chaque chapiteau, dans la

partie inférieure, est une figure d'Isis (1) qui occupe toute la largeur du pilier. Le reste du chapiteau au-dessus des figures consiste en une pierre carrée d'environ huit ou dix pieds de haut, autant que nous pûmes en juger, avec des figures supérieurement sculptées, mais non peintes. Cette façade excede le reste du temple tant en hauteur qu'en largeur; et nous jugeâmes que les piliers qui la soutiennent ont quarante-deux pieds au-dessus du sol, y compris leurs chapiteaux. Nous ne pouvons deviner de combien ils sont enterrés. De ce péristyle nous passâmes dans un autre par un grand portail situé en face de l'endroit par où nous étions d'abord entrés. Il contient vingt-quatre piliers, disposés sur quatre rangs et semblables aux autres pour la forme, la beauté et les chapiteaux, mais moins larges et moins hauts, parceque l'édifice diminue dans ces deux dimensions. Cet appartement étoit rempli de terre jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Nous ne pouvons pas deviner comment cet encombrement s'est opéré. Il fallut nous couler à plat ventre; et comme le fond étoit extrêmement obscur, nous fîmes allumer des flambeaux et nous avançâmes. Nous trouvâmes d'abord une place de toute la largeur du temple, et en face trois appartements, le plus large dans le milieu, et deux petits sur les côtés. Nous y remarquâmes la

---

(1) Bruce dit qu'elles ont des oreilles de chauves-souris et une draperie mal posée et plus mal exécutée. (*Langlès.*)

même profusion d'hiéroglyphes et de bas-reliefs exécutés toujours avec le même soin. Ces appartements conduisent à d'autres du même genre. Les appartements du milieu étant plus vastes que ceux des côtés, sont aussi plus élevés. Il y a deux abat-jours, l'un dans le milieu de la voûte, l'autre disposé obliquement vers la partie supérieure du côté méridional. Au milieu du frontispice, sur le portail, est un bas-relief qui représente deux serpents repliant leurs têtes sur deux ailes qui se déploient de chaque côté (1). Il y a sur la corniche une inscription grecque que nous ne pûmes point déchiffrer. Il semble que P. Lucas ait eu la vue assez perçante pour la lire; au moins il s'est hasardé à en donner une copie. »

« En considérant la variété infinie des divinités égyptiennes représentées avec leurs attributs respectifs et dans différentes attitudes, on n'est pas moins surpris de la fécondité de l'imagination des artistes que de la perfection de l'art; et d'après l'immense quantité de sculptures de toute espece contenues dans ce temple et dans une foule d'autres, il est impossible d'évaluer le temps et le nombre de bras qu'il a fallu employer pour terminer d'aussi prodigieux ouvrages. Que dire et que penser de tout le royaume d'Egypte? Ferons-nous intervenir des agents supérieurs? admettrons-

(1) On y voit souvent répétés, dit Bruce, ces globes ailés, avec deux serpents séparés par une espece de bouclier ou de cuirasse, comme nous en voyons sur les médailles carthaginoises. (*Langlès.*)

nous, comme certains auteurs françois, que des démons ou des génies ont au moins secondé les ouvriers? En contemplant les objets qui ont inspiré cette idée elle paroît bien moins ridicule. »

« Il faut avouer que les Egyptiens ont bien surpassé en imagination comme en exécution toutes les nations qui les avoient précédés et qui leur ont succédé. Un seul homme de génie a certainement de grands moyens d'invention; mais le moyen d'exécuter tous les plans qu'il peut tracer! Je leur accorde cent et même mille sculpteurs et statuaires; mais tous les ouvriers pouvoient-ils être sculpteurs, statuaires? c'est pourtant ce que l'on seroit tenté de croire en réfléchissant sur le nombre et la beauté des sculptures de toute espece qui se trouvent en Egypte.»

« A gauche, presque auprès de la porte de l'orient, est un autre édifice ancien qui ressemble à un petit temple, consistant en un beau portique et deux appartements: à deux cents pas de la même porte on voit la base d'un ancien édifice, avec six colonnes encore sur pied. »

« Nous parlons de ces ruines de leurs ouvrages afin de ne rien laisser à desirer sur ce point au lecteur. Ces ruines comparées aux précédentes ne paroissent rien; mais si elles étoient seules, on les jugeroit tout différemment. Nous nous sommes bornés à décrire les objets tels que nous les avons vus; l'exagération n'est pas nécessaire pour les rendre intéressants. Et nous ignorons quel motif a déterminé P. Lucas

à enfler son récit de longues énumérations peu exactes; cela étoit superflu et même difficile. Il s'est étrangement trompé sur les dimensions et les matériaux. S'il se fût borné à exagérer les beautés et la majesté de l'édifice, nous le trouverions excusable et même digne d'éloge; car nous ne nous sentons point capables d'un pareil effort de génie. Mais ses descriptions, toutes magnifiques qu'elles peuvent paroître, n'égalent pas encore la réalité. Un autre François qui voyageoit dans la haute Egypte il y a neuf ans (1), avoua, en revenant au Caire, que l'esprit humain ne pouvoit concevoir les antiquités de la haute Egypte, et qu'il ne connoissoit pas de langue capable de les exprimer.»

« P. Lucas n'a pas été avare de conjectures ni de réflexions sur ce magnifique édifice; et peut-être même a-t-il mieux réussi en cela que dans sa description. Il dit que, suivant une tradition populaire, ce temple étoit dédié à Sérapis, et non pas à Isis, comme le prétendent plusieurs écrivains modernes. La même tradition donne à ce temple autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année; nous n'en avons pas vu cependant une seule. Ces fenêtres répondoient à tous les degrés de l'écliptique; le soleil, en lançant ses rayons successivement par chaque fenêtre, saluoit la divinité qui présidoit à chaque jour. Il assure avec beaucoup de probabilité que les ruines qui environnent ce temple sont celles de Tentyris. Les géographes et les historiens de l'an-

(1) Perry écrivoit ceci en 1740. J'ignore le nom de ce voyageur. (*L.*)

tiquité viennent à l'appui de cette opinion. « Si l'on « trouve, dit-il, dans des villes comme Teutyris et « quelques autres des monuments d'une si grande « beauté, que doit-on penser de ceux qui étoient « dans les villes principales, dans celles qui étoient « le séjour des rois, comme Thebes, Memphis et « Alexandrie, et quelle idée ne devons-nous pas avoir « de la puissance et de la magnificence des anciens « Egyptiens ? »

« Les écrivains modernes qui prétendent que ce temple étoit dédié à la déesse Isis s'appuient principalement sur les quatre figures humaines représentées sur les chapiteaux de chaque colonne, parce-qu'ils en trouvent de semblables sur les colonnes de ce temple du Delta, aujourd'hui ruiné, qui étoit bien certainement dédié à Isis. Ils concluent que tous les temples dont les colonnes ou les piliers portent ces marques caractéristiques étoient dédiés à la même divinité (1). »

Je donnerai encore quelques détails d'érudition sur ces antiquités dans les notes du troisieme volume, à l'article DENDERAH. (Langlès.)

Un peu plus haut nous rencontrâmes sur la rive

(1) *Perry's View of the levant*, page 363. (*Langlès.*)

M. Norden s'est considérablement trompé sur la position de cette ville ; il la place à 20 ou 30 milles sud de Badjoura, tandis qu'elle n'en est qu'à environ 9 milles nord; Badjoura gît à 26° 3' de latitude, et Denderah à 26° 10'. *Bruce's travels to discover the sources of the Nil.* Tom. I, p. 110. (*Langlès.*)

orientale le village de

KENAUVIE (Ghanâvyeh);

mais à deux heures après midi il vint un calme qui nous obligea de mettre à terre du même côté, un peu au-dessous de

GIENE ou KIENE (Ghéneh) (1),

ville qui n'est pas maintenant fort considérable et qui a cependant une mosquée. Il s'y faisoit autrefois un grand commerce, car on avoit pratiqué un chemin qui conduisoit à Cossir (Qocyr) (2), port de la mer Rouge, et dans trois jours on traversoit les déserts de la Thébaïde: mais présentement cette route n'est point assurée à cause des voleurs.

On m'avoit beaucoup parlé des antiquités de cet

---

(1) Mais plutôt *Qéneh*. Norden substitue fréquemment le *ghaïn* au *qaf;* il écrit *ghous* au lieu de *qouss*, *loughssoryn* au lieu de *louqssoryn*, etc. Il a suivi en cela l'usage des habitants de la haute Egypte, qui cherchent à adoucir les prononciations trop dures. Je citerai à l'appui de mon observation l'autorité du savant P. Vansleb, p. 6 de sa *nouvelle Relation de l'Egypte.* (Langlès.)

(2) *Qocyr* ou *ál-Qocéyr*, le port le plus méridional des côtes d'Egypte, est situé au 26° 20′ de latit. nord: c'est une place importante, sur-tout pour le transport des grains en Arabie. Une karavane vient les prendre sur les bords du Nil, et les conduit à travers une file de hautes montagnes qui forment positivement la contre-partie de celles situées du côté de l'Arabie. Cette ville est maintenant dans un bien misérable état; et M. Irwin, qui la visita en 1777, doute qu'il en reste quelques vestiges dans cinquante ans. Voyez *A series of adventures in the course of a voyage up the red sea, on the coasts of Arabia, and Egypt*, etc. Tome I, p. 161, et p. 198 de la traduction du même *voyage* par le cit. Parraud. (*Langlès.*)

endroit, ce qui m'engagea à y aller. Je n'y trouvai pourtant rien. Les habitants mêmes du lieu ne purent m'en donner aucune nouvelle. En vain j'y cherchai l'ancien canal creusé pour conduire les marchandises à la mer Rouge et pour en apporter d'autres ici; je n'en apperçus pas le moindre vestige ni dans la ville ni dans les environs. C'est dans cette ville que se célebre tous les ans la grande fête où le bey de Girge (Djirdjeh) se rend ordinairement, mais non sans en avoir auparavant obtenu la permission des princes ou schechs (cheykh) arabes.

Je m'apperçus que les environs de Giéne (Ghéneh) étoient couverts de toutes sortes de plantes, comme citrouilles, coloquintes, et autres qui m'étoient pour la plupart inconnues. Comme je n'y voyois point de bled, je m'imaginai qu'on l'avoit coupé, et que les plantes qu'on appercevoit étoient la seconde production de la terre.

Il y avoit aux environs de la ville divers étangs où l'on conservoit l'eau après l'inondation; mais elle n'étoit pas bonne à boire; elle avoit un goût saumâtre qu'elle prend du terrain même: aussi les habitants ne s'en servent-ils que pour arroser leurs terres et pour abreuver leurs bestiaux.

Dimanche 8 décembre.

Nous avions mis à la voile la veille à neuf heures du soir; et nous fîmes route toute la nuit, durant

quelle nous passâmes devant trois villages situés sur la rive orientale du Nil; savoir,

ASSALIE (Âçâlyeh),

EBENUUT (Ébenoud),

et ELL-BARUUT (Él-Baroud):

vis-à-vis de la derniere de ces places on trouve

TIURAET (Tourât),

simple village. C'est à-peu-près dans cet endroit que commencent les habitations des Arabes appelés *Schoraffa* (1); ce qui veut dire princes ou gentils-hommes.

Un peu plus haut le Nil fait un grand coude; et quand nous l'eûmes passé nous nous trouvâmes le matin entre deux villages, dont l'un, appelé

SCHECH-HIE (Chekhyéh),

est à l'orient; et l'autre, nommé

ELL-BALLAES (Él-Bélâs),

est à l'occident.

Voyez la carte du Nil, Planche XCVII.

Environ une lieue plus loin nous rencontrâmes deux autres villages; savoir,

HARADSCHIE (Hharâdjyeh);

il étoit à notre gauche, et

TUUG (Touhh);

celui-ci restoit à notre droite. Nous mîmes à terre auprès de ce dernier, que nous allâmes voir; mais

(1) *Chorâfâ* est le plur. de *Chéryf*, noble. On donne ce titre en Turkie aux nombreux descendants de Mohhammed; on les nomme aussi *Syd*, ou *Seïd*, maître, et même *Emyr*, prince. (*L.*)

comme nous n'y trouvâmes rien de remarquable, nous n'y restâmes qu'une demi-heure; après quoi nous nous rembarquâmes et prîmes le large. Presque aussitôt nous apperçûmes sur la rive orientale du fleuve le village de

KOFT (Qofth),

un peu après celui de

KOS (Ghous). (1)

Il y a une mosquée.

Il est situé du même côté: nous gagnâmes ensuite celui de

GATTARA (Ghatârah),

situé sur la rive occidentale; et vers les quatre heures après midi nous nous vîmes devant le village de

ELL-HELLA (Êl-Hhellah).

Il nous restoit à la gauche tandis que nous avions à notre droite

NAGADI (Naqâdih),

ville qui peut passer pour grande et qui a des mosquées. Lorsque nous y fûmes arrivés, le schech (cheykh) arabe fit appeler notre réys pour lui demander qui étoient les Francs qu'il conduisoit. La réponse fut que nous étions des marchands protégés par Osman Bey, de qui nous avions même des lettres de recommandation. Le schech (cheykh) ayant répliqué qu'il n'en croyoit rien, et qu'il avoit entendu divers

---

(1) Il faut écrire et lire *Qouss* par la raison indiquée ci-dessus page 103 (*L.*)

bruits sur notre compte et sur nos intentions qui n'étoient pas des plus favorables pour le pays, le réys chercha à nous justifier de ce reproche du mieux qu'il put; mais tout ce qu'il allégua ne fut point écouté, jusqu'à ce qu'un de nos drogmans, que nous envoyâmes au schech (cheykh), lui eût présenté une des lettres d'Osman Bey. Quand il l'eut lue il se contenta de dire qu'il n'auroit jamais cru qu'Osman Bey eût voulu nous pourvoir de recommandations avec lesquelles nous pouvions aller dans les lieux où il n'appartenoit pas à des Francs de pénétrer. L'affaire en demeura là.

Il y a plusieurs Cophtes à Negadi (Naqâdih); aussi y ont-ils un évêque. Du reste ils ne sont pas fort obligeants envers les Francs, et ils leur jouent même de mauvais tours quand ils en trouvent l'occasion. Nous restâmes toute la nuit dans cette ville ainsi qu'une partie du jour suivant.

Lundi 9 décembre.

Nous fûmes ce jour-là accablés de chrétiens cophtes, qui entraînoient même avec eux quantité d'Arabes. Les uns et les autres se mirent vis-à-vis de notre barque, et parurent d'abord nous contempler avec beaucoup de surprise; mais quand ils virent que personne ne se mettoit en devoir de les chasser, ils devinrent plus hardis, et à la fin si insolents, qu'ils oserent entrer dans la barque, où ils visiterent tout jusqu'à la viande qui étoit au pot. Notre barque étoit

comme une place de marché où les uns venoient et les autres s'en alloient.

Nous avions de la peine à comprendre d'où pouvoit venir une semblable curiosité, d'autant que nous n'avions rien vu de semblable dans aucun autre endroit. Mais notre réys, en venant à bord, nous dévoila le mystere. Il nous fit entendre que tous ces gens-là, en voyant nos coffres et nos ustensiles de cuisine, avoient jugé que les premiers étoient remplis d'or et d'argent, et que tout le laiton et l'étain que nous avions étoit pareillement de l'un ou de l'autre de ces métaux; qu'ils en avoient conclu que nous avions avec nous des richesses immenses; que le bruit s'en étoit répandu dans toute la ville, et qu'il n'y avoit point de sûreté pour nous si nous avancions plus loin. Là-dessus il s'offrit de nous reconduire au Caire: « Ils nous tueront vous et moi, ajouta-t-il, pour se sai-« sir des trésors qu'ils s'imaginent que vous avez; ils « en répandront par tout le pays le bruit; et si vous « échappez dans un endroit vous périrez certainement « dans l'autre. Les Arabes sont assez méchants pour « se porter à cet excès ». Notre homme, qui avoit pris l'épouvante et perdu entièrement la tramontane, insista encore long-temps pour que nous retournassions au Caire. Mais tous ces discours ne firent aucune impression sur nos esprits. Nous lui dîmes, pour le rassurer, que nous n'avions rien à craindre; que nous étions bien armés; que personne ne lui feroit ni à lui ni à nous le moindre mal sans le

payer sur-le-champ de sa vie, et que nous étions résolus d'avancer et d'aller jusqu'à la cataracte. Notre fermeté et les assurances que nous lui donnions de défendre sa vie comme la nôtre le tranquilliserent un peu : il se contenta de nous répondre par un *inschallach* (1), c'est-à-dire Dieu le veuille! A dire le vrai messieurs les Cophtes nous avoient rendu un très mauvais office; depuis ce temps-là nous ne pouvions mettre pied à terre sans être obsédés d'une foule de monde. Les bruits que l'on avoit commencé à répandre dans Nagadi (Naqâdih) nous devançoient toujours; de sorte que nous aurions été exposés à bien des accidents si nous ne nous fussions pas tenus sur nos gardes. Le pire de tout c'est que notre réys étoit devenu si craintif qu'il trembloit lorsqu'on lui parloit d'aller à terre; il falloit l'y forcer dans les endroits où il y avoit quelque chose à voir. On s'appercevra en effet, par la suite de ce journal, qu'il y avoit bien des difficultés à surmonter.

Enfin à cinq heures du soir nous quittâmes Nagadi (Naqâdih), nous prîmes le large, et nous rencontrâmes bientôt une isle que nous avions à l'est; on la nomme

GIESIRET METERA (Djézyret meterah):

elle a un village et peut avoir trois quarts de lieue de longueur; mais ce qui la rend plus recommanda-

---

(1) *In chaâ âllah*, s'il plaît à Dieu; d'où les Espagnols ont fait leur *Oxalla*. (L.)

ble c'est qu'elle est l'ancienne isle de *Tabenna*, où saint Pachôme avoit bâti le premier monasterе de sa congrégation; et on en voit encore les ruines à l'opposite du village de

MENESCHIA (Ménychyah),

situé sur la rive occidentale du Nil.

Environ à une demi-lieue plus haut nous nous vîmes entre deux autres villages; savoir,

DEMFIIG (Denfygh),

et GIERAJOES (Djérâdjous);

le premier restoit à notre droite et le second à notre gauche. Le vent ne se trouvant pas alors assez fort, nous mîmes à terre auprès de Gierajoes (Djérâdjous).

Mardi 10 *décembre*.

Le calme nous obligea de rester toute la nuit dans cet endroit; mais comme il s'éleva un peu de vent, avec le jour nous remîmes à la voile, sans néanmoins beaucoup de succès, car le vent cessa bientôt; et nous fûmes tirer la barque jusqu'à

SOES (Sous):

c'est un village situé à l'occident du Nil. En avançant plus loin nous fûmes souvent engravés, sans en souffrir pourtant aucun dommage, si ce n'est que nos gens en furent extrêmement fatigués, et que cette raison nous obligea encore de nous arrêter. Notre réys, que la peur n'abandonnoit point, mouilla auprès de quelques isles que la baisse du Nil avoit

mises au-dessus de l'eau. Nous étions assez près du village de

GAMOLA (Ghamolah), (1)

situé sur la rive occidentale du fleuve, et vis-à-vis d'un autre village qui est sur la rive orientale, et qu'on nomme

SCHENHUER (Chenhhouer).

Le hasard voulut que trois ou quatre crocodiles choisissent pour lits de repos les petites isles près desquelles notre barque étoit à l'ancre. Nous tirâmes sur ces animaux, dont deux s'élancerent aussitôt dans l'eau, et l'un d'eux parut rester sans mouvement. Nous crûmes l'avoit tué ou du moins l'avoir bien blessé; de sorte que nous fîmes avancer la barque, et, saisissant des perches et d'autres instruments que nous trouvâmes sous la main, nous allâmes à lui pour l'achever au cas qu'il ne fût pas mort; mais à peine étions-nous à une quinzaine de pas de lui qu'il se réveilla au bruit que nous faisions, se leva et se jetta dans l'eau comme les autres. Il pouvoit avoir trente pieds de longueur. Nous rencontrâmes encore ce jour-là une vingtaine de crocodiles étendus sur des bancs de sable, et ils étoient de différente grandeur, comme depuis quinze pieds jusqu'à cinquante. Les terres de

(1) Aboulfedhâ écrit *Qamoulá*, et dit que cet endroit n'est pas tout-à-fait à une journée au-dessus de *Qouss*. Voyez *Abulfedæ descriptio Ægypti arabice et latine, etc. Edit. J. D. Michaelis, p. 3.* (Langlès.)

ce quartier nous parurent assez bien cultivées : nous y remarquâmes entre autres du bled de Turquie, des cannes de sucre, des lupins, etc.

Nous vîmes aussi ce jour-là un radeau de paille supporté par des calebasses et gouverné par deux hommes.

Mercredi 11 *décembre.*

Nous ne mîmes à la voile que vers le midi. Le vent qui souffloit n'étoit pas fort, mais il étoit bon; de sorte que nous nous trouvâmes bientôt entre

ELL-KERNE (Êl-Qerneh)

et DAMAMIN (Dâmâmyn),

deux villages dont le premier est à la gauche et le second à la droite du fleuve.

A une lieue plus loin nous vîmes à notre gauche

MAGDSCHER (Mahhdjer),

simple village; et peu de temps après nous apperçûmes à notre droite les ruines d'une ville nommée

MEDINET HABU (Médynet Hhâbou): (1)

elle étoit environ à une demi-lieue dans les terres.

Voyez la carte du Nil, Planche XCVIII.

---

(1) Pococke croit retrouver ici l'ancien *Memnonium*, et s'appuie sur le nom même de *Medynet abou*, qui, dans l'Itinéraire, est appelé *Papa*, mot généralement employé pour signifier *pere*; « *Medynet habou*, dit il, semble signifier *la ville du pere*. Et j'ai « déja observé ailleurs qu'Abydus, où il y avoit un fameux temple « ou palais de Memnon, peut avoir la même étymologie. *Pococke's* « *Observat.*, *on Egypt.*, *p.* 102 ». — L'observation de ce savant voyageur ne me paroît pas sans fondement; mais il faudroit alors *Medynet âby* au lieu de *Medynet hhâbou.* (Langlés.)

En avançant encore un peu nous nous trouvâmes entre deux villages d'assez peu d'importance, qui sont

KURNABILAL (Qournâbylâl),
et GOSAEM (Ghozâm);

le premier est sur la rive occidentale, et le second sur la rive orientale. Ensuite nous nous approchâmes du village de

ELL-AKALITA (El-âghâlitah),

situé à l'occident, et presque vis-à-vis de

CARNAC (Qarnâq);

nom que l'on donne à un vaste terrain situé à l'orient du Nil, et où on découvre presque à chaque pas des ruines très considérables, qui continuent dans un espace de plus de trois lieues en quarré, jusqu'à

LUXXOR ou LUKOREEN (Loughssor, ou Loughssoryn, mais plutôt Louqssoréïn).

Pour n'en point faire à deux fois je traiterai ces ruines toutes ensemble.

Il étoit quatre heures après midi quand je commençai à appercevoir du côté de l'est un obélisque, et un peu après je découvris une grande quantité de péristyles, quelques portes, et des édifices antiques dispersés confusément çà et là dans la plaine.

Ces indices ne me permirent pas de douter un moment que ce que nous voyions ne fût des restes de l'ancienne Thebes. Je fis dire à notre réys de m'y mettre à terre; mais je ne pus l'obtenir ni par bonnes paroles, ni par promesses, ni par menaces. Il n'allé-

gua point pour cette fois-là la crainte qu'il avoit des Arabes; il disoit pour toute excuse qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder à cause des isles et des bancs de sable qui en empêchoient, et il jura par sa barbe qu'à moins de faire un grand détour par terre il n'étoit pas possible d'y aller. Persuadé alors qu'il n'y avoit pas moyen de satisfaire ma curiosité, je tâchai d'attraper de loin ce que je pourrois. Je dessinai ces antiquités magnifiques de toutes les façons qu'il me fut possible et comme elles s'offroient à mes yeux. Mais à mon retour je mis pied à terre à Carnac (Qarnâq), et je fis mon possible pour ajouter à mes dessins ce qui pouvoit y manquer. J'ai l'honneur de vous en présenter deux planches où l'on a quatre vues de ces superbes ruines. (1)

Voyez Planche C et CI.

Quant à Luxxor (Louqssor), j'eus de même au retour le bonheur d'y aborder. J'y perfectionnai la vue que j'avois déja levée de la ville de ce nom, et que l'on trouve dans la planche CI marquée ♂. J'eus occasion d'y ajouter ce qui y manquoit et de mesurer le tout avec assez de commodité. On peut consulter les planches que j'ai données à ce sujet.

La planche CII et la planche CIII représentent trois différentes vues des antiquités de Luxxor (Louqssor).

La CIV^me fournit le plan de toutes ces ruines.

Dans la CV^me on voit la coupe et le profil des édifices.

---

(1) Norden s'adresse ici à la société royale de Londres. Voyez la préface, tom. I, p. xxxiij; vous lirez dans la note (2) *Tome II* au lieu de *Tome III*. (L.)

Les planches CVI CVII et CIX représentent en particulier deux colosses mitrés et d'autres antiquités.

Enfin la CVIII^me contient en deux feuilles une carte particuliere des ruines incertaines de l'ancienne Thebes.

J'avois grande envie de dessiner aussi les hiéroglyphes dont la plupart de ces morceaux d'antiquités sont couverts; mais il auroit fallu plus de temps et plus de commodité pour entreprendre un tel ouvrage.

Jeudi 12 décembre.

La veille vers le soir nous avions attaché notre barque au côté occidental du Nil, vis-à-vis de Carnac (Qarnâq), qui est à-peu-près à 135 lieues communes de France, au-dessus du Caire. Je me levai avec le jour dans le dessein d'aller voir s'il n'y avoit pas de ce côté-là quelques autres restes de l'ancienne Thebes. Je ne fis pas beaucoup de chemin sans rencontrer deux grands colosses, que je pris d'abord pour ceux dont Strabon a fait mention; mais j'eus après cela lieu d'être persuadé que les statues colossales dont parle cet auteur n'étoient pas les mêmes que celles que j'y voyois.

Cette premiere découverte m'ayant encouragé, je retournai à bord pour y prendre des armes et pour me faire accompagner de ceux qui auroient du goût pour se mettre de la partie. Le réys, qui s'apperçut de nos préparatifs, s'y opposa de toutes ses forces:

il se servit premièrement de toute sa rhétorique pour tâcher de nous intimider tous ; ensuite, voyant que personne ne se rendoit à ses représentations, il eut recours à un moyen qu'il croyoit plus efficace ; il jura que, si nous allions à terre, il s'en retourneroit avec sa barque sans attendre que nous fussions revenus. Je lui fis dire que c'étoit un dessein formé, que nous irions à terre ; et que, s'il étoit assez osé pour partir, nous ne manquerions pas de le rejoindre et de lui faire payer chèrement son insolence. Cette menace fit effet sur lui : il se retrancha à nous prier de ne point descendre du moins pour l'amour de lui : « Si « le bonheur, disoit-il, vous favorise assez pour que « vous échappiez au péril, vous me mettez pourtant « dans le plus grand danger du monde pour l'avenir. « Les gens du pays ne me le pardonneront jamais, « et lorsque dans la suite j'aurai occasion de revenir « ici et de mettre à terre, ils m'assommeront impi- « toyablement pour vous avoir amenés dans leur pays « d'où ils croiront certainement que vous aurez em- « porté des trésors. »

J'étois trop fait à ces sortes de discours pour m'y rendre ; mais comme je m'appercevois que le temps se passoit et qu'il m'en falloit beaucoup pour faire mes recherches, je balançois sur le parti que j'avois à prendre, lorsque le janissaire dont j'ai parlé ci-dessus, et qui se plaisoit aux coups de résolution, car ces messieurs se croient plus privilégiés que les autres, commença à menacer le réys, et descendit

aussitôt à terre avec moi. Quelques uns de nos gens nous suivirent, et nous traversâmes la campagne en prenant pour guides les deux colosses dont j'ai fait mention.

Il n'y avoit qu'une lieue de chemin pour y arriver si nous eussions pu marcher en droite ligne; mais la campagne se trouvant entrecoupée de canaux et couverte de bled de Turquie, nous fûmes obligés de faire bien des détours, et trois heures se passerent avant que nous pussions arriver auprès des colosses pour en faire les dessins. A l'égard de l'endroit où on les a placés j'ai déja averti qu'ils ne sont qu'à environ une lieue du Nil; et c'est là que la plaine commence à s'élever par le moyen du sable qui avance jusqu'au pied des montagnes.

Voyez Planche CX.

Environ à deux cents pas des colosses on voit, du côté de l'orient et du nord, des ruines de diverses autres statues renversées; et vers le midi, à la distance d'une demi-heure de chemin, il y a encore d'autres ruines tant anciennes que modernes.

Les figures colossales sont marquées dans la planche *a* et *b;* elles font face au Nil. La premiere semble représenter un homme, et la seconde une femme; du reste toutes deux sont de même grandeur, et cette grandeur est prodigieuse; elles ont environ 50 pieds danois de hauteur depuis les bases des piédestaux jusqu'au sommet de la tête. C'est par leur ombre que j'ai déterminé cette mesure; et en y appliquant la perche, je trouvai que depuis la plante des pieds

jusqu'aux genoux il y avoit 15 pieds; ce qui justifie le compte que j'avois fait; car, selon la proportion ordinaire d'un homme, il s'ensuit aussi de là que la hauteur de chaque figure est de 50 pieds, y compris les piédestaux.

Elles sont assises sur des pierres presque cubiques de 15 pieds de hauteur et d'autant de largeur, en y comprenant les figures isiaques qui servent pour l'ornement aux deux coins de chaque pierre. Le derriere de chaque pierre est plus haut que le devant d'un pied et demi.

Les piédestaux ont chacun 5 pieds de hauteur, trente-six et demi de longueur et 19 et demi de largeur.

La distance entre les deux statues est de 21 pas.

Elles sont faites toutes deux de divers blocs d'une sorte de pierre sablonneuse et grisâtre, qui semble avoir été tirée de quelques unes des grottes qu'on remarque en grande quantité dans les montagnes voisines.

Leurs poitrines et leurs jambes sont couvertes de quantité d'inscriptions grecques et latines qui y ont été gravées après coup et du temps des Romains.

Le derriere et les côtés des chaises sur lesquelles elles sont assises sont couverts de figures hiéroglyphiques, qui en général se ressemblent beaucoup, quoiqu'il y ait de la différence dans la forme particuliere des caracteres; outre cela il y a encore de chaque côté un terme. Ces chaises semblent être

d'une seule piece et faites de la même sorte de pierre que le reste; elles paroissent pourtant un peu plus brunes et un peu plus dures.

Les deux figures isiaques qui, comme je l'ai déja remarqué, ornent le bout des chaises à chaque coin, paroissent plus blanches et d'un grain plus fin que le reste; ce qui peut faire soupçonner que, quoiqu'elles soient ajustées dans l'ancien goût égyptien, elles n'y ont pourtant été placées qu'après que les statues y eurent été mises.

J'ai remarqué que les piédestaux sont aussi plus durs et plus bruns que les chaises. Leur inscription ne consiste qu'en une seule ligne de figures hiéroglyphiques, gâtées et par l'injure du temps et par la violence qu'on y a faite.

Il ne me semble pas que les corps des figures colossales aient rien souffert des mains des hommes; toutes défigurées qu'elles sont on n'y voit pas un seul coup qui soit à reconnoître; c'est seulement l'injure du temps qui les a rendues difformes et qui les a privées des parties qui avoient de la saillie.

Après avoir achevé ce dessin je m'approchai plus près pour en tirer un autre plus particulier qui représenteroit un des côtés de ces figures colossales, marqué let. *a*, avec les hiéroglyphes et les autres ornements: mais pendant que j'étois occupé à cet ouvrage je m'apperçus qu'une cinquantaine d'Arabes nous entouroient; au lieu qu'à notre arrivée nous n'en avions pas vu un seul ni de près ni de loin. Cependant ils

se contenterent au commencement de nous saluer et de nous regarder avec quelque étonnement. Ils m'approchoient le plus et ils étoient curieux de voir ce que je faisois.

Quand ils eurent passé une demi-heure dans cette contenance ils en vinrent à demander le *baksisch* (1), c'est-à-dire de l'argent; mais nous trouvâmes à propos de leur en refuser, parceque cela auroit pu tirer à conséquence. Choqués de ce refus ils commencerent à devenir insolents et se mirent à crier à pleine tête. Pendant ce temps-là je me tenois tranquille, toujours appliqué à mon dessin. Je laissois aux peres missionnaires le soin de travailler à les appaiser, et aux valets la liberté de crier avec eux du mieux qu'ils pouvoient. Ils étoient encore soutenus par le janissaire, qui avoit la poitrine bonne et un bon bâton, dont néanmoins il se garda bien de frapper personne.

Durant ce tumulte il survint un homme à cheval; il étoit précédé d'un autre armé d'une longue pique. Le premier, à qui les Arabes donnoient le titre de schech (cheykh), nous approcha, et d'un air d'autorité demanda au valet juif ce que nous faisions là et qui nous avoit donné la permission d'y venir. Le Juif lui demanda insolemment à son tour ce que cela lui faisoit et qui lui avoit donné à lui-même la permission de faire une demande avec tant d'audace.

---

(1) *Bakhchych*, mot persan adopté par les Turks, et même par les Arabes, pour exprimer un petit présent gratuit et volontaire, un *pour boire*. (L.)

On se prit ainsi de paroles, et dans un instant toute la troupe s'en mêla : sur quoi le schech (cheykh) nous déclara que, si nous ne nous en allions pas sur-le-champ, il nous chasseroit à main forte.

A cette menace le janissaire s'approcha de lui, et lui dit par maniere de confidence qu'il devoit bien se garder de nous toucher parceque nous étions bien pourvus d'armes à feu et parfaitement au fait de leur usage; il ajouta qu'il pourroit aisément arriver que, s'il ne se retiroit pas d'abord, la fantaisie pourroit prendre à quelqu'un de nous de lui tirer un coup qui le renverseroit mort par terre.

Ce discours sérieux donna à penser au schech (cheykh); et comme le hasard voulut qu'un de nos gens abattît dans ce moment un petit oiseau d'un coup de fusil, notre homme parut tout décontenancé : il sembla pourtant presque aussitôt se remettre de sa frayeur; il nous dit net que, si nous ne nous en allions pas, il iroit brûler notre barque et piller tout ce qui s'y trouvoit.

Notre janissaire ne put digérer cette menace : il jugea que le schech (cheykh) étoit moins mauvais qu'il ne le faisoit paroître; il se mit dans une colere épouvantable, et jura que, s'il osoit entreprendre la moindre chose contre nous, il seroit lui-même homme à le tuer comme un chien.

Le schech (cheykh) à ces mots se mit à sourire, nous donna le bon jour, et se retira suivi de tous les Arabes. Il nous laissa pourtant dans l'incertitude

de savoir s'il n'iroit point à la barque, ou s'il ne chercheroit point à nous couper chemin à notre retour. Dans le fond néanmoins nous étions bien aises de nous voir délivrés d'une si désagréable compagnie.

Voyez Planche CXI.

J'avois pendant ce temps-là achevé le dessin particulier qui fait voir un côté de la chaise d'une des statues colossales, et j'avois levé les inscriptions qu'on a gravées sur leurs jambes. A l'égard du dessin, je l'ai tiré avec toute l'exactitude possible, dans l'espérance que ce seul côté sera suffisant pour donner une juste idée des autres que le temps et les circonstances ne me permettoient pas de dessiner; car, quoique les hiéroglyphes y soient différents en quelques endroits, on a pourtant observé dans la disposition générale le même arrangement.

Il y a par-derriere une espece de repos, et par-devant un terme, et, outre les hiéroglyphes, on voit encore sur le dessin les deux figures isiaques dont j'ai parlé ci-dessus.

Pour ce qui regarde les hiéroglyphes en particulier, je remarquerai qu'ils sont très proprement travaillés en plain-pied et très bien conservés. Les deux figures qu'on voit au bas sont de grandeur plus que naturelle. Il semble qu'elles forment un nœud et qu'elles observent étroitement les préceptes que prescrivent les hiéroglyphes. Elles sont travaillées en bas-relief, de maniere pourtant que le sommet de leur tête n'a pas plus de relief que la superficie tout unie de la pierre.

Les petites figures représentées au-dessus des deux statues isiaques sont aussi en bas-relief; mais elles n'ont pas l'apparence d'un ouvrage égyptien, et sont toutes différentes du reste.

Planche XC.

Quant aux inscriptions, elles ont été gravées pour témoigner qu'on avoit entendu la voix de Memnon. Je les ai copiées telles qu'elles sont sur les jambes de la statue colossale marquée let. *b* : mais comme j'étois obligé de les prendre à la hâte de peur de perdre trop de temps, je n'oserois pas assurer qu'elles soient dans la derniere exactitude, sur-tout pour les inscriptions grecques, car je n'entends pas cette langue; j'aime mieux néanmoins les donner telles que je les ai levées sur les lieux, que de hasarder d'y faire des corrections après coup.

Nous passâmes ensuite aux ruines qu'on trouve du côté du nord, et qui ne sont pas bien éloignées de ces colosses. Il n'y a point de doute que ce ne soient des restes du palais de Memnon. Je les avois déja ébauchées dans la CXme planche sous les lettres *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*; mais plus je les considérai de près, plus elles me parurent mériter un dessin particulier. Je le fis en effet; et on le trouve planche CXII.

On y peut remarquer, lettre *c*, le portique d'un temple capable de donner une grande idée de l'architecture égyptienne. Pour peu qu'on l'examine, on voit que chaque colonne avoit au-dessus de son chapiteau de petites pierres quarrées qui servoient de poutres, sur lesquelles reposoient de grands blocs de

pierre, et dont toutes les parties qui pouvoient être vues sont couvertes d'hiéroglyphes, qui, pour un plus grand lustre, sont incrustés des couleurs les plus vives; quelquefois ce sont des blocs de quarante pieds de longueur et de deux pieds d'épaisseur en tout sens. Au-dessus de ces pierres il y en a d'autres grandes posées en travers et jointes l'une à l'autre comme si c'étoient des planches, et tout ce qui peut être vu de ces pierres au plafond est aussi chargé d'hiéroglyphes.

On observe dans cet édifice deux sortes de colonnes; celle qui est marquée *a* est de la plus belle espece : leur épaisseur et leur solidité leur donnent de loin une belle apparence; quand on approche les hiéroglyphes sont agréables à voir, et lorsqu'on en est tout près leurs couleurs font un effet charmant.

Cette sorte de peinture n'a ni ombre ni dégradation. Les figures sont incrustées comme les chiffres dans les cadrans des montres, avec cette différence qu'on ne sauroit les détacher. Il faut convenir que cette matiere incrustée surpasse pour la force tout ce que j'ai vu dans ce genre : elle est au-dessus de l'al-fresco et de la mosaïque; aussi a-t-elle l'avantage de durer plus long-temps. C'est quelque chose de surprenant que de voir comment l'or, l'outremer, et diverses autres couleurs ont conservé leur éclat jusqu'à présent. Peut-être me demandera-t-on comment toutes ces couleurs vives ont pu s'adoucir ensemble; mais j'avoue que c'est une question que je ne saurois décider.

J'ai remarqué néanmoins que les hiéroglyphes employés dans ces bâtiments n'ont pas la même apparence qu'ont d'autres pieces plus anciennes ; il n'y a pas non plus toute la justesse que les Grecs et les Romains étoient accoutumés de donner à leurs figures.

On voit en dedans, sur la muraille occidentale, en tirant vers le nord, trois grandes figures qui ont le défaut dont je viens de parler. J'en ai donné le dessin dans une planche particuliere; et, si je ne me trompe, il y est fait allusion à la chûte d'Adam et d'Eve. On y a représenté un arbre verd, à la droite duquel est un homme assis, tenant à la main droite quelque instrument dont il semble vouloir se défendre contre une petite figure ovale couverte de caracteres hiéroglyphiques, que lui présente une femme qui est debout à la gauche de l'arbre, pendant que de l'autre main il accepte ce qui lui est présenté. Derriere l'homme paroît une figure debout, la tête couverte d'une mitre, et qui lui tend la main. J'ai examiné le reste pour voir si je ne pourrois point découvrir la suite de l'histoire; mais je n'ai rien vu qui parût y avoir le moindre rapport. La plupart des figures ressemblent plutôt à des devises amoureuses ou à des représentations de quelques exploits héroïques.

Planche LVIII.

Pour retourner à l'architecture de l'édifice, j'avertirai que du côté de l'orient et de l'occident il y a une muraille qui sert d'enceinte, et que du côté du nord et du midi il y a deux colonnades; mais les colonnes extérieures ne sont pas aussi hautes ni aussi bien or-

nées que celles du milieu : elles n'ont point de chapiteaux; on a seulement ménagé en haut un gonflement qui opere à-peu-près le même effet que le gros bout d'une massue. Les unes et les autres sont toutes couvertes d'hiéroglyphes.

Il devroit y avoir vingt et une colonnes de chaque côté; mais il n'y en a sur pied que trente-deux, et c'est du côté du nord qu'il en manque.

Celles du milieu étant les plus hautes, rendent le plafond plus élevé que les galeries. On n'en découvre sur le dessin qu'une marquée *a:* elles ont 24 pieds danois de circonférence et de la hauteur à proportion.

On ne voit point le pavé parcequ'il est couvert de décombres et de trois à quatre pieds de sable.

A une cinquantaine de pas de cet édifice on trouve d'autres restes d'antiquités, que j'ai représentés dans la même planche let. *d* et *e*. Il semble que c'étoit une galerie qui régnoit autour de la cour. Ces ruines sont d'autant plus dignes d'attention qu'il paroît que Philostrate en a parlé dans ce qu'il a écrit du temple de Memnon dans la vie d'Apollonius.

On y voit sous la lettre *d* quatre pilastres formés de diverses pieces, toutes de cette pierre sablonneuse dont j'ai parlé ci-dessus. Chaque pilastre est orné d'un terme les bras croisés et qui tient à la main droite une espece de croc. On leur a abattu la tête, mais il reste encore aux épaules une partie de la coëffure ordinaire aux figures égyptiennes. Au-dessus de chaque terme il y a une espece de massue.

Trois grands blocs de pierre couvrent ces quatre pilastres, qui, de même que le reste, sont remplis d'hiéroglyphes; mais le temps ne me permit pas d'en faire un dessin particulier.

Sous la lettre *E* sont marqués quatre autres pilastres pareils à ceux qui viennent d'être décrits, et dont les faces regardent celles des premiers.

Derriere la galerie il y a une muraille marquée let. *F:* elle est fort délabrée; on y remarque pourtant qu'un bout de cette muraille étoit joint en haut à la colonnade par de larges pierres, de sorte que c'étoit une promenade à couvert des rayons du soleil. On s'apperçoit de la même chose à la pierre marquée let. *D* et posée sur les quatre premiers pilastres.

La distance entre les pilastres *d e* est trop large pour avoir été couverte : il s'ensuit que si c'étoit la place où l'on avoit mis la statue de Memnon, elle devoit être découverte et en plein air; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable qu'elle pouvoit de la sorte mieux recevoir les rayons du soleil.

Sous la lettre *g* est représenté le fragment d'un colosse renversé et à demi enseveli. A peine en découvre-t-on assez pour juger qu'il a été assis et dans la même attitude que ceux que j'ai décrits dans la planche CX. La partie supérieure y manque, et il paroît qu'on a employé la violence pour la séparer; les marques en sont encore visibles. Tout le corps de ce colosse étoit d'une seule piece de marbre granit noir; son piédestal est en quelque façon entier, et l'on y

voit quelques hiéroglyphes, comme des couteaux, des demi-cercles, et d'autres figures.

Le reste de ce colosse est tellement défiguré et démembré qu'il ne me fut pas possible d'en prendre une mesure exacte; il me semble pourtant que sa hauteur devoit être d'environ 20 pieds.

Tous ces indices semblent dire que c'est ici qu'il faut chercher la statue vocale de Memnon, dont Strabon, Pausanias, Philostrate, Lucien, Juvénal, Tacite, et divers autres anciens auteurs grecs et latins ont fait mention. Cependant je ne suis pas assez présomptueux pour rien déterminer de mon chef; je laisse à d'autres plus éclairés que moi à prononcer sur ce point.

Comme la plupart des auteurs racontent que la statue de Memnon rendoit un certain son au lever du soleil, je fus curieux de frapper avec une clef sur ce qui reste de cette figure colossale; mais, comme tout y est solide, elle ne rendit pas plus de son qu'un autre bloc de granit qui est enfoncé dans la terre. L'urne sépulcrale qu'on voit dans la premiere pyramide, quoiqu'elle pose toute sur sa base, sonne pourtant comme une cloche; mais il faut faire attention qu'elle a du creux

Il y a outre cela dans cet endroit un autre colosse, marqué let. *H:* il est entier et d'une seule piece de marbre granit, mais sa hauteur n'est que médiocre: il est maintenant renversé, couché sur la face et à demi enseveli dans la terre; ce qu'on en peut voir ne paroît nullement endommagé, et, par rapport à l'at-

titude, elle est la même que celles des autres colosses dont j'ai parlé.

Je vis encore une tête colossale coëffée à l'égyptienne, et qui est représentée sous la lettre *i*: elle a deux pieds de hauteur; elle est faite de granit noir, dans le goût des anciens, et finie avec beaucoup d'art et de patience : cependant elle est avec cela d'une simplicité qui charme, et qui fait juger que le reste de même doit avoir été de la main d'un grand maître. On n'en trouve pourtant point d'autres restes présentement, à moins qu'ils ne soient cachés sous le sable qui couvre tant d'autres antiquités.

Enfin j'ai trouvé à propos d'ajouter à cette description un plan particulier des ruines remarquables du palais de Memnon dans l'ancienne Thebes.

Voyez Planche XCII.

Lorsque j'eus achevé de considérer tout ce qui me parut digne d'attention, je pris, avec les personnes qui m'accompagnoient, ma route le long des montagnes; et d'espace en espace j'entrai dans plusieurs grottes; après quoi nous arrivâmes à

MEDINET HABUT (Médynet Hhâbou).

C'est une ville ruinée présentement, et qui avoit été bâtie à l'occident du Nil, environ à trois quarts de lieue dans les terres et sur une petite partie des ruines de Thebes.

Nous y rencontrâmes un portail antique et magnifique : les Arabes en avoient fait une porte de la ville; il faisoit face au Nil; et comme il s'est bien conservé et qu'il est d'une beauté extraordinaire, j'en pris le dessin.

Voyez Planche XCIX.

Nous surmontâmes ensuite quelques petites collines formées par des ruines et par le sable, et nous arrivâmes à un quarré qui étoit comme une espece d'antichambre à l'égard du portail et bâti de grands blocs de pierre blanche de la hauteur d'un homme. On en voit encore les restes qui s'élevent au-dessus de la terre. La partie supérieure est couverte d'une simple corniche. Vis-à-vis du portail il y a une ouverture assez large qui a de chaque côté un morceau de muraille orné d'hiéroglyphes. Ce quarré n'aboutit pas proprement au portail, mais aux murailles de l'ancienne ville, dont on voit encore quelques restes au nord du portail. La face de ce quarré est marquée let. *a*, afin de la distinguer d'une autre muraille qui est plus près du portail de vingt pas et fait une autre séparation : elle est sans corniche, et le morceau de muraille qui se trouve près de son ouverture est aussi rempli d'hiéroglyphes, et en est séparé, comme on le voit au dessin.

En avançant encore une douzaine de pas on arrive à deux colonnes composées de diverses grandes pierres : elles n'ont point d'hiéroglyphes, mais leurs chapiteaux canelés sont incrustés de couleurs, et font le plus joli effet du monde, quoiqu'ils n'aient pas l'avantage d'être faits sur les regles d'aucun ordre d'architecture.

Quand on a passé ces colonnes on a à surmonter quantité de grands blocs de pierre qui encombrent le passage du portail : ils sont tous remplis d'hiéro-

glyphes ; et j'y observai entre autres quatre frises d'une pierre grisâtre avec des vignettes en bas-relief : elles étoient par terre parmi les autres ruines, et elles me frapperent d'autant plus que je m'appercevois que c'étoit un ouvrage des Romains, orné au milieu de têtes de Diane et de Bacchus, et du reste couvert de feuillages de vigne et de chêne. Je n'apperçus rien de semblable ni auprès ni au loin, et je ne vis point de bâtiments où ces frises auroient pu servir. Tout le reste étoit d'une architecture égyptienne ou arabesque ; la derniere, comme on sait, faite de boue et de crachat; car c'est ainsi que les Arabes construisent aujourd'hui.

L'architrave du portail a deux frises l'une sur l'autre : il est uni et forme une ouverture assez grande, mais le frontispice est fort délabré. J'y reconnus pourtant des ailes de dragon telles qu'on en voit à quantité d'autres édifices , et j'y remarquai aussi les restes de cette sorte de cartouche ou ornement si familier aux Egyptiens ; tout cela est enbas-relief et incrusté de couleurs.

Au-dessus de cette ouverture il y a un petit cordon, et tout autour de la porte un bord large rempli d'hiéroglyphes. A l'égard du dedans de la porte, il est couvert de grands blocs de pierre qui forment un plafond uni et orné pareillement d'hiéroglyphes.

Je ne dois pas oublier la grande pierre qui est étendue sur l'architrave. Nous n'en connoissons pas l'usage, mais elle est toute couverte d'hiéroglyphes parfaitement beaux.

Lorsqu'on a traversé cette porte on en rencontre une autre faite de la même maniere : celle-ci mene à une troisieme; et peut-être y en a-t-il une quatrieme, mais c'est ce qu'il n'est pas aisé de verifier. A peine la seconde laisse-t-elle une entrée libre; et la troisieme est tellement remplie de décombres et sous terre, qu'il faut que la curiosité se borne là.

Nous nous en retournâmes donc pour contempler les bâtiments qui sont à la droite du portail. Rien n'est plus magnifique; mais malheureusement ils sont inaccessibles à cause des ruines et des décombres qui bouchent les passages.

Enfin nous passâmes, en nous en retournant, par divers petits villages, sans y rencontrer personne qui nous insultât; on se contentoit de nous donner le bon jour. Mais quand nous arrivâmes au bord du Nil nous n'y trouvâmes plus notre barque. Il ne faut pas nous demander si cela nous fâcha. Cependant, comme il n'y avoit point de vent ce jour-là, nous jugeâmes qu'elle ne pouvoit pas être fort loin. Nous continuâmes donc à marcher au bord du Nil, et au bout d'une demi-heure nous la découvrîmes.

Le reÿs vint alors à notre rencontre la joie peinte sur le visage : il nous félicita de notre heureux retour, et nous dit que, quoiqu'il eût navigé plus de vingt ans sur le Nil, il n'auroit jamais osé mettre pied à terre dans cet endroit, tant les habitants avoient la réputation d'être mauvais. Ce qui est certain c'est que toute la grande ville de Médinet Habut (Médynet

Hhâbou) n'a été ruinée qu'à cause de leur opiniâtreté et de leur rebellion.

Ces gens-là occupent aujourd'hui les grottes qui se trouvent en grand nombre dans les montagnes des environs : ils n'obéissent à personne : ils sont logés si haut qu'ils découvrent de loin si quelqu'un vient pour les attaquer; alors, s'ils se croient assez forts, ils descendent dans la plaine pour disputer le terrain, sinon ils se tiennent à couvert dans leurs grottes, ou bien ils se retirent plus avant dans les montagnes, où on n'auroit pas beau jeu à les suivre.

Notre réys voulut s'excuser sur la nécessité où il s'étoit trouvé de changer de place; mais son excuse fut reçue pour ce qu'elle valoit, car nous sentions bien que la peur dont il ne pouvoit se défaire l'avoit porté à cette démarche.

Cependant je me trouvois extrêmement fatigué de la marche que j'avois faite ce jour-là : elle avoit été rude, sur tout parceque le terrain étoit par-tout ou raboteux ou couvert de sable : la grande chaleur avoit aussi beaucoup contribué à l'abattement où je me trouvois ; sans compter que je ne m'étois pas encore bien remis de la maladie que j'avois essuyée au Caire. Il me prit le même jour un grand mal de tête et une fievre violente; de sorte que je commençai à craindre une rechûte.

Vendredi 13 décembre.

J'AVOIS été fort mal toute la nuit; mais un grand vomissement qui me survint m'emporta la fievre : il me laissa pourtant encore le mal de tête et un grand abattement.

Comme le calme continuoit nous fûmes obligés d'avoir recours à la corde; et nous laissâmes à notre droite les deux villages

KURNABILAL (Qournâbylâl)

et ELL-AKALITA (Êl-âghâlitah);

nous gagnâmes même vers le soir celui de

NEZLETAMERIS (Nezlet-âmérys).

Il est du même côté, et nous y mouillâmes assez près

D'ELL-TESCHELAME (Êl-Djélâmeh).

C'est une ville assez considérable, accompagnée d'une mosquée, et qui est voisine

D'ARMENT (Ârmend).

Ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple village, et c'étoit autrefois une ville nommée *Hermonthis*. On y découvre quelques antiquités : mais la foiblesse où j'étois ne me permit pas de m'y rendre; outre cela j'aurois trouvé bien de la difficulté pour persuader à notre réys de s'y arrêter.

Nous vîmes, chemin faisant, quantité de cabanes d'Arabes dispersées dans la campagne. Quelques uns de nos gens mirent à terre pour aller à celles qui étoient le plus près du fleuve afin d'y chercher du froment pour nos poules : mais ces Arabes ne

connoissent point l'usage de faire des provisions; ils ne vivent que du jour à la journée; et comme ils n'ont presque rien à manger, encore moins ont-ils quelque chose à vendre.

Nos gens tirerent ce jour-là sur plusieurs crocodiles sans en tuer aucun; la plus grande partie de ces animaux ne se laissoit point approcher; ils s'élançoient dans l'eau avant qu'on fût à la portée du fusil.

Samedi 14 décembre.

Nous n'avions point de vent; ainsi il fallut de nouveau recourir à la corde; et ce fut de cette maniere que nous avançâmes depuis Arment (Årmend) jusqu'à

ELL-RETSEGAET (Èl-Rezeghâd),

village situé du même côté. Le terrain qui se trouve entre deux, et qui peut avoir une lieue et demie d'étendue, est rempli d'anciennes ruines bien remarquables.

En continuant notre route nous vîmes tout de suite sur la rive orientale du Nil cinq villages; savoir,

HAMBDIE (Hhambdyeh),
MAGDSCHERGARONA (Mahhdjer),
TOT (Toth), autrefois TYPHIUM,
SENEMJE (Sénémyeh),
et GIBBAEG (Ghybâhh).

Le dernier de ces villages est situé vis-à-vis de celui de

DEMEGRAED (Démyghrâd):

il tient la place de l'ancienne *Crocodilopolis*. Nous mouillâmes auprès; et nos gens, qui mirent pied à

terre dans cet endroit, y tuerent quelques oies du Nil.

Je me trouvai ce jour-là assez bien rétabli, à un peu de foiblesse près qui me resta toujours.

Les terres des environs de Demegraed (Démyghrâd) paroissoient avoir été négligées; on ne les avoit point cultivées depuis la derniere inondation du Nil, et le soleil les avoit tellement desséchées, qu'elles étoient pleines de crevasses, si profondes, que je n'en pouvois atteindre le fond avec une zagaie de six pieds de longueur. On se mettoit pourtant en devoir de les labourer, et six bœufs attelés à une charrue avoient bien de la peine à les remuer.

Dimanche 15 décembre.

Nous eûmes bon vent toute la nuit; mais notre réys ne fut pas d'humeur de mettre à la voile. Quand le jour commença à paroître nos gens descendirent pour aller à la chasse, et me laisserent seul à bord avec le valet juif.

Il y avoit eu un grand calme tout le matin; mais vers les huit heures, un vent frais s'étant levé, le réys se mit en devoir d'en profiter. Le valet juif voulut alors exiger d'un Barberin qu'il allât appeler nos gens. Celui-ci dit qu'il n'en feroit rien. Ils se prennent de paroles, se disputent et s'échauffent au point que le Barberin, qui avoit un morceau de bois à la main, en appliqua un coup sur la tête du Juif: celui-ci voulut se défendre; mais il fut bientôt accablé par

les autres. Je courus à son secours le pistolet à la main : la vue de cette arme à feu sépara d'abord les combattants. Cependant, comme de pareilles disputes pouvoient tirer à conséquence, je fis dire au réys d'avertir ses Barberins que si désormais aucun d'eux étoit assez hardi que de toucher nos gens, il courroit risque d'être tué *comme un chien;* c'est l'expression usitée dans le pays. Le réys prit la chose au pied de la lettre; et ma menace fit un si bon effet que depuis ce temps-là il n'y eut plus de dispute.

Celle que l'on venoit d'avoir fit perdre l'idée de mettre à la voile. Notre barque resta à l'ancre tout le jour, que j'employai à voir les environs de Demegraed (Démyghrâd) sans pourtant y découvrir le moindre vestige de l'ancienne *Crocodilopolis*, qu'on prétend y avoir été située. Ce ne fut que vers les huit heures du soir que nous mîmes à la voile.

Lundi 16 *décembre.*

Nous allâmes toute la nuit à la voile; et le vent étoit si favorable qu'à cinq heures du matin nous avions déja passé

MAHAMIID (Ma'âmyd),

GERERA (Djerêrah),

et ELL-TSCHIBBELEEN (Êl-Djibeléyn).

Voyez la carte du Nil, Planche CXIV.

Ce sont trois villages situés sur la rive occidentale du Nil : le dernier en est pourtant éloigné de près d'une demi-lieue; et presque vis-à-vis on voit

SCAGAB (Châghâb),

simple village, ainsi que

ELL-KIMAN (Êl-Qymân),

que nous laissâmes quelque temps après à notre droite.

A une lieue au-dessus nous rencontrâmes

ASS-FUUN (Âssfoun),

ville d'assez belle apparence, et qui a une mosquée. Elle est la capitale de la vallée de Mettani, et cependant située un peu dans les terres, à l'occident du Nil.

Elle a, à l'opposite, sur la rive orientale du fleuve, le village de

MAGDSCHERADOME (Mahhdjérâdomeh).

A une lieue et demie plus haut nous vîmes du même côté du Nil un couvent de Cophtes appelé

DEIER OMALI (Déïr ômmêlly),

et vis-à-vis un village nommé

ELL-ARDIE (Êl-ârdyeh).

Ensuite, à une bonne lieue et demie plus loin, nous apperçûmes

HELLE (Hhelleh),

village situé à l'opposite

d'ESNAY (Êsneh).

Voyez Planche CXXI. Fig. 2.

C'est une grande ville à l'occident du Nil, ornée d'une mosquée, et dont j'ai donné une vue.

Esnay (Êsneh) est la résidence d'un schech (cheykh) arabe, et on croit que l'ancienne *Latopolis* étoit située dans cet endroit. Un des peres, qui entendoit l'arabe, mit pied à terre pour porter à ce schech (cheykh)

la lettre d'Osman Bey : mais il retourna une heure après avec la nouvelle que le schech (cheykh) à qui la lettre s'adressoit étoit mort; que ses deux fils étoient partis; qu'il n'y avoit dans la ville que leur cachef (kiâchef), qui même étoit sur le point de partir pour aller voir quelqu'un de ses domaines, et qu'il n'avoit pas été possible de lui parler parcequ'il étoit alors avec ses femmes.

Il y a au milieu d'Esnay (Êsneh) un ancien temple, clos de trois côtés, et dont la face est fermée seulement avec des colonnes; elles sont au nombre de 24, et paroissent très bien conservées.

Un bord cannelé regne en haut tout autour de l'édifice; mais au milieu, du côté qui fait la face du temple, on a ménagé un cartouche ou ornement tel qu'on en voit sur toutes les principales portes de l'Egypte, comme on peut le remarquer dans le dessin particulier que j'en donne.

Voyez Planche CXLIV. Let. *a*.

Un demi-cordon borde tout l'édifice, dont les côtés sont remplis de figures hiéroglyphiques, qui semblent être de la plus ancienne espece, et qui paroissent avoir été exécutées à la hâte et par des ouvriers d'une grande pratique.

Les colonnes supportent des pierres placées en travers, et sur lesquelles posent de grandes tables qui forment un plafond, orné pareillement d'hiéroglyphes de même que les côtés. On observe néanmoins aisément que les figures du dedans sont d'une autre main et exécutées avec plus d'attention que celles que l'on

voit au dehors; mais aucuns de ces hiéroglyphes ne sont incrustés de couleurs; les colonnes sont aussi couvertes de figures hiéroglyphiques, qui en quelques endroits sont très petites et très pressées.

Il est à remarquer que dans tout ce temple un chapiteau de colonne ne ressemble pas à l'autre, quoique la proportion soit la même; les ornements different entre eux. C'est la fumée du feu qu'on y a fait autrefois qui a noirci tout l'intérieur de cet édifice, dont au reste toutes les parties sont très bien conservées, à l'exception de la porte et de l'entre-deux des colonnes de la face; mais ce sont-là des ouvrages des Arabes, qui ont voulu remplir les vuides, pour pouvoir renfermer leur bétail dans ce temple qui ne sert pas maintenant à d'autres usages.

On doit consulter la planche CXV, où j'ai dessiné cette antiquité, quoiqu'avec assez de peine, tant à cause d'un abscès très sensible qui m'étoit survenu, qu'à cause de l'inquiétude que me donnoient les Arabes.

Comme la jalousie de ce peuple m'étoit parfaitement connue, j'avois eu la précaution en entrant dans le temple de m'y placer derriere une colonne et de laisser quelques uns de nos gens à la porte; mais cela n'étoit pas suffisant pour me délivrer des importuns. Les Arabes étoient accourus en foule; et le bruit qu'ils faisoient étoit si grand, qu'il fallut que j'expédiasse mon dessin à la hâte, de peur qu'ils ne vinssent me saisir dans le lieu où je m'étois caché. Je sortis donc; et cette canaille demanda d'abord

pourquoi j'avois été écrire dans cet endroit. Comme on étoit bien sûr que personne ne m'avoit vu, nos gens nierent le fait; mais les Arabes n'en voulurent pas démordre; et un d'eux ayant apporté à la fin pour preuve une écritoire à la turque que j'avois oublié de reprendre, nos gens en parurent un peu décontenancés : les Arabes en devinrent plus insolents et demanderent à voir mes papiers; mais je le refusai constamment.

Cependant nous faisions en sorte d'avancer à grands pas vers notre barque, quoique la foule, qui grossissoit toujours, nous suivît de bien près: à la fin même ils en vinrent à nous jeter des motes de terre et des pierres; mais nous ne fîmes pas semblant de nous en apercevoir; la partie étoit trop inégale pour en venir aux mains avec eux; d'ailleurs nous nous étions approchés de la barque : nous appelâmes à nous, et on nous apporta des fusils et des pistolets. Ce fut le coup de partie : les Arabes ne nous virent pas plutôt les armes à la main que la plus grande partie d'entre eux se sauva. Les plus braves se tinrent encore à quelque distance pour voir ce que nous voudrions entreprendre; mais notre ambition n'étoit que d'arriver sains et saufs à notre barque. Dès que nous y fûmes nous nous tînmes tranquilles, sur-tout moi, à qui le mouvement avoit fait ouvrir mon abscès, ce qui me soulagea extrêmement.

Il y a quelque chose de bien surprenant dans cette jalousie que les Turcs et les Arabes font paroître pour

leurs antiquités dès qu'ils voient que quelque étranger les vient examiner; cette jalousie est même d'autant plus étonnante, qu'on s'apperçoit aisément qu'ils en font eux-mêmes peu de cas, et que, s'ils trouvent trop de peine à les démolir, ils emplâtrent les figures de boue et de terre, et emploient ces vénérables monuments à renfermer leur bétail qui les remplit d'ordures : mais, autant qu'on le peut comprendre et comme je l'ai déja insinué dans plus d'un endroit, la véritable cause de cette jalousie vient de la superstition qui regne dans le pays, et qui leur persuade que tous les étrangers sont autant de magiciens, et que les dessins qu'ils levent sont autant de talismans.

Je ne dois pas oublier d'avertir que les parats n'ont point cours à Esnay (Ȇsneh) ni au-dessus; on n'a pour le commerce que des bourbes, dont les douze font un parat, ou des sevillants, qu'on reçoit pour cent parats la piece.

Une autre remarque à faire, c'est qu'il n'y a rien de plus rare ici que le bois: nous en voulûmes acheter; mais on n'en trouve point pour de l'argent.

Enfin je dois observer que les Arabes qui demeurent au-dessus d'Esnay (Ȇsneh) sont appelés *Ababuda*. Ce sont des rebelles, et il faut continuellement employer la force pour les soumetre.

Le soir à six heures le cacheff (kiâchef) partit dans une barque accompagné de deux autres chargées de soldats; son départ se fit au bruit des timbales qu'il

avoit à bord de sa barque. Deux heures après nous mîmes à la voile, et nous avions le vent bon.

Mardi 17 décembre.

A peine néanmoins eûmes-nous fait route l'espace d'une demi-heure que le vent cessa : cela nous obligea, après avoir passé

DUEEG (Douehh),

village un peu au-dessus d'Esnay (Êsneh) et du même côté, de gagner la terre près de

SERNIIG (Sernyhh),

autre village situé à l'orient du Nil, et tant soit peu plus haut que celui de Dueeg (Douehh). Nous y avions à peine attaché notre barque qu'une de celles qui étoient chargées de soldats vint se placer tout près de nous. Ce voisinage nous inquiéta. Ils sont si peu disciplinés et si insolents qu'il n'y a pas de plaisir à avoir affaire avec eux. Nous eûmes soin de nous bien tenir sur nos gardes. Heureusement le vent se leva au bout d'une heure, et nous quittâmes cet endroit pour suivre notre route.

Dans un espace de quatre lieues ou environ nous ne rencontrâmes que les trois villages qui suivent; savoir,

Voyez la carte du Nil, Planche CXVI.

GASCHEILE (Ghâdjyleh),

MESSAUVIE (Meçâouvyeh),

et ELL-ADEIME (Êl-â'démeh).

Nous les laissâmes tous trois à notre droite, avec cette différence que les deux premiers sont à une

demi-lieue du bord du Nil et que le troisieme en est tout près.

Depuis Demegraed (Demyghrâd) jusqu'ici et même plus haut les places sont assez clair-semées; elles se trouvent communément éloignées les unes des autres d'une lieue ou d'une lieue et demie, et quelquefois de deux lieues.

Nous vîmes ensuite

KELLABIE (Kélâbyeh)

à notre gauche,

KUMBEER (Qom ber)

à la droite;

SCHERAUNA (Chérâounah)

encore à notre gauche, et

TURRAEG (Tourâhh)

à la droite.

Nous ne fîmes pourtant pas cette route tout de suite; elle fut interrompue, parceque nous donnâmes deux fois sur des bancs de sable, et il fallut bien du temps et de la peine pour nous remettre à flot.

Nous rencontrâmes ensuite

SIBBAGE (Sybâyeh),

ELL-GANAAN (Êl-ghanân),

et ELL-BESSALIE (Êl-beçâlyeh);

trois villages situés sur la rive occidentale; le dernier est néanmoins un peu plus haut que

ELL-AUVANIE (Êl-âouvânyeh),

qui se trouve sur la rive orientale.

ELL-HEIKS (Êl-Hhéïghs)

se trouve du même côté. Ce village est situé au pied des montagnes, qui dans cet endroit s'approchent si près du fleuve, qu'il ne reste qu'un petit espace de terrain cultivé.

Nous continuâmes tout le jour à faire voile : ainsi nous passâmes encore

SAIDE (Ssâïdeh)

et ELL-KILG (Èl-Qylhh),

que nous laissâmes à la droite;

HELLAL (Hhellâl),

ELL-KAEP (Èl-qâb)

et ATTUAEN (Âtouân)

resterent tous trois à notre gauche.

Voyez la carte du Nil, Planche CXVII.

Nous approchâmes ensuite

d'EDFU (Èdfou),

ville située à l'occident du Nil : c'est l'ancienne *Apollinopolis;* et j'en ai donné une vue.

Planche CXVIII.

On trouve dans cette ville un monument considérable d'antiquité et qui est parfaitement bien conservé. Les Turcs en ont fait une citadelle, et quelques uns prétendent qu'il a été bâti originairement pour un semblable usage; mais, sans vouloir offenser personne, je trouve que cet édifice a plutôt la ressemblance d'une porte que d'une citadelle.

Il regne tout à l'entour un cordon à demi-rond, tel qu'on en voit communément autour des bâtiments égyptiens.

On n'apperçoit point de corniche au-dessus de l'édi-

fice; mais peut-être qu'elle a été ruinée ou qu'elle est tombée.

La fabrique en général est très bien ordonnée; sa simplicité sur-tout lui donne une fort belle apparence.

Il y a sur ses faces trois rangs de figures hiéroglyphiques; et il semble que l'on ait voulu représenter des enfants, dont la taille surpasse néanmoins celle des hommes d'aujourd'hui.

Le côté du midi et celui du nord ne different presque en rien, si ce n'est que le premier a plusieurs fenêtres, dont les quatre d'en bas, pratiquées à côté de la porte, sont très hautes, et donnent une clarté diagonale qui tombe obliquement.

Au-dessus de la porte il y a un cartouche ou ornement tel que ceux que nous avons déja remarqués dans d'autres édifices.

Je ne puis pas me vanter d'avoir eu le bonheur de voir cette antiquité en dedans; peut-être ne me l'auroit-on pas permis: ce qui est plus certain c'est que je n'eus pas occasion d'en demander la permission, parceque nous ne mîmes pas pied à terre dans cet endroit; nous en passâmes cependant assez près pour que je pusse en prendre le dessin.

Il y a encore à Edfu (Èdfou) un autre monument antique; mais il ne consiste guere que dans les ruines d'un ancien temple d'Apollon et dont la plus grande partie est ensevelie sous la terre. Les Arabes ne se sont point fait une peine d'employer à faire quelques méchants colombiers ce qu'ils ont pu enlever d'un édi-

fice si respectable. J'ai donné dans la même planche CXVIII le dessin de ces ruines.

En continuant notre route nous passâmes devant deux villages situés du même côté; savoir,

NAGGEL-ABDEDDEIN (Nakhl-a'bd-êl-dyn)

et SCHECH-TSCHIBERIM (Cheykh-Djyberym);

et nous en laissâmes à notre gauche trois autres, qui sont

ELL-BEHERA (Êl-behherah),

REDESIE (Redecyeh),

et ELL-BUEEB ou SERAIK (Boueb ôucéràïq).

Il y a eu autrefois dans cet endroit un grand nombre de chrétiens; aujourd'hui le village est presque ruiné, comme on peut le remarquer dans la vue que j'en ai levée.

Planche CXIX.

En montant plus haut nous gagnâmes

SELUAH (Sélouâhh),

village sur la rive orientale du Nil; et tout de suite nous passâmes entre quatre autres, dont deux; savoir,

TSCHIBECA (Djybeqah)

et ELL-KAJOUDSCHE (Êl-qâyoudjeh),

se trouvent du même côté. Les deux autres, nommés

ROMADIE (Româdyeh)

et ELL-HAMMAEN (Êl-hhamân),

sont sur la rive occidentale.

Nous étions alors fort près de

TSCHABEL-ESSELSELE (Djébâl-êl-Selseleh),

c'est-à-dire *la Montagne de la chaîne*. La tradition du pays veut qu'on fermât ici le passage du Nil par

le moyen d'une chaîne. Ce qui est constant c'est que le lit du fleuve est fort étroit dans cet endroit, et que la montagne Tschabel-Esselsele (Djebâl-êl-Selseleh) à l'orient, et un rocher situé à l'occident, ont bien pu, comme on le prétend, servir à cet usage.

Je ne fis pas alors un plus grand examen de cette antiquité, parcequ'il étoit huit heures du soir et que l'obscurité m'empêchoit de bien découvrir les objets: mais à mon retour je tâchai d'y remédier; et, pour n'en point faire à deux fois, je joindrai ici les remarques et les dessins que je fis alors.

Planche CXX.

Le premier objet qui me frappa fut l'endroit de la montagne, dont je donne une vue, et où on peut remarquer précisément les pierres où la chaîne en question doit avoir été attachée à chaque bord du Nil, dont la largeur n'est guere que d'une portée et demie de fusil.

Planche CXXII.

J'y joins une autre vue de la même montagne, avec le dessin particulier de la pierre qui est sur le bord occidental et où on veut que la chaîne a pu être attachée près du sommet. On y remarque que le bas de cette pierre est taillé en quarré irrégulier, avec douze trous pratiqués pour la commodité de ceux qui avoient besoin d'y monter. La hauteur est de quinze pieds, et le sommet en a dix.

Planche CXXI.

Dans une autre vue, outre la représentation du même rocher, on peut remarquer une grosse masse de granit, let. *b*, qui est chargée d'une grande inscription en caracteres hiéroglyphiques; et l'on y voit en-

core des chapelles pratiquées dans le roc, let. *c*, et des rochers de granit.

J'ai cru devoir donner encore en particulier la vue de ces mêmes chapelles taillées dans le roc et situées près de la pierre de la chaîne ; on en aura par-là une idée plus distincte.

Planche CXXIII.

Dans les environs on découvre une grande quantité de grottes, d'autant plus remarquables que leurs côtés sont par-tout couverts des plus beaux hiéroglyphes. J'en donne une vue générale qui suffira pour se faire une idée juste de leurs dehors.

Planche CXXIV.

Pour ce qui est des dedans je rencontrai bien de la difficulté à les dessiner; le jour n'entrant uniquement que par l'ouverture de chaque grotte, il n'y avoit pas assez de clarté pour distinguer les objets: j'en étois fort en peine, lorsqu'à la fin j'apperçus une ouverture en haut. Je me mis donc à faire mon ébauche; mais je fus bientôt troublé dans mon travail par l'alarme que nos gens avoient prise en voyant accourir une foule d'Arabes. Je ne laissai pas de finir mon ouvrage, qui représente quatre figures en haut-relief, assises et de grandeur naturelle; il y a deux figures d'hommes et deux de femmes; les hommes, qui sont au milieu, ont les bras croisés sur la poitrine, et chaque femme tient un homme sous le bras. Je détestai avec raison la malice et la superstition des Arabes ou des Turcs qui ont étrangement gâté ces figures, sur-tout au visage.

Planche CXXV.

J'ai ajouté dans la même planche CXXV, fig. 2, la

table hiéroglyphique qui se trouve à côté des figures: elle est taillée en bas-relief avec beaucoup de pratique; et, ce qui est d'autant plus rare, elle s'est parfaitement bien conservée jusqu'aujourdhui, quoique le roc, dans lequel toutes ces grottes sont taillées, ne soit qu'une pierre sablonneuse jaunâtre. Il y a apparence que la table hiéroglyphique contient les épitaphes des personnes dont les corps ont été renfermés dans cette grotte.

Nous apperçûmes que le Nil reprenoit un peu au-dessus de cet endroit sa largeur naturelle; et nous passâmes tout de suite devant deux villages; le premier nommé

FATIRA (Fâtyrah);

le second, qui est à près d'une lieue au-dessus, appelé

ELL-GLIID (Êl-ghlyd):

nous les laissâmes tous deux à notre gauche; et vis-à-vis du dernier nous avions à notre droite celui de

FARIS (Fârys).

Voyez la carte du Nil, Planche CXXVI.

Presque aussitôt nous apperçûmes une isle située assez près du bord oriental du Nil; on la nomme

MELIA (Mélyah);

et à l'opposite nous vîmes sur le bord occidental du fleuve le village

AMUNGAER (Âmounghâr).

Le calme nous ayant pris dans cet endroit à deux heures de nuit, nous mouillâmes près d'une seconde isle, voisine de la premiere, et qui est au milieu du Nil; son nom est

MANSORIA (Mansouryah).

Mercredi 18 *décembre.*

L'isle où nous mouillâmes la nuit précédente n'est pas éloignée du village de

BAMBAN (Bamnân) (1),

situé au bord occidental du Nil, vis-à-vis de celui de

KOMOMBU (Qombobou) (2),

qui est sur le bord oriental. J'avois grande envie d'aller descendre à ce dernier village afin d'y contempler les restes d'antiquité qui y subsistent encore; mais certaines circonstances m'obligerent de suspendre ma curiosité jusqu'à mon retour où j'aurois le loisir de me satisfaire : ainsi je donne ici par anticipation les dessins que je ne fis que depuis; et j'en use d'autant plus volontiers de la sorte que je n'interromps point le cours naturel de la route.

Voyez Planche CXXVII.

Le principal monument antique qui soit ici est situé derriere une montagne de sable et caché d'un autre côté par quelques misérables cabanes ; mais tout cela n'empêche pas un voyageur curieux de pouvoir contempler avec beaucoup de satisfaction ces belles ruines.

Le bâtiment repose sur vingt-trois colonnes bien

---

(1) C'est ainsi que je lis sur la carte : c'est peut-être une erreur de l'écrivain, qui, en transposant le point de bas en haut, a changé le *bé* en *noun*. (Langlès.)

(2) Le mot original ne s'accorde pas encore ici avec la transposition en caracteres européens. (L.)

travaillées et ornées d'hiéroglyphes. Les pierres qui servent à couvrir le toit sont d'une grandeur prodigieuse, et on voit clairement que l'architrave, qui présentement est fendue en deux, a été anciennement d'une seule pierre. Sous sa corniche on apperçoit le cartouche ou l'ornement ordinaire des portes, et ce cartouche est taillé très proprement.

Toutes les pierres sont couvertes d'hiéroglyphes de la même sorte que ceux que nous avons vus sur les ruines de *Medinet-Habut* (Médynet-hhâbou.)

Les colonnes ont plus de vingt-quatre pieds de circonférence, et sont plus grandes que celles de *Medinet-Habut* (Médynet-hhâbou).

C'est dommage que cet édifice ne puisse pas subsister long-temps; on le peut juger par l'état où il se trouve. A peine le voit-on de deux côtés. Le dessus est déja couvert de terre, et les colonnes ainsi que le reste de l'édifice sont ensevelis jusqu'aux trois quarts.

Environ à cinquante pas de là on apperçoit sur la pente de la montagne un autre monument antique, dont j'ai donné aussi le dessin dans la même planche. Il est à plus de dix-huit pieds de hauteur, avec une niche régulièrement quarrée dans le milieu, mais plus large en haut qu'en bas; ses côtés sont semés d'hiéroglyphes, qui sont fort gâtés vers la terre, et le derriere est presque tout caché sous le sable.

Tout cet édifice est bâti de grands blocs quarrés d'une pierre blanchâtre qui approche fort du marbre:

du reste je ne saurois fixer l'usage de ce monument, à moins que ce n'ait été autrefois un autel dont peut-être la table aura été enlevée ou sera tombée parmi les ruines; peut-être aussi que dans la niche dont j'ai parlé il y avoit une idole.

Le vent s'étant levé à huit heures du matin, nous remîmes à la voile, et après avoir passé l'isle

D'OMMELUT.

située tout près de la rive orientale du Nil et proche du village de

RAKKABA (Raqabah),

qui est du même côté, nous apperçûmes celui de

DERRAU (Dérâou),

situé à l'opposite, et nous nous approchâmes

D'ELL-SCHECH-AMER (Êl-cheykh-âmr),

village à quelque distance du bord oriental du Nil, et dont j'ai donné une vue. On y trouve quelques ruines, qui d'abord me parurent considérables; mais lorsque je les eus examinées de près avec un peu d'attention, je remarquai que ce n'étoit que les restes d'un bâtiment moderne : elles sont situées parmi une quantité de tombeaux de prétendus saints mahométans.

Planche CXXVIII.

Dès que nous eûmes remis à la voile nous rencontrâmes une quatrieme isle appelée

GALLAGIS.

et vis-à-vis, sur la rive occidentale, le village

D'ELL-KABUNIA (Êl-qâbounyah).

On nous y fit signe d'amener la barque à terre : à

quoi notre réys n'avoit pas grande envie d'obéir; mais, comme il vit qu'on prenoit les armes, il ne résista plus. Le prince du pays étoit Ibrim, cacheff (kiâchef) en Nubie, et il avoit reçu à Girgé (Djirdjeh) le cafetan (qaftân) du bey; c'est l'unique marque de respect que l'on rende ici au gouvernement turc: la force décide entre les compétiteurs à qui aura la charge, et celui que l'on envoie à Girge (Djirdjeh) doit absolument être revêtu du cafetan (qaftân) par le bey. Notre réys ne retourna qu'au bout d'une heure, et nous dit que le cacheff (kiâchef) s'étoit informé de nous, et que, sur ce qu'il avoit appris que nous étions sous la protection d'Osman Bey, et que nous avions dessein d'aller jusqu'à la seconde cataracte, il l'avoit chargé de nous donner le *salamalek* ou le bon jour de sa part. Nous lui envoyâmes quelques bouteilles de rossoli, du sorbet et du tabac.

En poursuivant après cela notre route nous passâmes devant le village

D'ETTUESA (Ètouézah),

et ensuite devant

GIRBE (Ghirbeh).

Ces deux villages sont situés au bord oriental du Nil; mais le dernier donne beaucoup plus dans la vue. J'en ai levé un dessin où j'ai tâché de représenter les ruines qui s'y trouvent: elles s'y distinguent par les grands blocs de pierres quarrées, qui d'ordinaire ne sont pas d'usage dans les bâtiments des turcs.

Planche CXXVIII.

Nous continuâmes ensuite notre route sans nous

arrêter, et nous laissâmes à notre gauche, premièrement quatre villages; savoir,

GANNAEK (Ghanâq),

ELL-AKABE (Êl-âqâbeh),

ABUSEBERA (Âbou-seberah),

et GAPTARA (Èl-Ghâbtârah);

au-dessus de ce dernier village on voit l'isle de

GIESIRET-BEHERIF (Djézyret-Behhéryf),

située fort près de la rive orientale du fleuve; et un peu plus haut encore et du même côté, après avoir passé le village de

ELL-TOFT ou TEFFEL (Tof-oû-Tofl),

nous arrivâmes à huit heures du soir à

ESSUAEN (Êçouân);

nous y attachâmes la barque près de la citadelle.

FIN DU TOME SECOND.

DISSERTATION
SUR
LA STATUE PARLANTE
DE MEMNON.

PAR L. LANGLÈS.

DISSERTATION

SUR

LA STATUE PARLANTE DE MEMNON (1).

CHAPITRE PREMIER.

DU MEMNON DES GRECS.

Memnon, *selon les Grecs, étoit fils de l'Aurore et de Tithon. Sens de cette fiction. L'Ethiopie patrie de Memnon.*

§ 1.

Quoique le Memnon des Egyptiens soit le prototype de celui des Grecs, je parlerai d'abord de ce dernier, dont l'histoire un peu mieux connue répandra assez de jour sur l'autre pour que l'on reconnoisse l'identité de ces deux personnages.

(1) J'ai pris pour base de cette dissertation celle de Jablonski *de Memnone Græcorum et Ægyptiorum, hujusque celeberrima in Thebaide statua syntagmata III.* Francofurti ad Viadrum, 1753, in-4° de 122 pages.

Les Grecs font remonter l'origine de leur Memnon aux temps héroïques de la fable; ils lui donnent l'Aurore pour mere (1). Les poëtes latins ont adopté la même fiction (2) qui s'explique de différentes manieres : la plupart (3) prétendent que *Tithon, pere de Memnon, faisant la guerre en Asie du côté de l'orient, a pénétré jusqu'en Ethiopie :* voilà pourquoi on dit Memnon fils de l'Aurore : on sait que le mot grec Ἠὼς signifie à la fois *l'Aurore* et *l'orient* (4).

Je serois assez porté à croire qu'Homere, le premier écrivain grec qui ait parlé de cette fable, l'a empruntée de la langue symbolique des Egyptiens; car on verra que ce poëte, ainsi que tous les auteurs de sa nation, se sont accordés à désigner sous le nom de *Memnon* l'Aménophis des Egyptiens, dont la statue érigée auprès de Thebes dans la haute Egypte, rendoit un son chaque jour au lever du soleil, et sembloit ainsi saluer l'aurore (5). Les prêtres égyptiens se seront crus autorisés à dire que ce Memnon (ou

---

(1) *Homer. Odys.* Δ, v. 187. *Pind. Olymp.* II, *et Nem. od.* VI. *Dionys. Perieg. Descrip. orb.*, v. 248.

(2) *Manil. Astron.*, lib. I, v. 764. *Virg. Æneid.*, lib. I, v. 755. *Ovid. Metamorph.*, lib. XIII, v. 576. *Q. Catulus apud Ciceron. de Natur. deor.*, lib. I, cap. 28.

(3) *Diodor. Sicul.*, lib. IV, p. 276, edit. Wechel.

(4) *Aurora* avoit aussi cette double acception chez les Latins:

Eurus ad Auroram, nabathæaque regna recessit.

Ovid. *Metam.* lib. I, v. 61.

(5) Voyez ci-dessous.

Aménophis) qu'elle représentoit, étoit fils de l'Aurore ou du Jour. Il n'est pas inutile d'observer que parmi les anciens écrivains il en est plusieurs qui donnent pour mere à Memnon Ἡμέρα (1), ou le Jour, quoique la plupart le disent *fils de l'Aurore*. On peut en conclure que dans cette fable l'Aurore ou le Jour sont la même chose; et peut-être faut-il en chercher la raison dans la langue des Egyptiens. Le mot *Eho-u* dans cette langue signifie le Jour; et c'est probablement de ce mot qu'est dérivé le grec Ἠὼς, qui signifie communément l'Aurore, et se prend aussi quelquefois pour le Jour. Ainsi ceux qui ont fait Memnon fils du *Jour* plutôt que de l'*Aurore* se sont le plus rapprochés de la théologie égyptienne. Dans une très ancienne inscription égyptienne, rapportée par Théon, *le Jour* est placé au rang des huit principales divinités de l'Egypte. Diodore fait mention d'une autre inscription antique dans laquelle Osiris est appelé συγγενὴς Ἡμέρας (parent du Jour). Enfin les Ethiopiens, sur qui l'on dit que Memnon a régné, offroient des sacrifices à Ἡμέρα (2). Suivant la mythologie des Grecs, le pere de Memnon, qu'ils appellent aussi l'époux de l'Aurore, fut Tithon, fils de Lao-

(1) *Scholiast. in Pindar. Nem.*, od. VI, p. 382; *Scholiast. vetus Homer. in Odyss.* Δ, vers. 188; et *Eustathius in ejusd.* Iliad. A, p. 128.

(2) *Lucian. in Jove tragœdo*, tom. III, p. 299 de la fidele et savante traduction françoise de Belin de Balu.

médon roi de Troie, et frere de Priam. Voici sa généalogie. Diodore de Sicile (1) dit que « le premier « roi de la Troade fut Teucer; sa fille Bathée épousa « Dardanus, qui succéda à son beau-pere, et voulut « que ses sujets se nommassent Dardaniens. Il eut pour « fils Ericthonius, ... et celui-ci Tros, auteur du nom « troyen, et pere d'Ilus, d'Assaracus, et de Ganymede. « Ilus fonda une ville célebre à laquelle il laissa son « nom. Son fils, nommé Laomédon, donna le jour à « Tithon et à Priam. Le premier, faisant la guerre en « Asie du côté de l'orient, poussa ses conquêtes jus- « ques dans l'Ethiopie; et c'est là l'origine de la fable « de Memnon, fils de l'Aurore »... Plusieurs auteurs grecs (2) ont parlé des amours de Tithon avec la déesse Ἠὼς (Aurore), ou Ἡμέρα (le Jour). Cette déesse étant devenue amoureuse de Tithon l'enleva du palais des rois de Troie. De leurs amours naquit Memnon. Les Grecs leur donnent encore un autre fils nommé Emathion, et une fille, Himera ou Hemera.

Eustathe en nomme même (3) une seconde, Antylla, qui avoit laissé son nom à une ville sur le Nil, peu

---

(1) Vid. *Bibliot. histor.*, lib. IV, p. 318, *ex edit. Wesselingii.*

(2) *Apollodor. Bibliot.*, lib. III, cap. XI. J'observerai qu'Homere n'a peut-être pas reconnu Tithon pour être le pere de Memnon, c'est une fiction des poëtes postérieurs; il se contente de nommer sa mere *l'Aurore*. Iliad. Λ, init., et Odys. E, init. *Hesiod. Theogonia*, v. 984. *Dictys cretensis.*

(3) *Eustathius in Iliad.* A, p. 117 - 118.

distante d'Alexandrie. Telle étoit la tradition la plus généralement reçue parmi les anciens. Cependant quelques uns (1) lui donnent pour pere un dieu au lieu d'un mortel, le faisant fils de Jupiter, ainsi que Sarpedon; d'autres, au contraire, substituant une mortelle à la déesse Aurore, lui donnent pour mere une femme nommée par Eschyle Κίσσια (2).

§. 4.

Quoique Tithon, pere de Memnon, fût Troyen, tous les auteurs grecs conviennent que celui-ci ne l'étoit pas; mais ils ne sont pas de même d'accord sur le pays qui l'a vu naître.

C'étoit une tradition commune parmi les poëtes grecs que l'Aurore avoit enlevé Tithon du palais même des rois de Troie pour le placer dans son lit. Mais où étoient le palais et le lit de l'amante de Tithon? C'est sur quoi ils ne sont pas d'accord. C'est encore une question de savoir où est né ce Memnon si célebre parmi les poëtes grecs, où il a vécu, ce qu'il

(1) *Aristoph. inter. graec. in Nubes*, p. 163, edit. Genev. *Pausan. in Phocicis*, lib. I, cap. XXXI, p. 875. *Æschylus apud Strabon*, lib. XV, p. 727, edit. Genev. Casaubon.

(2) *Cissia*. Strabon paroît avoir pris ce nom pour celui de la nation d'où Memnon étoit originaire: « Les Susiens se nom« moient aussi Cissiens, dit-il, Λέγονται δὲ γαὶ Κίσσιοι οἱ « Σοῦσιοι, et Æschyle appelle la mere de Memnon Cissia ». Estienne l'ethnicographe, au mot Σοῦσα, prétend que les Susiens se nomment aussi Cissiens à cause de Cissia, mere de Memnon.

a fait, où il est mort, où il a reçu les honneurs de la sépulture. Mais comme toutes les traditions des Grecs sur Memnon paroissent avoir leur source dans les fables des prêtres égyptiens sur Aménophis, il est à propos d'entrer ici dans quelques détails sur les diverses circonstances de son histoire.

La plupart des auteurs grecs (1), et les poëtes particulièrement, s'accordent assez à placer le palais de Tithon et la patrie de Memnon son fils en Ethiopie. Les poëtes latins, qui donnent à Memnon le teint noir, confirment aussi cette opinion des poëtes grecs; car ils ne lui attribuent cette couleur que pour indiquer qu'il est né en Ethiopie. Cette opinion sur la patrie de Memnon est encore appuyée sur le témoignage d'un grand nombre d'autres écrivains, historiens, rhéteurs, etc. (2).

---

(1) *Pind. Olymp. II*, p. 26. *Pyth. od. VI*, p. 283.

Quint. Smyrn. in Paralipom. Homer. lib. II, v. 31 et 100.

(2) *Quint. Curt.*, lib. IV, cap. VIII, nous apprend qu'Alexandre voulut voir l'Ethiopie pour connoître le palais célebre de Tithon et de Memnon.

Plin., lib. X, cap. XXVI *vel* XXXVII, t. IV, p. 77 *ex editione Francizii*, parle des oiseaux de Memnon (*aves memnonidas vocant*) si fameux dans l'antiquité, qui venoient, dit-on, d'Ethiopie au tombeau de Memnon à Troie. Voyez sur ces oiseaux le chap. III ci-après. Mais *Philostratus*, *de Vita Apoll.*, lib. VI, cap. III, assure que Memnon n'est point mort auprès de Troie; qu'il n'y est pas même venu; qu'il est mort en Ethiopie après y avoir régné pendant cinq générations. Comme les Ethiopiens

Les écrivains que nous avons cités, ou du moins la plupart d'entre eux, paroissent avoir entendu par l'Ethiopie le pays de ce nom qui est situé dans la partie méridionale de l'Afrique au-dessus de l'Egypte.

Lycophron (1), qui place le lit et la patrie de Memnon auprès de l'isle de Cerne, ne s'éloigne pas de leur opinion; car cette isle n'est autre que Madagascar, nommée Sarandah par les Arabes. Mais ceux qui les premiers ont placé la patrie de Memnon dans l'Ethiopie désignoient, suivant toute apparence, sous ce nom la Thébaïde ou la Haute-Egypte, qui est limitrophe de l'Ethiopie. C'est dans ce pays qu'a vécu et régné, suivant la tradition des anciens Egyptiens, leur Memnon ou Aménophis. On ne peut douter que cette partie de l'Egypte n'ait été souvent indiquée par les anciens sous le nom d'Ethiopie. Le docte

---

vivent très long-temps, ils gémissent sur le triste sort de Memnon, qui, d'après leur maniere de compter, est mort dans la fleur de la jeunesse. Le même auteur, *in Heroicis*, page 572, assure que Memnon régnoit en Ethiopie avant la guerre de Troie, et qu'il y eut un autre héros troyen du même nom, qui vivoit du temps de cette fameuse guerre. Il n'a peut-être pas tort de distinguer deux Memnon, l'un Ethiopien, et l'autre Troyen, plus moderne que le premier. Vid. *Heliodor. Ethiop.*, *edit.* Bourdel., lib. IV, p. 175. Diodore de Sicile, livre II, p. 109, dit que Memnon, suivant l'opinion des Ethiopiens, naquit et mourut dans leur pays.

(1) *Lycophron*, *in Cassand.*, v. 18; d'Herbelot, Bibliot. orient., p. 806.

et philosophe Marsham a déja fait cette observation. Les Grecs, dit-il, ont long-temps regardé le Delta comme l'Egypte proprement dite : ils désignoient sous la dénomination commune d'Ethiopie les contrées plus éloignées de la mer vers le midi, comme ils donnoient aux contrées septentrionales le nom général de Scythie. Homere donne à la Thébaïde le nom d'Ethiopie, et la distingue de l'Egypte. Ménélaüs, dans le quatrieme livre de l'Odyssée, dit à Télémaque : « Après avoir erré dans l'Egypte, je suis entré « dans l'Ethiopie », c'est-à-dire que de la Basse-Egypte, ou de l'Egypte proprement dite, il étoit venu dans la Thébaïde; et ce qui prouve que Ménélaüs parle de la Thébaïde, c'est que le poëte dit expressément que Ménélaüs étoit venu à Thebes; et il n'est point raisonnable de supposer qu'il ait pénétré au-delà. Damis, le compagnon d'Apollonius de Tyane, vit dans l'Ethiopie, c'est-à-dire dans la Thébaïde, ou dans la contrée dépendante de Thebes qui appartient à la Libye, le temple de Memnon et sa statue vocale.

Parmi les anciens il en est d'autres qui, en parlant de Memnon, ont pris l'Ethiopie dans une signification plus étendue, et l'ont portée jusqu'à l'Inde (1).

Un grand nombre d'écrivains de l'antiquité don-

(1) Ils partageoient l'Ethiopie en orientale et occidentale : la premiere de ces deux contrées s'étendoit vers la Mauritanie; la seconde vers l'Egypte, sur les confins de la Thébaïde, avec laquelle on l'a souvent confondue, comme nous l'avons déja indiqué. Il y a tout lieu de croire que les Indiens partis des

nent l'Assyrie pour patrie à Memnon, et placent sa résidence dans la ville de Suse (1); d'autres la fixent à Ecbatane (2) ou à Babylone (3) : mais ces variétés

bords de l'Indus s'établirent en Afrique au-dessus de l'Egypte, c'est-à-dire dans l'Ethiopie occidentale. Le caractere éthiopien a même porté long-temps en Europe le nom d'indien, et Postel désigne cette langue sous le nom de *lingua indica* dans son *Linguar.* 12 *alphab.*, *etc.* imprimé en 1538. Leurs descendants auront ensuite peuplé l'Egypte, tandis que d'autres colonies indiennes se répandoient dans la Chine et au Japon, où elles porterent les sciences et les arts. De là cette étonnante ressemblance entre les Indiens, les Egyptiens et les Chinois; ressemblance qui a donné lieu à un système vraiment étrange et insoutenable, malgré l'immense érudition prodiguée pour l'étayer, comme j'ai tâché de le démontrer dans un discours sur *la religion*, *les mœurs*, *la littérature*, *etc. des Hindoux*, placé à la tête des FABLES ET CONTES INDIENS *publiés en* 1790. Voyez aussi *Hérodote*, liv. VII, chap. LXIX et LXX, t. V, p. 53 de la traduct. du cit. Larcher; le *Mémoire* du cit. de Guignes, *dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*; et les *Doutes* de feu Deshautesraies, *passim*.

Syncell, *chronog.*, p. 151. *Vinding notae in Dictyn cret.* lib. IV, cap. IV, etc.

(1) *Herodot.*, lib. IV, cap. LIII. Il nomme Suse *Memnonia*. Le cit. Larcher prétend que ce nom lui avoit été donné par Memnon, roi des Ethiopiens asiatiques. Suivant Strabon, elle avoit été bâtie par Tithon, pere de Memnon; et sa citadelle se nommoit *Memnonium*. *Diodor. Sicul. ex Ctesia*, lib. II, p. 119. *Ælian. de Animalib.* lib. V, cap. I, lib. XIII, cap. XVIII.

(2) *Hygin.* fab. CCXXIII, *appendicula ad Vibium sequestr. de fluminib.*, p. 164.

(3) *Ampell. lib. memor.* cap. VIII.

ne paroissent être dues qu'à des méprises, et ne sont que des fautes de mémoire. Pausanias (1) essaie de concilier toutes les opinions en disant que Memnon avoit soumis toutes les nations intermédiaires entre l'Ethiopie et le fleuve Choaspe. Voilà pourquoi il partit de Suse, et non pas de l'Ethiopie, pour se rendre à la guerre de Troie. Comme parmi les écrivains grecs les uns tirent leur Memnon de l'Assyrie, d'autres de l'Ethiopie, de même ils varient sur le nom des peuples auxquels ils attribuent l'origine de son culte; c'est tantôt aux Ethiopiens, et tantôt aux Assyriens. Au reste, il a joui des honneurs divins chez ces deux peuples (2). De plus, ceux qui font naître Memnon en Ethiopie lui donnent aussi la couleur noire (*nocticolor*), comme on peut s'en convaincre par la lecture des poëtes (3).

---

(1) *Phocic.* cap. XXXI, p. 875.

(2) *Héliodore*, p. 175, dit que les Ethiopiens plaçoient Memnon au nombre de leurs héros, et lui rendoient un culte public.

(3) *Eoasque acies, et nigri Memnonis arma.*

Virg. AEneid. lib. I, v. 492.

Pausanias vit dans le temple de Delphes, auprès de la statue ou du tableau qui représentoit Memnon, un enfant éthiopien qui indiquoit la patrie de ce héros. *Philostrate* (*in Heroicis*, p. 742, *Non*, lib. II, p. 790), feint que « Memnon a été mé« tamorphosé en pierre noire », par allusion à sa célebre statue de marbre brun que l'on disoit être de la pierre noire.

CHAPITRE II.

DU SIECLE ET DES EXPLOITS DU MEMNON DES GRECS.

Homere place Memnon parmi les héros de la guerre de Troie. Son départ pour cette guerre. Il tue dans un combat Antiloque, fils de Nestor. Il est tué par Achille.

§. I.

COMME les Grecs sont assez d'accord sur l'époque où vivoit leur Memnon, nous ne nous occuperons pas, malgré notre estime pour le chevalier Marsham, à éclaircir les doutes de ce savant chronographe (1). Le Memnon des Grecs, qui, pour adopter la distinction établie par Philostrate (2), est moins ancien que celui des Egyptiens, vivoit du temps de la guerre de Troie, plusieurs siecles avant Homere et Hésiode. On le compte parmi les plus fameux généraux qui vinrent au secours de Priam et des Troyens. Il fut envoyé par son pere Tithon (3). Son armure avoit été forgée par Vulcain. Parmi ses exploits on cite la défaite et la mort d'Antiloque, fils de Nestor,

(1) *Canon chronic.*, p. 430, edit. Franekeræ.

(2) *Ubi ac supra.*

(3) *Servius ad Virg. Æneid.*, lib. I, v. 493, 755.

qu'Homere (1) et Pindare ont célébrée. Le plus vaillant et le plus beau des Grecs, Achille, vengea bientôt la mort de son compatriote. Dictys de Crete nous a conservé le récit de cette catastrophe :

§. 2.

« Le jeune Antiloque venoit de recevoir le coup « mortel; Ajax se précipite entre les deux armées « pour attaquer le vainqueur. Dès que Memnon voit « s'avancer son nouvel ennemi, il s'élance de son « char et va se mesurer à pied avec lui. Tous les « spectateurs frémissent d'incertitude et de crainte. « Ajax, d'un javelot vigoureusement lancé, perce le « bouclier de son adversaire et lui fait une blessure « dans le flanc. Les gardes du roi Memnon se préci-

(1) Μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο
Τόν ῥ' Ἠοῦς ἔκτεινε φαεινῆς ἀγλαὸς υἱός.

Odyss. Δ, v. 187 et 188, t. III, p. 137, ex edit. Ernesti.

(*Son frere Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, lui revint dans l'esprit*). Odyssée, t. I, p. 290 *de la traduction de madame Dacier*, qui me paroît avoir rendu ce passage plus littéralement que les autres traducteurs.

Eustat. in Odyss. Δ, p. 697; *Pindar.*, *Olymp.*, od. II, p. 26; *Nem.*, od. IV, p. 382; *Ovid. Metamorph.*, lib. XIII, v. 576; *Virg.*, *Æneid.* lib. I, v. 755; *Servius ad eumd. lib.*; *Quintus Smyrnaeus*, *Paralip.*, lib. II, v. 454. Voyez aussi l'inscription rapportée par Pococke, *Description of the East*, t. I, p. 149, et rectifiée par Philippe d'Orville, *Animadvers. ad Charit. Aphrodis.* p. 50.

« pitent entre les deux combattants, et s'efforcent d'é-
« carter Ajax. Mais tout-à-coup paroît Achille qui fond
« sur les barbares : ils prennent tous la fuite. Mem-
« non n'étoit plus couvert de son bouclier, Achille
« lui perce la gorge avec sa lance (1). »

CHAPITRE III.

SÉPULTURE DU MEMNON GREC.

La plupart des historiens placent le tombeau de Memnon auprès de Troie; quelques uns ailleurs. Honneurs que les dieux lui rendent après sa mort. Fables des anciens touchant les oiseaux de Memnon.

§. 1.

PLUSIEURS auteurs croient que Memnon fut inhumé dans la contrée même où il périt, et non loin de la ville de Troie (2). *Quintus Smyrnæus* feint que les vents, par ordre de l'Aurore, envelopperent le mort, l'enleverent à travers les airs, et le déposerent sur le bord du fleuve Æsepus. Cependant Simonides, très ancien poëte lyrique (3), place son tombeau aux

(1) *Dictys Cretensis*, lib. IV.

(2) *Quintus Smyrnæus*, lib. II; *Paralipom.*, v. 584. Voyez aussi *Strabo*, lib. XIII, p. 404; *Pausanias in Phocicis*, vel lib. X, p. 875. *Martianus Capella*, lib. VI, p. 221, place aussi ce tombeau près de Troie.

(3) *In dithyrambo inscripto* MEMNON, *apud Strabon.*, lib. XV, p. 727.

environs de Paltus, en Syrie, sur les bords de la riviere de Bada.

Joseph (1) parle d'un Memnon enterré sur la même côte, mais plus près des confins de la Judée, à deux stades de Ptolémaïde (Acre). Je crois qu'il veut parler d'un Memnon de Rhodes, fameux général, que Darius Kodomann, dernier roi des Perses, avoit mis à la tête de sa marine et de toutes les contrées maritimes de son royaume. Certains prétendent qu'après avoir péri en défendant la ville de Troie, notre Memnon fut transporté et inhumé dans sa patrie, soit l'Assyrie, soit l'Ethiopie. Philostrate enfin nie que Memnon ait eu un tombeau, et assure qu'il fut métamorphosé en pierre noire dans l'Ethiopie.

§. 2.

Les Grecs ont cru remarquer qu'après sa mort Memnon avoit reçu des preuves non équivoques de la faveur des dieux (2). « L'Aurore, cachée dans un « nuage, pousse les plus tristes gémissements; d'hor- « ribles ténebres couvrent la terre; et, d'après l'or- « dre de cette mere éplorée, tous les vents réunis « accourent par la même route sur le territoire de « Priam; ils environnent le corps inanimé du fils de « l'Aurore, et l'emportent par les airs ». Le même

(1) *De Bello judaico*, lib. XI, cap. X.

(2) Ἠὼς δ'ἐσονάχησε, etc. *Quintus Smyrnæus*, *Paralip.*, lib. II, p. 548.

poëte feint ensuite que les dieux voulurent que les gouttes de sang que ce héros avoit perdues produisissent un fleuve nommé Paphlagon, et que son ame se métamorphosât en oiseau. « Ses compagnons eu« rent, dit-on, le même sort (1) ». On peut voir dans Ovide, qui n'a pas oublié cette métamorphose, le discours de l'Aurore éplorée à Jupiter, qui ne put lui donner d'autre consolation que de transformer l'ame de son fils en oiseau. Tel est l'antique fable des oiseaux de Memnon (*aves memnonidæ*), qui venoient en foule d'Ethiopie tous les ans, vers l'automne, livrer entre eux des combats, et se lamenter sur le tombeau de ce héros dans la Troade (2). Enfin, par l'ordre même de Jupiter, on célébroit l'anniversaire de sa mort par un deuil et des jeûnes publics.

§. 3.

Après ces éclaircissements préliminaires sur le Memnon des Grecs, nous passons à celui des Egyptiens, qui est probablement le prototype du précédent.

---

(1) *Ovid. Metamorph.*, lib. XIII, v. 598. *Servius ad Virg. Æneid.*, lib. I, v. 755, dit que Memnon périt en combattant contre Achille, et que l'Aurore sa mere semble pleurer encore aujourd'hui sa mort par la rosée qu'elle verse chaque matin. *Quint. Smyrn.*, lib. II, p. 642, etc.

(2) Voyez le passage de Pline, cité p. 164; *Ovid. Metam.*, lib. XIII; *Amor.*, lib. I, eleg. XIII; *Ælian. de Animal.*, lib. V, cap. I; *Solin.*, *Polyhist.*, cap. XL, p. 71.

CHAPITRE IV.

IDENTITÉ DE MEMNON ET D'AMÉNOPHIS.

Hérodote a parlé le premier de la statue de Memnon. Les auteurs qui ont écrit après lui l'ont désignée sous le même nom. Les Egyptiens l'appeloient AMÉNOPHIS. *Pourquoi les Grecs ont substitué à ce nom celui de* MEMNON. *Conjectures sur ce nom. Sa signification en langue égyptienne. Surnoms d'*AMÉNOPHIS.

§. 1.

L'HISTOIRE ancienne d'Egypte ne fait aucune mention du roi *Memnon.* Cependant on sait qu'il y avoit dans la Thébaïde, auprès de Diospolis (la Thebes d'Egypte), une statue colossale (1) très célebre, que les Grecs nommoient *statue de Memnon.* C'est à ce Memnon que les Grecs rapportoient tout ce qu'on vient de lire dans les chapitres précédents. Hérodote est le premier, je crois, qui en ait parlé, et qui l'ait désigné sous ce nom. Le passage de cet historien mérite d'être transcrit :

§. 2.

« La plupart des colonnes que Sésostris fit élever
« dans les pays qu'il subjugua ne subsistent plus au-

(1) Voyez ci-après.

« jourd'hui : j'en ai pourtant vu dans la Palestine de « Syrie, et j'y ai remarqué les parties naturelles de la « femme, et les inscriptions dont j'ai parlé plus haut.

« On voit aussi vers l'Ionie deux figures de ce « prince taillées dans le roc (1); l'une sur le chemin

---

(1) Il n'est pas inutile d'observer que l'invention de tailler des figures dans le roc même me paroît venir des Hindoux. On connoît les figures des cavernes d'Eléphanta et de Salcette, que l'on regarde comme des monuments anté-déluviens. J'en citerai un autre connu des Européens, qui lui ont donné le nom de *Rocher de Djihânguyr :* c'est une roche de granit située dans la province de Bahar, presque en face de *Sulthân-Goung*, au milieu du Gange, où elle forme une petite isle. Cette roche est couverte d'une multitude innombrable de figures taillées en relief: on y distingue une statue gigantesque de *Harry* (la divinité dans sa qualité conservatrice), assise sur un serpent roulé, dont les têtes nombreuses s'élevent au-dessus du dieu endormi et lui font une espece de dais. De chaque bouche sort une langue à deux dards, qui semble menacer d'une mort inévitable quiconque auroit l'audace de troubler le repos de la déité. Tout le groupe est presque détaché du roc sur lequel on l'a taillé. La conception en est ingénieuse et l'exécution très belle. On connoît les sculptures de la montagne de Béy-Sutoun, décrites par A'b-doûl-kerym, dans son *Voyage à Médyne et à la Mekke*, p. 200 de la traduct. françoise. Voyez aussi *Hunter's a concise account of the Pegu*, ou la traduction françoise intitulée, *Description du Pégu et de l'isle de Ceilan*, p. 59 et suivantes; *Heetopades of Veeshnoo Sarma, translated from the Sanskrit original, by Charl. Wilkins*, p. 295, note 15; et les *Contes indiens, nouvellement trad., avec un discours préliminaire et des notes sur la religion, les mœurs, etc. des Hindoux*, p. 158 et 159.

« qui conduit d'Ephese à Phocée, l'autre sur celui de
« Sardes à Smyrne.

« Elles représentent l'une et l'autre un homme
« de cinq palmes (1) (trois pieds cinq pouces trois
« lignes) de haut, tenant de la main droite un ja-
« velot, et de la gauche un arc (2); le reste de son
« armure étoit pareillement égyptien et éthiopien (3).
« On a gravé sur la poitrine, d'une épaule à l'autre,
« une inscription, en caracteres égyptiens et sacrés,
« conçue en ces termes :

« J'AI CONQUIS CE PAYS PAR LA FORCE DE MON BRAS (4).

« Sésostris ne dit pas pourtant ici qui il est, ni de
« quel pays il est; il l'a indiqué ailleurs. Quelques
« uns de ceux qui ont examiné cette figure conjec-
« turent qu'elle représente Memnon (5); mais ils
« sont fort éloignés de la vérité (6). »

---

(1) La palme ou spithame est d'environ 8 pouces 3 lignes.
(*Note du cit. Larcher.*)

(2) L'arc étoit une arme propre aux Ethiopiens. *Herodot.*, lib. III, cap. XXI. (*Note du cit. Larcher.*)

(3) Καὶ γὰρ Αἰγυπτίην καὶ Αἰθιοπίδα ἔχει, suivant l'édition d'Alde, que le cit. Larcher regarde comme la véritable leçon.

(4) Le terme grec ὤμοισι doit se rendre en françois par un équivalent. Ce vers de Claudien paroît une traduction du passage d'Hérodote:

Ast ego quæ terras humeris pontumque subegi.
Bell. GILDON, v. 115.
(Note du cit. Larcher.)

(5) Μέμνονος εἰκόνα εἰκάζουσι μιν.

(6) Voyez *l'Histoire d'Hérodote traduite du grec*, *avec des remarques*, *etc.*, par le cit. Larcher, liv. II, c. VI, tome II, p. 81, 82, 83, 378 et 379.

§. 3.

Il n'y a cependant point de doute que le Memnon dont parle ici Hérodote ne soit celui dont on voyoit la statue auprès de Thebes (1). Quoique le même historien n'en ait fait aucune mention en parlant de cette ville, il n'est pas hors de propos d'observer que la statue de Memnon dans la Thébaïde a été prise quelquefois pour la statue de Sésostris, comme, au rapport d'Hérodote, quelques personnes prenoient pour une figure de Memnon celle de Sésostris en Ionie.

§. 4.

Les Grecs et les Latins, depuis Hérodote, ont tous donné le nom de Memnon à cette statue re-

---

(1) *Pausan.*, in Atticis, p. 100: « J'ai vu à Thebes, en Egypte, « au-delà du Nil, la statue d'un homme assis : on dit communément que c'est celle de Memnon ». Voyez ci-après la note (1). *Juvénal* a dit :

Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis;

L'ancienne Thebes, ensevelie maintenant sous les ruines de cent portes fameuses, et non loin desquelles on entend les sons magiques que rend la statue tronquée de Memnon. *Sat.* XV, v. 5, p. 535 trad. de Dussault; *Plin. Hist. natur.*, lib. XXXVI, cap. 7; *Tacit.*, *Annal.*, lib. II, cap. LXI : «... *Quorum praecipua fuerunt Memnonis saxea effigies* »; *Philostrat.*, *de vita Apollon. Tyan.*, lib. VI, cap. III.

marquable que l'on voyoit à Thebes. Les inscriptions qu'on lit encore aujourd'hui autour de cette statue portent toutes le nom de Memnon; et on trouve par-tout, J'AI ENTENDU *Memnon :* preuve incontestable que dans l'Egypte même les Grecs attribuoient cette statue à leur héros. Ajoutons que ces inscriptions qui couvrent les deux jambes de cet antique colosse sont toutes grecques ou latines, et qu'il n'y en a point une seule en anciens caracteres égyptiens. Parmi celles que Richard Pococke a si soigneusement rassemblées dans son bel ouvrage, je n'en ai pu découvrir une seule antérieure à l'invasion des Romains en Egypte. Quelques unes remontent à Domitien; la plupart sont du temps de Hadrien. Au reste, je ne dois pas dissimuler que les meilleurs auteurs, en parlant de cette statue, doutent s'ils doivent l'attribuer à Memnon ou bien à un autre personnage. Strabon (1), qui l'a vue et en a donné une description très exacte et très circonstanciée, aime mieux la laisser anonyme que de lui donner le nom de MEMNON.

En effet, les Egyptiens ignoroient jusqu'au nom de Memnon, et appeloient ph-Aménophis le héros dont cette statue leur conservoit les traits.

---

(1) Lib. XXVI, c. VII, p. 561, edit. Genev. *Pline* dit : *Statua Memnonis, ut putant*, sans doute d'après *Pausanias* qui s'étoit exprimé ainsi, Μέμνονα ὀνομάζουσιν οἱ πολλοὶ, etc. *La multitude l'appelle Memnon. Mais les Thébains nient que ce soit Memnon, et l'attribuent à Phaménophis, un de leurs compatriotes.*

Comme le *ph* φ est dans leur langue la marque du masculin, le mot original se réduit donc à *Aménophis*, que l'on trouve en effet dans le *Chronicon Alexandrinum* ou *Paschale* (1), dans plusieurs auteurs cités en note, et dans une épigramme inscrite sur la statue même, et rapportée par Pococke d'une maniere malheureusement très incorrecte. En voici le commencement, restitué par J. Phil. d'Orville (2):

Ἔκλυον αὐδήσαντος ἐγὼ Πόβλιος Βαλβῖνος
Φωνὰς τας θέιας Μέμνονος ἢ Φάμενοφ,

Moi, Publius Balbinus, j'ai entendu les paroles divines de Memnon ou Phamenoph.

L'identité du ph-Amenoph égyptien (c'est-à-dire *vir Amenoph*, nommé plus communément Aménophis) avec le Memnon grec nous paroît incontestable; la dissemblance seule des noms pourroit

(1) P. 338, edit. *Raderi*, Καμβύσης τὸν Ἀμμένοφιν, ὅς Μέμνων νομιζόμενος ἔιναι λίθος, καὶ φθεγγόμενος, τέμνει. Jablonski lit, ὅς Μέμνων νομίζιται ἔιναι, καὶ φθεγγόμενος λίθος, *Cambyses fait couper par le milieu une pierre vocale représentant Aménophis, que l'on croit être Memnon.*

L'auteur semble avoir copié Eusebe, dont Syncelle a répété les propres expressions dans sa Chronographie, p. 72 et 151 : Οὗτος ὅ Ἀμενῶφθις ἐστὶν, ὁ Μέμνων ἔιναι νομιζόμενος, καὶ φθεγγόμενος λίθος; *On croit qu'Aménophis est Memnon et cette pierre qui parle et qui rend un son.*

Voyez *Eusebii Chronic. latin.*, lib. posternum. CCCC, p. 72; *Freculphus Lexoviensis Chronic.*, tom. I, lib. II, cap. V.

(2) *Animadversion. in Charithon. aphrodisiensem, p.* 531.

laisser quelques doutes, que nous allons essayer de résoudre par des recherches sur l'ancienne langue et sur l'histoire de l'Egypte (1). Observons d'abord que Μέμνων en grec est le synonyme de ἀνδρεῖος, *fortis*, *virtute et robore virili prœditus;* d'où l'on a formé αγαμέμνων, *valde fortis*. Je conviens qu'il n'y a aucune conformité apparente entre ce nom et celui d'Aménophis dont nous allons chercher le sens. Mais c'est probablement d'après Homere que les Grecs auront donné le nom de Memnon à la statue colossale d'Aménophis en Egypte. Il est indubitable, d'après le témoignage de tous les anciens auteurs, qu'à l'époque de la guerre de Troie il existoit un héros célebre sous le nom de Memnon, qui avoit reculé les bornes de son empire vers l'orient, avoit fondé la forteresse de Suse, et qui, étant venu secourir les Troyens, avoit péri sous leurs propres murailles par les mains d'Achille.

Mais pourquoi le prince des poëtes l'appelle-t-il aussi Ἠοῦς υἱὸς, *fils de l'Aurore* (2)? Est-ce pour indiquer qu'il venoit de l'orient? Ce seroit alors une métaphore poétique semblable à celle qu'on rencontre

(1) *Manethon apud Joseph. adversus Apionem*, lib. I, p. 446, 447, 460, 461 et 463; *Syncell.*, p. 70-74; *Chæremon*, cité par ce même *Joseph*, *advers. Apion.*, lib. I, parag. 32, parloit aussi d'un roi Aménophis. Ce nom étoit commun parmi les anciens Egyptiens, et on trouve quatre rois thébains de ce nom dans les Fragments de Manéthon.

(2) *Odyss.*, Δ, v. 188.

souvent dans l'écriture, *beni Qadem* (fils de l'Orient). Plusieurs anciens ont expliqué en ce sens cette périphrase d'Homere.

Si ce poëte étoit lui-même Egyptien, et même né dans la Thébaïde (1), comme l'assure Olympiodore (2) qui étoit du même pays, ou, s'il a seulement voyagé en Egypte, il est assez vraisemblable qu'en nommant Memnon *fils de l'Aurore* il aura pensé à la statue colossale de Thebes, qui, suivant la croyance des Egyptiens, rendoit un son au lever du soleil pour saluer l'Aurore sa mere. Les Grecs postérieurs à Homere ayant déja connoissance de ce fils de l'Aurore, ou du Jour, que l'on voyoit dans la Thébaïde, ou dans cette partie de l'Egypte qui appartenoit à l'Ethiopie, et Homere ayant donné au Memnon troyen l'épithete de fils de l'Aurore, ils attribuerent au Memnon égyptien ou éthiopien ce que le poëte avoit dit en termes figurés du Memnon oriental. C'est pourquoi ils assignerent pour patrie à leur Memnon l'Ethiopie, et pour pere Tithon, plutôt que Céphale, qui avoit joui également des faveurs de l'Aurore; car Tithon étant frere de Priam, il étoit très naturel qu'il envoyât Memnon

---

(1) *Clemens Alexandr. Strom.*, p. 302; *Heliodor. Æthiop.*, lib. III, p. 149; *Alexander Paphius*, *apud Eustat.*, *in Odyss.*, lib. M, p. 1713.

(2) *Olympiodorus histor.*, *apud Photium*, *in Bibliot. cod.*, lib. XXX, . 191.

au secours de son oncle. On aura ensuite attribué à celui-ci plusieurs faits qui ne convenoient qu'au Memnon thébain. Mais s'il en est ainsi, me dira-t-on, pourquoi le poëte grec a-t-il désigné le premier par une épithete ambiguë qui a induit en erreur tous ses successeurs, en leur donnant occasion de confondre ainsi les deux personnages? Je réponds qu'en appelant Memnon *fils de l'Aurore*, le poëte n'a voulu probablement désigner que le héros qui vint de l'orient dans la Troade. Ses successeurs n'ayant pas saisi le sens de cette allégorie, il sera résulté de leur erreur l'histoire fabuleuse de Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore. Veut-on qu'en donnant à Memnon l'épithete de fils de l'Aurore, Homere ait effectivement pensé à la statue colossale qu'il avoit vue dans sa patrie, et qui y étoit nommée fils de l'Aurore ou du Jour (ce qui ne me paroît pas impossible)? alors je dirai que c'est la langue égyptienne qui lui a donné l'idée de cette fiction. *Oni*, en égyptien, signifie *pierre;* et *noni* ou *enoni*, de pierre, *lapideus*. Au quatrieme cas *menoni* ou *emenoni*, *de pierre*, sous-entendez *statue* ou *colosse*. Il est probable que le peuple, en parlant du colosse vocal d'Aménophis, nommé par leurs prêtres *fils de l'Aurore*, le désignoit simplement par *emnoni* ou *menoni* (*lapidœa*), la statue de pierre. C'est ainsi que Tacite l'appelle *saxea effigies* (1). Homere,

---

(1) *Annal.* lib. II, cap. 61.

en parlant du Memnon oriental, dont le nom ressembloit au mot égyptien *menoni*, se sera rappelé la statue colossale de Thebes, ce qui lui aura suggéré l'épithete de fils de l'Aurore, laquelle ensuite a donné naissance aux fictions des autres poëtes, et à la fable qui a fait Memnon Ethiopien, et fils de Tithon et de l'Aurore.

Mais, sans nous égarer dans toutes ces étymologies et ces suppositions, que je donne pour ce qu'elles valent, revenons à notre Aménophis.

§. 5.

Ce mot, en lettres cophtes, pouvoit être écrit ainsi, *Amoun-noh-phi*, qui peut signifier *gardien de la ville de Thebes* (1). Le véritable nom ancien de cette ville étoit *Amoun-noh:* dans le texte hébreu de l'ancien testament (2) nous lisons *Amoun no*, *Hamoun no* (3), et *no Amoun* (4). C'est ce que les interpretes d'Alexan-

---

(1) *Jablonski* hasarde une supposition qu'il donne pour ce qu'elle vaut. Il ne croit pas blesser les regles de la grammaire en imaginant que le mot original pouvoit être *Kame-no-phi* ou *Kami-no-phi* (*Ægyptus bona*, Egypte bonne). Les Grecs auront supprimé l'aspiration initiale, et hellenisé le mot par l'addition finale d'un *sigma* en *Aménophis*. Voyez, pour le mot *Khame* ou *Kami*, Χαμε, l'article *Egypte* à la table géographique du tome troisieme de ce *Voyage*.

(2) *Jerem*. XLVI, 25.

(3) *Ezechiel*, XXX, 15.

(4) *Nahumi*, III, 8.

drie (les Septante) ont bien rendu par μερίδα Ἀμμὼν, *portion* ou *possession d'Ammon*. Les Grecs l'appeloient Διόσπολις, *ville de Jupiter* (Amoun). Amoun étoit une divinité égyptienne transportée chez les Grecs sous le nom Ζεὺς (génitif Διὸς), Jupiter. *Noh*, en cophte, indique un territoire, un canton fixe et mesuré; d'où est probablement dérivé le mot νομὸς, *nome*, canton ou district, employé par les Egyptiens pour la division territoriale de leur pays; Φ *phi*, en grec τηρεῖν, garder, conserver. La principale divinité des Egyptiens, Vulcain, se nommoit *Khami-phi* ou *Kame-phi* (gardien de l'Egypte). Ainsi Aménophis, ou plutôt *Amoun-noh-phi* (garde de la Thebes égyptienne). Il est très probable que les habitants de cette ville avoient pris Aménophis pour leur dieu tutélaire, pour leur patron: une inscription grecque, que l'on voit encore sur sa statue antique, et publiée par Pococke, quoiqu'elle ait beaucoup souffert, vient à l'appui de cette conjecture. On y lit:

ΕΦΘΕΓΞΑΤΟ ΜΕΜΝΩΝ ΘΗΒΑΙΩΝ ΠΡΟΜΑΧΟΣ,

Sonum dedit Memnon, Thebæorum propugnator; (Memnon, défenseur de Thebes, a rendu un son).

On trouvera ci-après une autre interprétation du même nom.

Cet Aménophis avoit différents surnoms: d'abord celui de Memnon, lequel n'est pas d'origine grecque (1): les Egyptiens l'appeloient aussi *fils de l'Aurore* ou

---

(1) Voyez ci-desuss, p. 177.

du Jour, *Osymandes* et *Osymandyas*, comme l'a très judicieusement observé le chevalier Marsham, qui cependant n'a pas toujours bien expliqué les anciens mots égyptiens (1); et même *Sésostris*, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

DU PAYS ET DE L'ÉPOQUE OÙ RÉGNOIT AMÉNOPHIS.

Il étoit Thébain. On compte plusieurs Aménophis. Origine des Juifs. Identité d'Aménophis et d'Osymandyas.

Nous avons déja observé (2) que Manéthon (3) cite plusieurs rois de Thebes qui portoient le nom d'A-

(1) *Diodor. Sicul.*, *Biblioth. hist.*, lib. I, p. 44; *Marsham*, *Canon. chronic.*, p. 427. Voici les expressions de ce savant : *Porro Amenophis hic*, *sive Memnon*, *qui Straboni est Ismandes et Imandes*, *Hecateo dicitur Osymandes; hoc forsitan ab Osiride*, *illud ab Iside nomen*. Jablonski n'approuve pas la derniere conjecture.

(2) P. 166. Les anciens confondoient souvent la Thébaïde ou Haute-Egypte, nommée aujourd'hui *SSa'yd* en arabe (*Regio superior*), avec l'Ethiopie : voilà pourquoi quelques uns placent la patrie de Memnon dans cette derniere contrée, et lui donnent un teint noir. Cette couleur peut avoir aussi une origine que nous indiquerons plus bas.

(3) *Apud Joseph. advers. Apion.*, parag. 26-27; *Marsham*

ménophis, et qui faisoient partie de la dynastie des Diospolitains ou Thébains. Pausanias apprit des Thébains que le *ph-Aménophis* (vir Amenophis) dont il avoit admiré la statue étoit leur compatriote. Enfin nous croyons qu'il ne doit plus même rester de doute que notre héros ne soit originaire de Thebes. Il ne sera pas tout-à-fait aussi aisé de fixer l'époque de sa naissance et son origine, c'est un des points de chronologie les plus incertains. En fixant la mort du Memnon des Grecs à la guerre de Troie, nous n'en sommes pas plus avancés pour connoître l'époque de la vie et de la mort du Memnon égyptien (*Aménophis*), que l'on a souvent confondu avec l'autre. Nous nous croyons autorisés à regarder celui-là comme antérieur à cette guerre fameuse, et même à Moïse (1): mais de combien de siecles? c'est ce

---

Canon. chronic. ad secul. XV, p. 424; *African. et Euseb. apud Syncell.*, p. 62; *Pausanias in Atticis*, p. 101; *Tzetzes, chiliad.* VI, hist. 64.

(1) *Pline*, lib. VII, cap. LVII (LVI), tom. IV, p. 270, *ex edit. Franzii*, parle de lettres qui furent inventées en Egypte par un nommé Memnon, quinze ans avant Phoronéus, le plus ancien roi de la Grece. Manéthon parle d'un Aménophis postérieur à Phoronéus, mais bien plus ancien que la guerre de Troie, et contemporain de Moïse. Joseph regarde comme une imposture historique l'introduction du quatrieme Aménophis; car le prêtre égyptien en a déja nommé trois bien antérieurs. Enfin si, suivant toutes les probabilités, le colosse dont il s'agit appartenoit à un roi de ce nom, l'Africain et Eusebe, qui ont

qu'aucun chronologiste n'a pu résoudre, et ne résoudra probablement jamais, à moins qu'on ne parvienne à déchiffrer les hiéroglyphes. La durée de sa vie et ses actions ne sont pas beaucoup plus connues. On prétend qu'il a vécu cinq générations (1), et l'on attribue aux Ethiopiens, ou plutôt aux habitants de la Haute-Egypte, sur lesquels il a régné, une longévité qui leur a valu des anciens l'épithete de μακρόβιοι (2). Jablonski n'adopte point cette opinion : cependant je ne vois point qu'elle soit inadmissible;

---

médité Manéthon, nous autorisent à l'attribuer au second. Jablonski veut la faire remonter jusqu'au premier, qui, suivant un usage reçu parmi les Egyptiens, aura emprunté son nom de ce colosse comme d'une divinité symbolique : plusieurs de ses successeurs l'auront imité.

(1) Environ 150 ans; car, selon Bentley, *Dissertation upon Phalaris's epistles*, p. 35, les anciens comptoient trois générations pour un siecle. L'évaluation du savant Freret est à-peu-près la même : suivant lui, quatre générations font plus de cent trente ans. Il fait aussi une observation que les chronologistes ne doivent pas perdre de vue, c'est que deux générations de femmes ne font qu'une génération masculine. Les filles, suivant Hésiode, se marioient à quinze ans. Voyez les *Observations sur le temps auquel a vécu Bellérophon, par Freret*, tom. XVIII, p. 111 et 112 de l'édit. in-12 de ses œuvres. *Philostrat. de Vita Apoll.*, lib. V, cap. III; *Pompon. Mela de Situ orbis*, lib. III, cap. IX.

(2) *Longaevi.* Le savant Larcher, qui les place à l'est et à l'est-sud de Moroë, dit qu'ils vivoient communément cent vingt ans. *Tab. géograp. de l'Hist. d'Hérodot.*, tom. VII, p. 151.

car, sous un climat tempéré et avec une vie frugale, l'homme de la nature peut parvenir aux dernieres limites de la vie, qui sont bien plus reculées que nous n'osons même l'imaginer; et je ne crains pas d'être accusé d'exagération en affirmant que la civilisation a coûté à l'espece humaine la moitié de la durée de sa vie. Plusieurs voyageurs ont trouvé chez des nations sauvages de l'Amérique septentrionale des vieillards qui *prouvoient* plus d'un siecle et demi d'existence; enfin c'est un fait reconnu des Chinois, et attesté par leurs grands et petits Kings (1).

Nous ne possédons presque rien sur la vie et les actions d'Aménophis; tout ce que Manéthon a écrit est perdu. Dans le fragment de cet historien qui nous a été conservé par Joseph (2) on voit trois princes de ce nom, mais sans aucun détail sur leur regne. Dans les Dynasties égyptiennes du même auteur (3) on trouve un quatrieme Aménophis, avec des détails assez étendus. Mais Joseph lui-même attribue à la mauvaise foi de Manéthon l'introduction de cet Aménophis dans le catalogue des rois d'Egypte : Marsham au contraire s'appuie sur l'ordre des

---

(1) Voyez le *Chou-King*, traduit par le P. Gaubil, et publié par M. de Guignes, *passim*, et l'*Essai sur la longue vie des hommes dans l'antiquité, spécialement à la Chine*, par M. Cibot, dans le tome XIV des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences*, etc. *des Chinois*, p. 109 et suiv.

(2) *Joseph. advers. Apion.*, lib. I, parag. 15, p. 446-447.

(3) Ibid., parag. 26.

temps pour assurer que ce quatrieme Aménophis est celui même à qui l'on a élevé cette célebre statue dite de Memnon. Pour moi, je doute fort que, s'il y a eu effectivement quatre rois d'Egypte du nom d'Aménophis, le quatrieme de ces rois soit celui en l'honneur duquel a été élevé le colosse de Thebes. Néanmoins je crois que plusieurs des faits que Manéthon rapporte de cet Aménophis appartiennent à celui dont nous parlons.

On dit (1) que « cet Aménophis, curieux de voir les « dieux, avantage qu'avoit eu le roi Horus, un de ses « prédécesseurs, fit part de son desir à un autre « Aménophis, fils de Paapis, qui, par sa sagesse et « sa prescience, sembloit participer de la nature di- « vine. Celui-ci répondit au roi qu'il pourroit voir « les dieux s'il parvenoit à purger son pays de lé- « preux et de tous les hommes impurs. Ce prince fit « aussitôt rassembler tous les hommes mutilés dans « quelque partie de leur corps, et en envoya qua- « tre-vingt mille aux carrieres situées dans la partie « orientale de l'Egypte, vers la mer Rouge : il leur « permit dans la suite de se retirer dans la ville d'A- « varis, nommée *Tiphonia* par les prêtres. Ils y pri- « rent pour leur chef Moïse, ancien prêtre d'Hélio- « polis, dont le nom égyptien étoit Osar-siph ou « Osirsaph (2). Tandis qu'ils goûtoient quelque re-

(1) *Joseph. advers. Apion.*, lib. I, parag. 26.

(2) On lit dans le texte grec Ὀσαρσιφιος; mais Jablonski croit

« pos dans ce nouvel asyle, les pasteurs, qui avoient
« été autrefois maîtres de l'Egypte, et qui s'étoient
« retirés vers la Syrie et la Palestine, vinrent se join-
« dre à eux, et les tourmenterent ensuite de la ma-
« niere la plus cruelle. Aménophis, à la tête d'une
« formidable armée d'Ethiopiens, attaqua ces pas-
« teurs et ces lépreux, et les chassa dans la Syrie. »

Dans une discussion aussi embarrassée, je me borne à rapporter les avis divers, sans hasarder le mien. Manéthon, ou peut-être l'Africain son commentateur, attribue la statue vocale au second Aménophis.

Marsham s'est prononcé en faveur du quatrieme, qui, suivant Joseph, n'a jamais existé que dans le cerveau du prêtre égyptien : mais on sent de quel poids peut être l'opinion d'un historien juif à l'égard d'un ennemi de sa nation. Enfin Jablonski conclut, d'après le profond silence d'Hérodote et d'Eratosthene sur les rois Aménophis, que ce nom étoit purement symbolique, et relatif à quelques uns des attributs d'une divinité représentée par le colosse dont il s'agit. Je ne voudrois pas nier, ajoute-t-il, qu'un roi d'Egypte, suivant l'usage de son pays,

---

que la véritable leçon est Οσιρσάφιος, *Osir-saph*, en égyptien, *destructeur*, *désolateur d'Osiris*. Osiris indique le Soleil, qui étoit l'objet du culte de la ville égyptienne nommée par les Grecs *Héliopolis* (ville du Soleil). Il étoit consigné dans les annales d'Egypte que Moïse avoit souillé et renversé ce culte.

n'ait adopté ce surnom par respect pour la divinité symbolique qui le portoit; quelques uns de ses successeurs l'auront imité. D'après cette opinion, qui n'est pas la moins probable, le premier prince surnommé Aménophis seroit infiniment plus ancien que Moïse, mais postérieur encore à l'érection de la statue.

De tout ce qu'on a lu jusqu'ici il résulte que *Memnon* et *Aménophis* sont deux surnoms donnés, le premier par les Grecs, le second par les Egyptiens, à un personnage fameux, et peut-être idéal, dont la statue mutilée existe encore aujourd'hui dans la Haute-Egypte. Quelque étrange que puisse paroître cette idée, elle n'en est pas moins fondée sur des autorités respectables et sur des conjectures très probables; et nous ne craignons pas de l'affoiblir en présentant un troisieme surnom qui nous paroît appartenir au même personnage. L'*Osymandes* ou *Osymandyas* dont parle Hécatée, cité par Diodore de Sicile (1), n'est autre que notre *Aménophis* ou *Memnon*. Nous ne faisons qu'énoncer ici l'opinion du chevalier Marsham (2), qui nous paroît très bien motivée : il cite d'abord l'inscription suivante, qu'on lisoit autrefois, au rapport de Diodore, sur la statue d'*Osymandyas* ou *Memnon*. Cette statue, dont parle Diodore, mais que suivant toute apparence il n'avoit pas vue par lui-même, nous paroît être

---

(1) *Bibliot. histor.*, lib. I, p. 56, *ex edit. Wesseling*.

(2) Voyez la page précédente.

la même que celle dessinée par Pococke, présentée par ce voyageur et par Norden sous le nom de Memnon.

Βασιλεὺς βασιλέων Ὀσυμανδύας εἰμί.
Ἐι δέ τις εἰδέναι βούλεται πηλίκος εἰμί καὶ ποῦ κεῖμαι,
Νικάτω τί τῶν ἐμῶν ἔργων (1),

Je suis Osymandyas, roi des rois.
Si quelqu'un veut savoir qui je suis et où je repose,
Qu'il surpasse quelques unes de mes œuvres.

Cette inscription n'a probablement jamais existé sur la statue, car il n'en reste pas le moindre vestige; et Diodore n'en parle que d'après des auteurs qui auront été induits en erreur par des prêtres égyptiens. Quant aux travaux d'Osymandyas qui semblent ne devoir être égalés par qui que ce soit, le même Diodore (2) en trace une esquisse rapide: « Cette statue étoit placée à l'entrée d'un magni-« fique péristyle, où l'on voyoit les expéditions d'O-« symandyas gravées sur le marbre en caracteres « hiéroglyphiques. On y distinguoit particulièrement « son expédition contre les Bactriens qui s'étoient « révoltés contre lui. Son armée, composée de qua-« rante mille fantassins et de vingt mille cavaliers,

---

(1) *Diod.*, *Bibl. hist.*, lib. I, p. 57. Nous observerons en passant que le titre ridicule de roi des rois, βασιλεὺς βασιλέων, *châhinchâh*, *melik âl molouk*, date de la plus haute antiquité parmi les potentats de l'Orient.

(2) *Bibl. hist.*, p. 57 et seq.

« étoit divisée en quatre colonnes commandées cha-
« cune par un de ses fils,... etc. ». On n'exigera pas que nous transcrivions tous ces détails; il nous suffira d'observer que si Osymandyas est le même qu'Aménophis, ce ne peut être le quatrieme Aménophis de Manéthon, dont l'histoire n'a aucun rapport avec les faits attribués à Osymandyas, lesquels semblent être les mêmes que ceux qu'on met sur le compte de Sésostris. Quoique Tacite, en citant à-peu-près les mêmes exploits, nomme pour héros Rhamsès au lieu de Sésostris, il faut attribuer cette confusion à la conformité des actions d'Aménophis, d'Osymandyas, et de Sésostris. Nous n'omettrons point un passage de Strabon qui ne laisse guere de doute sur l'objet de cette discussion: « Si, comme
« plusieurs le prétendent, dit-il, Memnon est nommé
« Ismandès par les Egyptiens (1), le labyrinthe doit
« porter le nom *Memnonium* (ou ouvrage de Memnon),
« parceque c'est l'ouvrage du même prince, dont il
« existe aussi des monuments à Abydus et à Thebes,
« que l'on y montre sous le nom de *Memnonia* ». Il
« seroit trop long de discuter si ce labyrinthe est véritablement l'ouvrage de Memnon ou d'Osymandyas,

(1) Ὁ Μέμνων ὥς φασὶν ὑπὸ τῶν Αἰγυπτίων Ἰσμάνδης λέγεται, etc. *Strab.*, lib. XVII, p. 559. Nous ignorerions quel est cet Ismandès si *Diodore de Sicile* ne nous apprenoit que le nom d'Osymandyas étoit fameux à Thebes sur les lieux mêmes où l'on admiroit la statue de Memnon.

si les exploits prodigieux attribués à ce conquérant, également grand dans la paix et dans la guerre, sont communs au quatrieme Aménophis (1). Nous allons chercher dans la topographie de nouvelles preuves en faveur de notre opinion.

Quoique Diodore (2) n'ait pas vu les lieux par lui-

---

(1) « *Summa est hunc regem*, dit Marsham, *non bello tan-* « *tum, sed etiam pace magnum, erga deos pium, erga homines* « *justum, fuisse* ». Canon. chronol., p. 425.

On attribue généralement le labyrinthe à un nommé Emandès ou Mendès, Maïndès, ou plutôt Moeris, qui n'a rien de commun pour la valeur et les exploits avec Osymandyas ou Memnon.

(2) Nous donnons ici une restitution indispensable dans le texte de Diodore, indiquée par Saumaise, approuvée seulement par Wesseling, qui n'a pas osé cependant l'insérer dans ce même texte, et adoptée par Jablonski. L'édition de Wesseling, p. 57 porte: Παρὰ δὲ τὴν ἔσοδον ἀνδριάντας εἶναι τρεῖς, ἐξ ἑνὸς τοὺς πάντας λίθου Μέμνονος τοῦ Συκνίτου. Καὶ τούτων ἕνα μὲν καθήμενον ὑπάρχειν μέγιστον πάντων τῶν κατ' Αἴγυπτον. Οὗ τόν ποδὰ μετρούμενον ὑπερ βάλλειν τοὺς ἑπτὰ πήχεις, *In aditu tres statuas videri ex uno saxo omnes, Memnonis Sycnitae (opus). Harum unam sedere, omnium in Ægypto maximam, quae pedis sui mensura excedat cubitos septem.* Ces mots Μέμνονος τοῦ Συκνίτου ont fait le désespoir de tous les interpretes. Marsham ni Pococke ne les ont compris. Le premier en convient. Le second traduit, The work of Memnon Sicnites (L'*ouvrage de Memnon Sycnites*). Winckelmann a commis la même erreur en disant, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 97 de la belle édition in-4°. dirigée et imprimée par l'estimable Jansen, que « les Grecs nous ont « conservé le nom d'un sculpteur égyptien; c'est Memnon:

même, sa description des monuments d'Osymandyas se rapporte à ceux de Memnon. Il compte deux stades des premiers tombeaux des rois de Thebes jusqu'à la statue d'Osymandyas, ce qui est conforme à la relation de Pococke. En parlant ensuite du colosse d'Osymandyas, il dit que c'est la

---

« il avoit fait trois statues, etc. » Quoique Winckelmann cite Diodore, il ne l'a pas mieux entendu que les deux auteurs précédents. Tous trois veulent lire Memnon Sycnites, et prétendent que c'est le nom d'un statuaire célebre. La substitution de Συηνίτου (de Syene) à Συκνίτου qui n'a aucune signification, fondée sur des faits généralement connus, éclaircit ce passage. Voici comme Jablonski propose de le restituer : Παρὰ δὲ τὴν εἴσοδον ἀνδριάντας εἶναι τρεῖς ἐξ ἑνὸς τοὺς πιάντας λίθου, τοῦ Συηνίτου. Καὶ τούτων ἕνα μὲν καθήμενον τοῦ Μέμνονος, ὑπάρχειν μέγιστον πάντων τῶν κατ' Αἴγυπτον. *In aditu perhibent tres statuas videri, omnes ex uno lapide, syenite videlicet. Harum unam Memnonis sedere, omnium in Ægypto maximam.*

« Il y avoit à l'entrée du vestibule trois statues taillées dans « une seule pierre, et cette pierre étoit du marbre de Syene. « L'une de ces statues étoit celle de Memnon, la plus grande « de toute l'Egypte ». Cette restitution paroît à-la-fois si satisfaisante et si juste, que les savants éditeurs de Winckelmann l'ont indiquée dans une note pour rectifier le texte de leur auteur. Et en effet *Pline*, lib. XXXVI, cap. VIII, dit « qu'aux « environs de Syene, dans la Thébaïde, on tire une pierre, « nommée autrefois *pyrhopoecilos*, aujourd'hui syénite. Les « rois l'employoient à faire des obélisques ». On reconnoît encore aujourd'hui cette pierre dans ces magnifiques monuments. *Tzetzès* prétend que la statue de Memnon est de pyrhopoeci-

plus grande statue de toute l'Egypte, ce qui est parfaitement vrai pour la statue de Memnon. Cependant, malgré la justesse des rapprochements que nous venons d'indiquer, la suite du texte du même historien, que nous avons cité p. 192, pourroit exciter quelques soupçons que nous devons dissiper. « On « raconte, dit-il, qu'il y a deux autres statues aux « genoux de la premiere qui est assise, l'une à droite, « l'autre à gauche; c'est celle de la fille et celle « de la mere, mais qui ne sont pas à beaucoup près « aussi hautes que la premiere ». Cependant Strabon ne parle que de deux statues, et Pococke n'en a pas vu davantage; et Diodore en cite trois, une grande et deux petites. Heureusement que le dessin de la statue de Memnon, donné par Pococke, vient nous aider à éclaircir ce passage. On voit en effet sur ce dessin deux petites statues debout près les genoux (πρὸς τοῖς γόνασι) du colosse, à droite et à gauche; elles paroissent être du sexe féminin. Voilà donc les trois statues de cet historien retrouvées. Il parle encore, et toujours « d'après des récits,

---

los ou syénite. Enfin, les voyageurs ont retrouvé les carrieres d'où ces pierres avoient été tirées. C'est un granit, et non pas un basalte: de maniere qu'il paroît que Pline s'est trompé en assurant, *lib.* XXXVI, *cap. II*, *tom. IX*, *p.* 653, que la statue vocale de Memnon est de basalte. Le comte de Caylus a transcrit l'erreur de cet immortel naturaliste, sans soupçonner même qu'il pût y avoir quelque doute sur ce fait. Le témoignage des voyageurs modernes ne doit plus en laisser.

« (εἴκοσι) d'une autre statue de sa mere, placée sé-
« parément, de vingt coudées, sur la tête de laquelle
« on voyoit trois signes de la puissance royale (1),
« pour indiquer qu'elle étoit fille, femme, et mere
« de roi ». Cette statue, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Memnon ou avec les deux petites qui y sont accollées, a été également reconnue par les voyageurs modernes, comme on le verra bientôt dans les différents passages que nous citerons de leurs relations.

Deux statues debout accompagnent le colosse assis, et atteignent au plus ses genoux : elles ont été remarquées par Strabon et Pococke. Diodore prétend que c'est la mere et la fille du héros. Pococke nous les représente en effet comme deux femmes.

Il n'est pas inutile d'observer que tout ce que Diodore rapporte des immenses et magnifiques édifices qui environnent le monument d'Osymandyas est parfaitement conforme avec ce que les voyageurs nous racontent des vestiges et des ruines qu'ils ont observés.

Nous terminerons cette discussion, déja trop pro-

---

(1) La tiare du saint-pere date, comme on voit, d'une belle antiquité. Au reste, ce n'est pas le seul ornement du culte catholique qui ait une origine égyptienne ; on retrouve dans les processions d'Isis, peintes sur les murailles d'Herculanum, nos dais, nos ciboires, etc. Voyez *le Antichità di Ercolano*, etc. *passim.*

longée, par quelques observations sur le nom d'Osymandyas. Les étymologies grammaticales peuvent confirmer les faits historiques, mais non pas les établir.

Il suffit d'avoir la plus légere teinture de la langue égyptienne pour savoir que le mot Osymandyas doit signifier *vocale;* sous-entendez *statue*, *colosse*. En effet, quelques anciens désignent le colosse de Memnon par λίθος ἔμφωνος, *lapis voce prædītus*, dit Callistrate, ou bien encore φθεγγόμενος λίθος, *lapis sonans et loquens*.

En cophte ou égyptien, *sma* signifie *voix;* joignez-y l'article défini *ou*, vous aurez *ousma : di* (donner), qu'on fait précéder d'un *nou* pour l'euphonie; vous aurez *ousmandi* (*dans sonum* ou *vocem*), c'est-à-dire *vocale* ou *parlante* (1). Les Grecs ont hellénisé ce mot, et en ont fait Osymandyas, Osymandès et Ismandès, suivant Strabon. Pour moi, je suis très porté à croire que les Egyptiens auront nommé originairement cette statue *emnoni ousmandi* (*lapideus vocalis*); sous-entendez *colossus*. J'ai déja observé que la premiere partie de ce mot *emnoni* (*lapideus*) a

---

(1) Dans un traité sur le Mystere des Lettres, écrit en égyptien par un certain Atasius dans le quatrieme siecle, et dont il existe une copie dans la bibliotheque d'Oxford, les voyelles sont appelées ἐ̄ϊεουνϯουσμὴ, qui se prononce *adaouandousma* (*quae habent sonum*); et il ajoute Ϭεϯνουσμὴ, *sadianousma* (*dans sonum.*)

été probablement connue d'Homere, qui aura profité de la consonnance de ce nom avec *Memnon* pour confondre ce guerrier troyen avec l'*Aménophis* d'Egypte, à qui l'*emnoni ousmandi*, ou pierre vocale, étoit consacrée. Dans la suite des temps la premiere partie du surnom *emnoni* aura été oubliée, et le colosse n'aura plus été connu par le peuple que sous la dénomination d'*ousmandi* (vocale) : les prêtres, perdant les traces de la tradition, auront personnifié le surnom même, et auront attribué à ce personnage imaginaire un grand nombre de faits et de gestes qu'ils débitoient aux voyageurs, et que Diodore nous a conservés.

On nous accuseroit peut-être d'ignorance, ou au moins de négligence, si nous n'ajoutions que Pausanias, qui a eu la curiosité d'aller visiter lui-même le monument dont il s'agit, et qui a consigné par écrit ce que les Thébains lui en ont raconté, après avoir dit bien positivement que le personnage connu chez les Grecs sous le nom de *Memnon* est appelé *Aménophis* par les naturels, ajoute : « J'en ai en-« tendu qui attribuoient cette statue à Sésostris ». Seroit-ce ce Sésostris si fameux par ses conquêtes? Un pareil monument consacré à un monarque aussi célebre et aussi cher à ses sujets auroit-il été jamais attribué à un autre prince, ou plutôt seroit-il devenu anonyme? N'auroit-il pas été identifié avec la mémoire de Sésostris, que les Egyptiens conservoient si religieusement? Ne seroit-ce pas plutôt un autre

surnom donné à cette statue? La signification de ce mot l'indiqueroit assez. Le *choïs* ou *chis-ocht-ré* des Egyptiens, métamorphosé en Sésostris par les Grecs, signifie κύριος προσκυνῶν τόν ἥλιον (seigneur adorant le soleil). On pourroit encore restituer ce mot ainsi, *choïs* ou *chis-ioucht-aré* (seigneur adorant le soleil). Ces deux noms étoient également applicables à la statue d'Aménophis, qui sembloit fixer le soleil levant, et l'adorer ou le saluer en rendant un son.

CHAPITRE VI.

CÉLÉBRITÉ DE LA STATUE DU MEMNON ÉGYPTIEN, OU D'AMÉNOPHIS OU OSYMANDYAS.

Cette statue tenoit un rang distingué parmi les merveilles de l'Egypte. Les voyageurs ne manquoient pas de l'aller visiter, et y gravoient des inscriptions qui subsistent encore pour la plupart. Presque tous les anciens auteurs qui ont écrit sur l'Egypte ont fait mention de ce colosse (1). C'est pourquoi je suis

(1) *Dionys. Perieget. Descrip. orbis. Pausanias in Atticis*, p. 101.
Lucien, trad. par Belin de Balu, tom. III, p. 141, *Toxaris*.
Tacit. Annal., lib. II, cap. LXI.
Himerius sophist., apud Photium in Bibliot., cod. CCXLIII, col. 2032.

toujours surpris qu'Hérodote, qui a tant fait de recherches sur les antiquités égyptiennes, n'en ait pas donné la description. Il n'en parle que très laconiquement, comme par hasard; et il n'en dit rien à l'article des merveilles d'Egypte, où il s'étend sur la ville de Thebes, sur les dieux et le culte de cette grande cité. Je sais que du temps d'Hérodote cette statue avoit été déja mutilée et brisée vers le milieu du corps, soit par l'ordre du farouche Cambyse, soit par un tremblement de terre, comme quelques uns le prétendent. Cependant cet accident n'empêchoit pas que la pierre ne rendît le son accoutumé au lever de l'aurore; et nous savons qu'on a entendu ce son jusqu'au quatrieme siecle de l'ere chrétienne. Manéthon, le chef des prêtres égyptiens du temps de Ptolémée Philadelphe, est le premier, je crois, qui se soit étendu sur la statue de Memnon et sur sa voix miraculeuse: il est postérieur de deux cents ans à Hérodote. Mais je doute que cette note soit de Manéthon lui-même; je l'attribuerois plus volontiers à l'Africain ou à Eusebe. S'il en étoit ainsi, il y auroit tout lieu de croire qu'avant le siecle d'Auguste personne n'avoit écrit sur la voix merveilleuse de cette statue, et que les Grecs n'en ont entendu

---

Martialis, lib. I, epigram. I.
Q. Curtius, lib. IV, cap. VIII, parag. 3.
Spartianus in Severo, cap. XVII.
Ammianus Marcellin., lib. XXII, p. 245.

parler qu'à cette époque; car il est impossible de produire le témoignage d'un écrivain grec antérieur à ce siecle. Cependant plusieurs auteurs anciens attestent qu'avant l'invasion de Cambyse la voix de la statue étoit célebre et connue du vulgaire même en Egypte. Peut-être avoit-elle cessé à l'époque du voyage d'Hérodote, quoique nous ayons tout lieu de croire qu'elle s'est encore fait entendre bien long-temps après le départ de Cambyse. Pausanias (1), en parlant d'une pierre sonore que l'on conservoit dans la citadelle de Mégare, et qui, frappée par une autre pierre, rendoit un son semblable à celui d'une corde que l'on pince avec les doigts, ajoute : « Mais « le colosse que j'ai vu à Thebes en Egypte, au-delà « du Nil, m'a causé une bien plus grande surprise ». Nous pourrions accumuler une foule d'autres citations (2) qui prouveroient que l'on a souvent assimilé la statue de Memnon aux pyramides, comme un objet digne d'admiration, que tous les voyageurs alloient visiter (3).

---

(1) *In Atticis*, p. 101.

(2) *Lucien*, *le faux Ami*, t. IV, p. 212 de la trad. de Belin de Balu; *Himerius apud Photium*, cod. 243.

(3) Alexandre, suivant *Quinte-Curce*, liv. IV, chap. VIII, parag. 3, avoit grande envie de voir cette statue, et auroit fait le voyage de Thebes si une nouvelle guerre ne l'eût appelé ailleurs.

CHAPITRE VII.

OÙ ÉTOIT SITUÉE LA STATUE DE MEMNON?

Elle étoit auprès de Thebes, à l'entrée du portique d'un temple. Des syrinx.

Nous ne copierons point les textes accumulés par Jablonski pour prouver que ce colosse a été élevé près de Thebes ou Diospolis, dans la Haute-Egypte (1), au-delà du Nil relativement à cette ville, auprès des syrinx : c'est un fait dont les voyageurs modernes se sont assurés par eux-mêmes. Mais les destructions et les changements opérés par le temps, depuis plus de trois mille ans, ne leur ont pas permis de bien reconnoître l'emplacement. Il faut donc recourir aux anciens pour savoir si on lui avoit consacré une espece de temple, ou si on l'avoit élevé sur

(1) *Philost. de Vita Apollon.*, lib. VI, cap. III; *Heroic.*, p. 672; *Icon.*, lib. I, p. 742.

Callistrat. in exposition. Statuar., p. 865, 876, 877, edit. Morell.

Pausanias in Atticis, p. 101.

Scaliger, *Animadvers. in Eusebium*, p. 25.

Juvenal, Sat. XV.

Strab., lib. XVII, p. 561.

Ælian. de Animal., lib. VI, cap. 43.

un terrain dont l'accès étoit libre à tout le monde, même aux profanes (1). Philostrate, d'après son auteur Damis, appelle ce local Τέμενος, *templum* ou *fanum*. Pline (2) en parle à-peu-près dans le même sens, et le désigne sous le nom de *delubrum*. Le P. Sicard, qui avoit recueilli de si précieux matériaux sur l'Egypte, en décrivant les monuments de Thebes encore existants, dit qu'il « a vu le temple de « Memnon ». Pococke parle aussi du même temple, lequel n'est pas éloigné des sépultures des rois de Thebes, où il a vu deux colosses de marbre noir. « Quelques uns, dit-il, ont cru qu'un de ces colosses « étoit celui de Memnon ». Mais c'est une erreur contre laquelle il est aisé de se mettre en garde d'après les traits qui caractérisent la vraie statue, comme nous allons le prouver après avoir donné quelques éclaircissements sur les deux colosses qui ont induit nos savants en erreur (3).

---

(1) *De Vita Apollon.*, lib. VI, cap. III.

(2) *Hist. nat.*, lib. XXXVI, cap. VII, (X), t. IX, p. 653 de l'édit. de Franzius.

Nouveaux Mémoires des missions du Levant, tome VII, p. 161.

Pococke's Description of the East, Observations on the Egypt. tom. I, p. 101.

(3) Il ne faut donc pas les confondre avec les deux autres statues dont il parle ensuite, ainsi que Bruce qui les nomme *Chaamy* et *Taamy*. L'une de celles-ci est véritablement celle de Memnon ou d'Aménophis. Voyez ci-après le passage de Bruce.

Pline parle de ces deux colosses, qui étoient de basaltes : « *L'un étoit le Nil; et l'autre, que l'on dit* « *aussi considérable que le premier, a été consacré* « *dans le temple de Sérapis à Thebes. On assure qu'il* « *représente la statue de Memnon, qui rend des sons* « *tous les jours quand les rayons du soleil levant* « *viennent le frapper* (1) ». Le savant Caylus (2) observe « qu'il ne faut pas confondre la statue de « Memnon dont parle Pline avec celle qui subsiste « encore, et qui a inspiré une si grande curiosité « aux voyageurs anciens et modernes : non seulement cette derniere est colossale, mais elle est « de granit; d'ailleurs elle étoit antique à l'égard « de Pline, puisqu'elle étoit placée de son temps « dans l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, c'est-à-dire hors de la ville de Thebes, assez près des tombeaux des anciens rois d'Egypte, et qu'elle avoit « été élevée avant la conquête que les Perses firent « de ce pays; tandis que la statue de basaltes, que « Pline présente comme un objet beaucoup moins « considérable, étoit consacrée dans un temple de « Sérapis, dont le culte n'a été introduit en Egypte « que sous les Ptolémées. »

Mais revenons à la véritable statue vocale de Memnon, ou Aménophis, que Pococke a vue, reconnue

---

(1) *Hist. nat.*, lib. XXXVI, cap. VII.

(2) *Recueil d'Antiquités égyptiennes*, *étrusques*, *grecques et romaines*, t. V, p. 13.

et dessinée. Le témoignage de ce voyageur aussi savant qu'exact, et celui de Philostrate même, prouvent que ce monument admirable de l'antiquité étoit placé non dans un temple, mais dans un long portique qui conduisoit à un temple très vaste dont il reste encore aujourd'hui des vestiges et beaucoup de fragments de statues sur la plate-forme taillée dans le roc où il étoit construit. L'état présent des lieux, et le témoignage de Philostrate qui dit positivement que cette statue se trouvoit dans un endroit semblable à un *forum* antique, ne doivent guere laisser de doute sur la justesse de notre conjecture. Elle n'étoit point éloignée des *syrinx* (1), ou cavernes creusées dans le roc, et sur les murs desquelles les éléments des sciences et tous les faits dignes de passer à la postérité étoient gravés en caracteres hiéroglyphiques, et où l'on gardoit des colonnes de marbre qui contenoient le systême de l'écriture hiéroglyphique, inventée par Thoth (2). Ces syrinx servoient aussi de sépulture aux rois de Thebes. Elles étoient d'abord au nombre de quarante-sept;

---

(1) Voyez la description et l'usage des *syrinx* dans le *Pantheon Ægyptiorum*, lib. V, cap. V, p. 15 et 16.

Clemens Alexand., lib. I, *Stromat.*, p. 334.

Pococke's Description of the East, t. I, p. 102.

Strabon, *Geogr.*, lib. XVII, p. 561. Suivant Hésychius, les syrinx, Συριγγες, sont des trous ou des excavations qui se communiquent entre eux.

(2) J'ai déja observé ailleurs que ce personnage paroissoit

il en restoit dix-sept au temps de Ptolémée Lagus : Richard Pococke en a compté dix-huit, dont neuf étoient ouvertes.

être le même que le *Bout* des Thibetains, le *Foé* des Chinois, le *Chaca* des Japonois, l'*Oudin* des Goths, etc. Comme il m'est impossible de démontrer physiquement l'identité des personnes, on ne pourra disconvenir, d'après les fragments plus ou moins longs de leur code, que ces différents législateurs se sont souvent copiés, et qu'ils ont travaillé d'après des ouvrages anéantis aujourd'hui, bien antérieurs à tous ceux que nous connoissons, et écrits dans une langue et avec des caracteres dont nous avons perdu l'intelligence, tels que ceux des anciens Egyptiens et des anciens Persans, dont on voit des vestiges sur les obélisques, les momies, et sur les ruines de Persépolis, etc. J'ai indiqué quelques unes de ces identités dans mes notes *sur la Religion des Japonois*, page 68 du tome II des VOYAGES DE THUNBERG, édit. in-4°. Ce Thoth passoit parmi les Egyptiens pour avoir pris naissance à Thebes. Son nom égyptien désigne une colonne chargée de caracteres hiéroglyphiques.

CHAPITRE VIII.

Matiere, forme et grandeur de cette statue. Opinion des anciens et des modernes. Cette statue fut mutilée par un tremblement de terre, mais plutôt par Cambyse. Non restaurée depuis, autrefois parlante, aujourd'hui muette. Inscriptions grecques et latines de cette statue. Sens mystérieux des sept voyelles égyptiennes. Pierres sonores.

§. 1.

Les auteurs qui ont parlé de la statue de Memnon, ne l'ayant pas vue tous par leurs propres yeux, ne s'accordent pas dans les descriptions qu'ils en ont données : les uns nous la dépeignent comme un tronc difforme, et taillé sans art (1); les autres, au contraire, prétendent « qu'elle étoit recommandable « non seulement à cause de sa grandeur colossale, « mais encore par l'art avec lequel elle avoit été tra-« vaillée, et par la nature même de la pierre qui « n'avoit ni fente ni défaut (2) ». Ils ne sont pas d'accord sur la couleur de la pierre. Philostrate, imitant les rêveries des mythologues grecs qui racontent les métamorphoses de plusieurs hommes changés

(1) *Philostrat. Icon.*, lib. I, p. 742.
(2) *Diodor. Sicul.*, lib. I, p. 44.

en pierre, dit que Memnon fut changé dans l'Ethiopie en une pierre noire qui représentoit un homme assis. Suivant un préjugé vulgaire, Tzetzès dit que cette statue étoit d'une pierre rougeâtre, mais diaprée comme le porphyre, et que l'on appelle communément granit. Pococke, qui, dans ces derniers temps, l'a soigneusement examinée, dit qu'elle est d'une espece de granit rougeâtre et rousseâtre, très dur et très poreux, tel qu'il n'en avoit point encore vu; il ressemble beaucoup à la pierre des aigles. Le temps aura contribué à rembrunir la couleur, qui pouvoit être plus claire il y a quelques siecles.

Quant à sa forme, Philostrate (1) prétend que le sculpteur en avoit adopté une toute particuliere: « La statue de Memnon, dit-il, représente un jeune « homme imberbe; elle est tournée vers les rayons du « soleil levant. L'artiste y a employé une pierre noire, « et a joint les pieds l'un contre l'autre, de maniere « qu'ils ne font qu'un, selon les lois de l'art adop- « tées du temps de Dédale (2); les mains sont ap-

---

(1) *De Vita Apollon.*, lib. VI, p. 99.

(2) « Les progrès de la sculpture nous semblent avoir été « très lents en Egypte. Il se pourroit cependant que nous fus- « sions dans l'erreur. Cet art, traité avec le même esprit que « l'architecture, est arrivé parmi les Egyptiens à un pareil « degré de perfection, et ils y ont également recherché la so- « lidité, qu'ils n'ont jamais perdue de vue. Si l'on convient de « ce fait, que je regarde comme démontré, on n'attribuera « qu'à l'envie de produire des ouvrages immortels la réunion

« puyées sur le siege comme celles d'un homme qui « veut se lever (1). On remarque dans les yeux et « dans toute la figure une expression étonnante; on « croiroit qu'elle va vous adresser la parole..... » Philostrate ne parloit que d'après ce qu'il avoit entendu dire; on jugera bientôt de l'exactitude de son récit en le comparant avec celui de Pococke, dont on connoît la scrupuleuse fidélité.

Mais le lecteur ne doit pas oublier que cette statue ne se trouve plus, à beaucoup près, telle qu'elle est sortie des mains du statuaire. Mutilée, il y a plus de treize cents ans, par l'ordre de Cambyse (2), une

---

« des jambes qu'ils ont conservée si long-temps dans leurs « statues. Le colosse de Memnon est une figure des plus an- « ciennes; elle a véritablement les jambes séparées, mais par- « derriere elles tiennent au bloc. Ils ont en ce cas suivi la na- « ture; ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils n'avoient trouvé un « point de solidité, etc. ». Voyez *Recueil d'Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, premiere partie, p. 5.

(1) La statue donnée par Pococke a les mains sur les cuisses. Philostrate ne parloit que sur des rapports; le voyageur anglois a vu par lui-même.

(2) *Pausanias in Atticis*, p. 101. Τοῦτο τὸ ἄγαλμα ὁ Καμβύσης διεκόψε, *Cambyse fendit cette statue.*

L'auteur de la Chronique d'Alexandrie, p. 388, *edit. Raderi*, dit la même chose, aussi-bien que *Syncelle* dans sa *Chronographie*, p. 151. Ce dernier ajoute que Cambyse croyoit qu'elle cachoit quelque fourberie de jongleur. Enfin on peut voir la vingtieme inscription gravée sur le colosse même.

partie est encore sur pied, et l'autre dispersée par terre autour de la base. Une pareille barbarie à l'égard d'une aussi étonnante production de l'art ne pouvoit être inspirée que par la haine du vainqueur envers les vaincus, et suffiroit pour vouer ce tyran à l'exécration de tous les âges. Cette expédition, si désastreuse pour les habitants et les monuments de l'Egypte, eut lieu vers l'an 224 avant l'ere vulgaire (1). Strabon prétend avoir entendu dire dans

---

(1) « *Cambyses, Cyri filius, Persarum rex institutus est anno* « *period. Jul.* 4185, *ante Christ.* DXXIX; *et anno regni* 6°, *period.* « *Jul.* 4190, *ante Christ.* DXXIV, *invasit Ægyptum. Annus emor-* « *tualis Xacæ, juxta Kœmpferianam supputationem, incidisset* « *in anno ante Christ.* DXLIV; *atque ita multo ante Cambysis* « *imperium et ægyptiacorum sacerdotum exilium Xaca inter* « *homines apud Indos egisset... Tunc enim irrisa Ægyptiorum* « *religione, et in exilium pulsis sacerdotibus eorum, aliquem* « *putat (Kœmpferus) una cum sodalibus refugii locum sibi quæ-* « *sivisse in Indiis, indeque per Orientem ægyptiaca religione* « *propagata, Buddæ seu Xacæ nomen obtinuisse. Sed non satis* « *cum anno expugnatæ per Cambysem Ægypti conciliatum* « *annum epochæ Siamensis* ». *Alphab. thibetan.*, t. I, p. 20.

Le P. Georgi s'efforce ensuite de prouver que l'apparition de Xaca au Japon coïncide avec la fameuse expédition de Sésostris, bien persuadé que les Indiens, les Japonois, ont reçu leur religion des Egyptiens : mais comme il y a maintenant tout lieu de croire que ces peuples ont puisé leurs sciences et leurs erreurs à la même source, soit chez un peuple antérieur et savant, aujourd'hui perdu, soit chez les Thibétains, les suppositions et les recherches du savant Italien me paroissent bien superflues.

la Thébaïde que cette statue avoit été renversée par un tremblement de terre. Une simple tradition ne peut balancer les autorités que nous avons rapportées en note, à moins qu'on ne suppose que ce tremblement de terre est arrivé pendant l'incursion de Cambyse en Egypte. C'est au lecteur à juger de la probabilité de cette supposition. Je passe aux descriptions données par Vansleb, Sicard, Pococke, et Bruce. Le premier dit (1) « qu'il y a une ancienne « ville nommée *Habou*, où l'on découvre de fort « loin deux statues, l'une d'un homme et l'autre « d'une femme; les gens du pays appellent celle-là « *Sciama*, et celle-ci *Fama* (2); elles paroissent être « aussi grandes, pour le moins, que l'*Aboul-hon*, « ou le *Sphinx*, qui est devant le Caire ». Sicard indique (3) trois statues colossales; d'abord « les « deux dont parle Strabon, lesquelles sont chargées « d'une vingtaine d'inscriptions grecques et latines; « puis une troisieme, la statue du roi Memnon ». Tout en citant Strabon, ce savant missionnaire ne paroît pas s'être apperçu que le géographe grec indique une des deux premieres statues pour celle de Memnon, qui rendoit un son au lever du soleil. Pococke (4) est entré dans des détails plus satisfai-

---

(1) *Nouvelle Relation d'Egypte*, p. 410.

(2) C'est le *Chaamy* et *Taamy* de Bruce. Voyez ci-après p. 215.

(3) *Mémoires des missions du Levant*, t. VII, p. 161, 167.

(4) *Descript. of the East*, t. I, p. 101.

sants : « En sortant de ce temple (le temple sépul-
« cral des rois de Thebes), j'allai voir les statues
« que j'appellerai *colosses de Memnon;* ils sont en
« face de *Medynet-Habou...* Je passai plus d'une
« demi-journée auprès de ces statues. Elles sont
« d'une espece toute particuliere de granit dur
« et poreux, tel que je n'en avois jamais vu. Il
« ressemble beaucoup à la pierre des aigles. Ces
« statues colossales sont tournées vers le sud-sud-est,
« et posées sur un piédestal, ou une plinthe ab-
« solument unie. Celle qui est du côté du nord
« a trente pieds de long et dix-sept de large; le
« piédestal de l'autre a trente-trois pieds de long et
« dix-neuf de large; et elles sont à environ trente
« pieds l'une de l'autre. Celle du côté du sud est
« d'une seule pierre; mais celle qui est vers le nord
« a été cassée par le milieu, au-dessus des bras, qui
« posent sur les genoux. Cette statue a été construite
« avec cinq rangs de pierres. Le rang inférieur monte
« jusqu'au-dessus du coude; le second vers la moitié
« de l'avant-bras, le troisieme jusqu'à l'aisselle, le
« quatrieme jusqu'au cou; le cou même et la tête sont
« d'une seule pierre. Les autres rangs sont de deux
« pierres de front (celui du milieu en a trois) sur deux
« d'épaisseur. Les pieds sont mutilés à-peu-près à
« un quart des doigts. N'ayant point dessiné séparé-
« ment les portions brisées du colosse, j'ai préféré le
« présenter entier, et restauré d'après mes mesures
« et mes observations. J'ai pris la hauteur depuis la

« plante des pieds jusqu'au-dessus du genou, et j'ai
« trouvé environ dix-neuf pieds, et deux pieds six
« pouces depuis la plante des pieds jusqu'à la cheville,
« quatre jusqu'au sommet du coudepied; le pied
« même a cinq pieds de long, la jambe quatre d'é-
« paisseur : l'ornement placé derriere la tête ressem-
« ble à la feuille du palmier nommé *doum* (1) en
« égyptien; j'en ai vu une semblable sur une statue
« d'Harpocrate. A côté de chaque jambe, et entre
« les jambes même, est un bas-relief, grand comme
« nature, mais très défiguré. Entre la premiere et
« la grande statue je remarquai des caracteres hié-
« roglyphiques. Le piédestal de la grande statue im-
« parfaite est fendu en travers à dix pieds environ
« du dos. Il y a encore d'autres fentes et d'autres
« défauts dans la seconde statue, laquelle cependant
« est d'une seule pierre. C'est ce que je puis assurer
« moi-même sans craindre de me méprendre, ayant
« été les visiter deux fois; j'y passai une demi-jour-
« née, et je pris une notion exacte des pierres qui
« composent la partie supérieure de l'autre statue.
« Sur le piédestal de celle qui est tronquée on lit
« une épigramme grecque, que j'ai copiée et fait
« graver sur la LV planche : le coudepied et les
« jambes, à la hauteur d'environ huit pieds, sont
« aussi chargés d'inscriptions grecques et latines,
« dont plusieurs sont des épigrammes en l'honneur

---

(1) Voyez ce mot à la table des matieres de cette nouvelle édition.

« de Memnon, d'autres des attestations de ceux qui « ont entendu sa voix. Il y en a quelques unes en « caracteres inconnus. Elles sont toutes mal gravées « et en mauvais langage, ce que j'attribue à la du- « reté de la pierre et à l'ignorance des gens em- « ployés par ceux qui vouloient faire inscrire leur « nom. »

Quoique le chevalier Bruce n'ait parlé de ces beaux monuments que d'une maniere très vague et en passant, on va voir que, loin de contredire Pococke, sa relation répand un nouveau jour sur celle de ce voyageur.

« Chaamy et Taamy sont, dit-il, deux statues « colossales assises et couvertes d'hiéroglyphes. La « plus méridionale est d'une seule pierre parfaite- « ment conservée; celle du côté du nord considé- « rablement mutilée, et, selon toutes les apparences, « par l'ordre de Cambyse : on s'est efforcé depuis « de la réparer. L'autre a une coëffure très re- « marquable; car elle ressemble parfaitement aux « perruques que l'on porte maintenant. Ces deux « statues sont sur un terrain très fertile dépen- « dant de Thebes, et servoient probablement de « nilometre à cette ville, comme le prouvent assez « les marques que l'eau a laissées sur les bases. Ces « bases sont nues et non couvertes de limon jus- « qu'au bord de la plinthe, ou au plus bas du « stylobate, de maniere qu'il n'y a pas même le « huitieme d'un pouce de la partie inférieure qui

« soit couverte de limon, quoiqu'elles se trouvent au « milieu des terres depuis plus de trois mille ans. « Et si, comme plusieurs auteurs systématiques l'ont « imaginé, les inondations du Nil exhaussoient le « sol de l'Egypte, ces statues seroient maintenant « enterrées jusqu'à la moitié du corps. Elles sont « couvertes d'inscriptions grecques et latines qui « semblent attester que plusieurs voyageurs ont « entendu la statue de Memnon rendre le son qu'on « lui attribuoit quand elle étoit frappée par les rayons « du soleil. » (1)

En comparant ces descriptions avec celles que nous ont laissées Strabon et Pausanias, il est aisé de se convaincre qu'il s'agit de la même statue; que cette statue est celle de *Memnon* ou *Aménophis*. D'après des témoignages aussi positifs, on n'exigera pas que je réfute les objections de quelques érudits, tels que le jésuite Sicard, qui, après avoir parlé des deux statues décrites par Strabon, par Pococke et par Bruce (probablement celles de Taamy et Chaamy), indique que celle de Memnon est différente de celles-là, et insinue même qu'elle se trouve dans un temple où il existe probablement quelques statues de marbre noir, mais d'une dimension bien moins considérable. A la vérité, cette opinion est appuyée sur un passage de Philostrate déja cité,

---

(1) *Bruce's Travels to discover the sources of the Nil*, t. I, p. 120 et 121.

qui dit que « cette statue de Memnon étoit placée « dans un temple assez semblable aux *forum* des « anciens ». Quoique le témoignage de Philostrate ne soit pas, comme on sait, d'un grand poids en géographie ni en topographie, il se concilieroit aisément avec la description donnée par Pococke. Enfin les nombreuses inscriptions grecques et latines gravées sur celle dont Pococke et Norden nous ont donné les dessins ne laissent pas même d'incertitude : la plupart font mention de cette voix miraculeuse qui avoit rendu si fameuse cette statue chez les anciens.

§. 2.

Je vais transcrire quelques unes de celles que l'on a pu déchiffrer parmi les différentes ectypes rapportées par les deux savants et estimables voyageurs que nous venons de citer.

I.

C. LELIA, AFRICANI PRAF.
VXOR, AVDI MEMNONEM
PRIDIE... FEBR. HORA I.-S.
ANNO I. IMP. DOMITIANI AUG.
CVM IAM TERTIO VENISSEM.

Lélia, femme du préfet d'Afrique, j'ai entendu Memnon la veille de..... février, à une heure et demie (1), *l'an I du regne de Domitien. Je suis déja venue trois fois.*

(1) C'est-à-dire à six heures et demie du matin, suivant notre

II.

TETRoNIoS PRÆF...
HoRAM CVM PRIMAM CVMQVE
HoRAM SoLTS SECVNDAM
PRoLATO oCEANo LVMINA
ALMA DIES
VOX AVDITA MIHI EST
BENE MEMNONIA.

Jablonski restitue ainsi la premiere ligne,

PETRONIVS PRÆF. ÆG.

Pétrone préfet d'Egypte. Le nom de ce gouverneur d'Egypte se trouve plus d'une fois dans les inscriptions de cette statue.

Le distique *Horam cum*, etc. indique que ce Pétrone a entendu la voix de Memnon deux fois, à la premiere heure et à la seconde heure du jour, et qu'il l'a très *bien* entendue.

III.

Sur la jambe droite, cette inscription a été restituée ainsi par Jablonski, d'après les dessins de Pococke et de Norden :

ANNo V. HADRIANI
IMP. T. HATER....
NEPoS PRAF. ÆG.
AVDIT MEMNoNEM
XII K. MART. HoRA I-S.

---

maniere de compter. La premiere heure du jour chez les Egyptiens répondoit à six heures du matin de l'horloge européenne.

Cette inscription a été gravée par ordre de Titus Haterius Nepos, dont le nom n'est pas étranger aux fastes consulaires ni aux inscriptions romaines. Ce gouverneur d'Egypte a entendu Memnon l'an cinq du regne d'Hadrien, le douze des kalendes de mars, à une heure et demie.

IV.

Inscription tirée de Norden:

CLAVDIVS MAXIMVS
LEG. XXII AVDIVI MEMNoNEM
HORA I. SEMIS. C. ÆMILIVS
HoRA PRIMA SEMIS AVDI
VI VOCEM MEMNONIS.

Deux Romains, Claude Maxime et C. Emile, étoient partis ensemble pour entendre Memnon, et, l'ayant tous deux entendu, ont fait graver cette inscription. Claude Maxime est célebre dans l'histoire du second siecle de l'ere vulgaire; il servoit dans la vingt-deuxieme légion (1), comme le prouve cette inscription; mais nous ignorons en quelle qualité. On sait par l'apologie d'Apulée, récitée devant lui, qu'il fut élevé ensuite au proconsulat d'Afrique. Il y eut un autre Claude Maxime, dont M. Aurele Antonin le philosophe reçut des leçons (2).

---

(1) Voyez *Notitia dignitatum imperii*, f. 24, edit. Lugd., anno 1608.

(2) *Capitol. in M. Aurel. Anton. philos. vita*, cap. III.

V.

Inscription sur la jambe droite, tirée de Pococke.

V. NoNAS MARTIAS
FELIX AVG. C. LIBERTVS
ET PRoCVRAToR VSIACVS
HoRA PRIMA SEMIS
MEMNONEM
AVDIVIT.

VI.

Inscription sur la même jambe, tirée de Norden et de Pococke.

C. MANIVS HANIoCHVS
DoMo CoRINTHIVS .... ITEM
AVDIVI MEMNoNEM ANTE SECV. HoRAM
XIII.. TITIANo CoS. EoDEM DIE
HoRA PRIMA EIVSDEM DIEI.

Cette inscription est au nom de Manius Haniochus (le cocher, ἡνίοχος en grec), sous le consulat de Titien, c'est-à-dire l'an 245 de l'ere vulgaire. Manius atteste avoir entendu la voix de Memnon avant la seconde heure. Un autre témoin, dont le temps a dévoré le nom, attestoit la même chose et le même jour. D'où l'on peut conclure que cette voix se faisoit entendre plus d'une fois par jour, selon que les prêtres le jugeoient à propos.

VII.

. ...

PRÆF. AEG.
AVDIT
MEMNoNEM
XIII K. APRILIS
VERo III ET AMBIBVLo CoSS.
HORA I.

Un gouverneur d'Egypte, dont on n'a pu lire le nom, a entendu Memnon sous le troisieme consulat de Verus et sous celui d'Ambibulus, la dixieme année du regne d'Hadrien, 126 de J. C., le treizieme des kalendes d'avril, à une heure.

VIII.

Inscription restituée par Jablonski.

L. JVNIVS CALVINVS
...........MoNTIS BERINI
AVDIVI MEMNoNEM CVM.....
MINICIA...............
KAL. IVNIIS HoRA II ANNo...

IX.

SEX. LICINIVS PVDENS
XI. K. IANVARIAS. ANNO... DN.
DOMITIANI CÆSARIS AVGVSTI
GERMANICI AVDIVI MEMNoNEM.

L'an de Domitien notre seigneur (1), etc.
Sextus Licinius Pudens,
j'ai entendu Memnon.

(1) D. N. *Domini nostri*. Tout le monde sait que cet empe-

X.

Inscription grecque, toujours sur la jambe droite.

ΗΛΙΟΔΩΡΟΣ ΖΗΝΩ
ΝΟΣ ΚΑΙCΑΡΕΙΑΣ ΠΑ
ΝΙΑΔΟΣ ΗΚΟΥCΑ Δ. ΚΑΙ
ΕΜΝΗΣΘΗΝ ΖΗΝΩΝΟΣ
ΚΑΙ ΑΙΑΝΟΥ ΑΔΕΛΦΩΝ.

Heliodorus, Zenonis filius,
ex Caesarea Paneade,
audivi quater, et
recordatus sum Zenonis
et Æliani fratrum.

Héliodore, fils de Zénon, de Césarée Panéade, j'ai entendu quatre fois, et je me suis rappelé de mes freres Zénon et Ælien.

Les inscriptions suivantes sont sur la jambe gauche.

X I.

Inscription très altérée sur la jambe gauche.

S. MITHRIDATICVS TRIBVNVS
LEG. XXII DEIoT. XIII. K. IVL.
MEMNONEM AVDIVI H. I.

Mithridaticus, tribun de la vingt-deuxieme légion, cantonnée par Auguste en Egypte, et surnommée la Déjotarienne, a entendu Memnon le XIII des kalendes de juillet, à une heure, probablement le jour du solstice.

---

reur est le premier qui ait pris ce titre. L'indication de l'année est effacée.

XII.

Sur la même jambe.

PETRoNIVS S. BALBVS
PRÆF. PR. LEG. AVDIVI MEMNON.
VI IDVS MARTIAS.
SERVIANo III ET VARo CoSS.
HoRA DIEI ANTE PRIMAM.

Cette inscription a été gravée sur la statue par les ordres de Pétronius Balbus, préfet de la premiere légion, sous le regne d'Hadrien et les consulats de Servianus et de Varron. Il vaudroit mieux peut-être lire PRAEF. ÆG., gouverneur d'Egypte, que PRÆF. PR. LEG., parceque la premiere légion n'étoit pas en garnison en Egypte.

XIII.

....

PRoCoS. ITERVM HoRA
DIEI SECUNDA... EGI GRATIAS.

Le temps a effacé le nom du proconsul qui a fait graver cette inscription. Elle nous apprend au moins qu'il a entendu deux fois (*iterum*) la voix de Memnon; ce qui est aussi arrivé à une nommée *Camilla*, comme on le voit par une autre inscription (1). Les mots *egi gratias* annoncent que la dévotion conduisoit différentes personnes à cette statue pour entendre sa voix, et qu'après l'avoir entendue ils en rendoient graces à Memnon lui-même ou à d'autres dieux.

(1) Δεύτερον ἀκούσασα Μέμνονος, *cum iterum audivisset Memnonem.*

XIV.

ΓΑΙΟC ΙΟΥΛΙΟC ΔΙΟΝΥCΙΟC
ΑΡΧΙΔΙΚΑCΤΗC ΘΕΩΝΟC
ΑΡΧΙΔΙΚΑCΤΟΥ ΥΟC ΚΑΙ
ΠΑΤΗΡ ΗΚΟΥCΑ ΜΕΜΝΟ
ΝΟC ΩΡΑC ΠΡΩΤΗC.

Caïus Julius Dionysius
primarius judex, Theonis
judicis primarii et filius, et
pater, audivi Memnonem
hora prima.

Suit une autre inscription encore plus altérée, que Jablonski restitue ainsi :

XV.

ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟC ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΙΚΟC...
....
....ΗΚΟΥCΑ ΜΕΜΝΟΝΟC ΤΟΥ ΟCΙΟΤΑΤΟΥ
ΜΕΤΑ ΤΕC CΥΜΒΙΟΥ ΑΡCΙΝΟΗC ΚΑΙ
ΤΩΝ ΤΕΚΝΩΝ ΑΙΛΟΥΡΙΩΝΟC ΤΟΥ ΚΑΙ ΚΟ
ΔΡΑΤΟΥ Κ Ι ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΕΤΕΙ ΙΕ ΑΔΡΙΑΝΟΥ
ΚΑΙCΑΡΟC ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ.... ΧΟΙΑΚ.

C'est-à-dire,

Artemidorus, Ptolomaei filius, Cæsaris procurator. .
....
. . . . audivi Memnonem sanctissimum
una cum conjuge Arsinoë et
filio Ælurione qui et Quadratus nominatur,
et Ptolomeo, anno XV Hadriani
Cæsaris domini die.... mensis khoeak.

« Artémidor, fils de Ptolomée, lieutenant de César,
« ....
« .... j'ai entendu le saint
« Memnon avec ma femme Arsinoé et nos fils Ælu-
« rion, qui se nomme aussi Quadratus, et Ptolomée,
« l'an XV d'Hadrien César, maître, le jour... du mois
« de khoeak. »

Les personnes dont il est fait mention dans cette inscription étoient des naturels de l'Egypte, comme leurs noms l'indiquent. L'inscription fut gravée l'an XV du regne d'Hadrien, en 131 de l'ere vulgaire, au mois égyptien khoeak, qui répond à notre mois de brumaire, ou à celui de novembre de l'ancien calendrier. L'indication du jour est effacée.

XVI.

Autre inscription grecque dont on ne peut déchiffrer que ces mots :

ΛΟΥΚΑϹ ΩΡΑϹ Γ. ΗΚΟΥϹΑ.

Un nommé Lucas atteste avoir entendu la voix de Memnon à la troisieme heure.

XVII.

ΕΚΛΥΟΝ ΜΕΚΑ ΦΩΝΗϹΑΝΤΟϹ ΜΟΙ.

J'ai entendu (Memnon) *qui m'a rendu un grand son* (très sonore). Ordinairement ce son étoit foible et obscur; mais quelquefois il avoit plus de force et se prolongeoit plus long-temps, comme nous pouvons le conjecturer par l'épigramme suivante :

XVIII.

ΑΥΔΗϹ ΤΟΠΡΟϹΘΕΝ ΜΟΥΝΟΝ ΕΙϹΑΚΟΥϹΑΝΤΑϹ
ΝΥΝ ΩϹ ϹΥΝΗΘΕΙϹ ΚΑΙ ΦΙΛΟΥϹ ΗΣΠΑϹΑΤΟ
ΜΕΜΝΩΝ Ο ΠΑΙϹ ΗΟΥϹ ΤΕ ΚΑΙ ΤΕΙΘΩΝΟΙΟ.
ΑΙΣΙΟΝ. ΙΝΑ ΚΑΤΑΝΟΩ ΚΑΙ ΦΘΕΓΜΑΤΑ.
Η ΦΥϹΙϹ ΕΔΩΚΕ ΔΗΜΙΟΥΡΓΟϹ ΤΩΝ ΟΛΩΝ.

Qui quondam solum audiveramus vocis sonum,
nos nunc ut familiares suos et amicos salutavit
Memnon Auroræ et Tithonis filius,
omine auspicato, ut nempe ego et sensum perciperem harum vocum.
Ipsa natura eas promit opifex totius universi.

Nous n'avions entendu qu'un seul son de voix; et maintenant Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, nous a salués affectueusement comme ses alliés et ses amis. J'ai pu saisir le sens de ces paroles : elles sont proférées par la nature même, créatrice de tout l'univers.

L'auteur de ces vers ïambes paroît surpris, et même enthousiasmé d'avoir entendu d'une maniere plus distincte la voix inarticulée de Memnon. Il paroît qu'il y avoit des moments où les prêtres se surpassoient dans cette jonglerie. Si nous n'avions d'autre but que de prouver l'existence de cette fourberie sacerdotale, nos citations seroient déja trop nombreuses; mais comme nous voulons donner les principales inscriptions qu'on a pu déchiffrer, on nous en passera encore quelques unes.

XIX.

Inscription sur la cuisse gauche.

Ἔκλυον αὐδήσαντος ἐγὼ Πόβλιος Βαλβῖνος
  Φωνὰς τὰς θείας Μέμνονος ἢ Φαμενώφ.
Ἦλθον ὁμοῦ δ' ἐρατᾷ βασιλήιδι τῇδε Σαβίνᾳ
  Ὥρας δὲ πρώτας ἅλιος ἔσχε δρόμον.
Κοιράνῳ Ἀδριανῷ πέμπτῳ δεκάτῳ ἐνιαυτῷ.
  Ἄματα δ' ἔσχεν Ἀθυρ εἴκοσι καὶ πίσυρα
Ἐικόστῳ πέμπτῳ ἄματι μηνὸς νοέμβριος.

Ego, Publius Balbinus, audivi divinas voces
  loquentis Memnonis vel Phamenophis.
Veni vero huc una cum amabili regina Sabina:
  primae horae sol habebat cursum,
imperatoris Hadriani quinto et decimo anno:
  dies autem habebat athyr viginti et quatuor,
vigesimo quinto die mensis novembris.

Moi, Publius Balbinus, j'ai entendu les paroles divines de Memnon ou de Phaménoph. Je suis venu ici avec l'aimable reine Sabine, à la premiere heure de la course du soleil, la quinzieme année du regne d'Hadrien, le 24 du mois d'athyr, le 25 du mois de novembre.

La reine, ou plutôt l'impératrice Sabine, qui accompagnoit l'auteur de cette épigramme, étoit l'épouse de l'empereur Hadrien. Voici d'autres inscriptions où il est mention de ce prince même.

XX.

Inscription sur la même cuisse.

ΙΟΥΛΙΑϹ ΒΑΛΑΙΛΛΗϹ
ΟΤΕ ΗΚΟΥϹΕ ΙΟΥΛΙΕΩΝΟϹ
Ο ϹΕΒΑϹΤΟϹ ΑΔΡΙΑΝΟϹ.

Jablonski la restitue ainsi :

ΙΟΥΛΙΑϹ ΚΑΜΙΛΛΗϹ
ΟΤΕ ΗΚΟΥϹΕ ΤΟΥ ΜΕΜΝΩΝΟϹ
Ο ϹΕΒΑϹΤΟϹ ΑΔΡΙΑΝΟϹ.

Julie Camille a fait poser ceci dans le temps qu'Hadrien Auguste a entendu la voix de Memnon.

XXI.

Sur la base même de la statue.

Epigramme d'Asclépiodote copiée par Pococke (1), et revue par Philippe d'Orville (2).

Ζώειν, εἰναλίη Θέτι, Μέμνονα, Χ'ἀδέα φωνεῖν
Μάνθαν', ἐπί Τροίης ἄλλοκ' ἀπολλύμενον
Ἀιγύπτου Λιβυκῆσιν ὑπ' οφρύσιν οὗ ἀποτάμνει
Καλλίπυλον Θήβην Νεῖλος ἐλαυνόμενος
Τὸν δὲ μαχῆς ἀκόρητον' Αχιλλέα μήτ' ἐπί Τρώων
Φθέγγεσθαι πεδίῳ μήτ' ἐνὶ Θεσσαλίη.

Vivere, marina Theti, Memnona et suaviter sonare,
disce, ad Troiam quondam occisum
AEgypti libycis sub tumulis, ubi abscindit
pulchras portas habentem Theben Nilus incitatus;
insatiabilem vero pugnæ Achillem neque in Troum
loqui campo, neque in Thessalia.

---

(1) *Description of the East*, t. I, p. 149.
(2) *Animadvers. ad Chariton. aphrodisiens.*, p. 50.

Divinité des mers, Thétis, apprends que Memnon, tué autrefois sous les murs de Troie, vit encore, qu'il rend des sons harmonieux : quoiqu'enfermé dans les tombeaux de Libye, non loin de cette Thebes aux belles portes que le Nil traverse, il parle; tandis que ton Achille, insatiable de combats, est muet dans les champs troyens et dans ceux de la Thessalie.

L'auteur de cette épigramme paroît être un enthousiaste admirateur de Memnon, et conséquemment un ennemi d'Achille son vainqueur. Il fait ici allusion au combat de ces deux héros, dont nous avons donné la description ci-dessus, page 170, et dans lequel Memnon perdit la vie.

XXII.

Sur la cuisse gauche.

DIALOGUE ENTRE MEMNON ET UN SPECTATEUR.

A. ΕΘΡΑΥϹΕ ΚΑΜΒΥϹΗϹ ΜΕ ΤΟΝΔΕ ΤΟΝ ΛΙΘΟΝ
ΒΑϹΙΛΕΟϹ ΗΛΙΟΥ ΕΙΚΟΝΑ ΕΚΜΕΜΑΓΜΕΝΟΝ
ΦΩΝΗ ΔΗ ΗΔΥΜΟϹ ΗΝ ΠΑΛΑΙ ΜΟΙ ΜΕΜΝΟΝΟϹ.
ΤΑ ΠΑΘΗ ΔΕ ΟϹϹΑ ΗΝ ΑΦΕΙΛΕ ΚΑΜΒΥϹΗϹ

B. ΔΥϹΦΟΡΑ ΓΕ. ΝΥΝΙ ϹΟΙ ΑϹΑΦΗ ΤΑ ΦΘΕΓΜΑΤΑ
ΟΛΟΦΥΡΟΜΑΙ ΤΗϹ ΠΡΟϹΘΕΔΕΙΛΟΤΑΤΕ ΤΥΧΗϹ.

A. *Vulneravit me Cambyses huncce lapidem,*
in effigiem regis solis conformatum.
Vox mihi suavis quondam erat Memnonis :
at voces laetitiae aut tristitiae affectum distincte testantes
abstulit Cambyses.

B. *Sane intoleranda narras. Vox tua nunc obscura sonat et non intelligenda.*

Deploro eam quae olim te, miserrime, afflixit calamitatem.

A. Cambyse m'a blessée, moi pierre taillée à l'image du soleil-roi. J'avois autrefois la douce voix de Memnon : mais Cambyse m'a enlevé les accents qui exprimoient distinctement la joie et la douleur.

B. Tu racontes des choses affreuses. Ta voix ne rend maintenant que des sons obscurs et inintelligibles. Infortunée, je gémis sur le malheur qui t'a accablée.

Une autre inscription, qu'il seroit peut-être impossible de restituer tant elle est altérée par le temps, indique qu'un préteur étant venu de lui-même à la statue de Memnon pour entendre sa voix, et la statue n'en ayant point rendu, il revint dans la ville par une inspiration divine; après avoir attendu deux jours, il revint, et entendit la voix divine. Voyez ci-après un autre vestige d'inscription.

Toutes les inscriptions qu'on vient de déchriffrer font mention de la voix et des accents divins de Memnon; il y est même fait mention de l'*injure faite* à la statue par Cambyse, qui lui *enleva des accents qui exprimoient la joie et la douleur*. On s'apperçoit que l'auteur s'est permis quelque licence; mais il est certain que la maniere dont Cambyse, ce fana-

tique ennemi des fanatiques, traita cette statue a dû lui gâter la voix et déranger la mécanique intérieure au point qu'elle ne rendit plus que par hasard le son des sept voyelles égyptiennes, lesquelles paroissoient lui être autrefois très familieres, comme je le soupçonne d'après un passage de Lucien, qui fera le sujet du paragraphe suivant.

§. 3.

Dans toutes les inscriptions que nous venons de rapporter, il n'est question que d'une voix inarticulée, obscure, ou plutôt d'un son ou craquement. Un voyageur, suivant Lucien, a été plus heureux que les autres mortels. Eucrates, un des interlocuteurs de ses dialogues, « atteste avoir entendu, « non comme le commun des hommes, cette statue « rendre un son inarticulé. Memnon, dit-il, ouvrit « la bouche en ma faveur, et me rendit un oracle « en sept vers qu'il seroit impossible de répéter (1) ». Ces sept vers sont probablement une amplification de l'auteur, laquelle n'est pas tout-à-fait dépourvue de fondement. Tout le monde connoît la vénération des Egyptiens pour le nombre septenaire, qu'ils regardent comme mystérieux et sacré; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que « leurs prêtres « chantoient les louanges des dieux en répétant suc-

(1) *Philopseude*, ou *le faux Ami*, t. II, p. 496 de l'édit. de Saumur, et t. IV, p. 212 de la trad. de Belin de Balu.

« cessivement les sept voyelles, lesquelles par la dou-
« ceur de leur son leur tenoient lieu de flûte et de
« harpe (1) ». A la vérité, ce chant n'étoit pas usité par tous les prêtres ni dans tous les temples de l'Egypte; la harpe (2), la flûte et la trompette servoient dans le culte d'Isis et d'Osiris, mais dans certaines villes et dans certaines cérémonies particulièrement. Les prêtres d'Abyde dans la Thébaïde rejetoient toute espece d'instruments de musique : ils préten-

(1) Voyez l'ouvrage intitulé, Περὶ Ἑρμηνείας, attribué à Démétrius de Phalere.

(2) Κιθάρα, *cithara*. Cet instrument date de la plus haute antiquité. M. Bruce en a trouvé trois especes différentes et d'une grande perfection dans les ruines de Thebes. Il observe avec beaucoup de justesse que ces instruments détruisent tous nos systêmes sur la musique des Grecs, et prouvent mieux que toutes les citations possibles la perfection de la géométrie, du dessin, des arts mécaniques, et de la musique, à une époque qui est déja ensevelie pour nous dans l'océan des temps. L'époque que nous voulons fixer à l'invention de ces arts n'est que celle de leur restauration. C'est cette opinion que Salomon a voulu exprimer, ou plutôt qu'il a empruntée des étrangers, quand il a dit : « Existe-t-il quelque chose dont on puisse « dire, *Voyez, cela est nouveau;* c'étoit déja anciennement « bien avant nous »? *Ecclesiast.*, cap. I, v. 10. *Bruce's Travels to discover the sources of the Nil*, t. I, p. 131 et 132. S'il m'est permis d'énoncer une opinion qui n'est peut-être que le résultat d'une demi-science, et que je serai également flatté de voir combattue ou partagée par de vrais savants : « Plus on « s'enfonce dans l'antiquité, plus on se pénetre de la périodicité « des révolutions physiques et politiques ». *Nil novi sub sole.*

doient que le son de la trompette ressembloit trop à la voix de l'âne (1); et, quoiqu'on y adorât Osiris, aucun chanteur ni aucun instrument n'accompagnoit le sacrifice, comme cela se pratiquoit à l'égard des autres dieux (2). En rejetant les instruments de musique, les prêtres les auront remplacés dans leurs cérémonies religieuses par la répétition cadencée des sept voyelles égyptiennes *alpha*, *ei*, *hida*, *iautha*, *o*, *he*, *ô*, qui existent encore dans le cophte. Comme on montroit à Abyde le palais de Memnon, nommé *Memnonium* par les Grecs, il est probable qu'Aménophis y recevoit les honneurs divins. Seroit-il donc si déraisonnable de penser que le chant des sept voyelles se rapportoit à Memnon et lui étoit particulièrement consacré? Pendant longtemps les Grecs n'ont eu que les cinq voyelles, qu'ils transmirent aux habitants de l'Italie (3); ils n'adopterent que très tard l'η et l'ω, qui leur vinrent des Egyptiens.

Il est probable que les prêtres thébains avoient porté leurs voyelles au nombre de sept, pour cor-

(1) *Ælian. de Animalib.*, lib. X, cap. XXVIII.

(2) *Strabon*, lib. XVII, p. 560.

(3) *Scalig. Animad. in Eusebii chron.*, p. 110 et 111; *Salmas.*, *ad Inscrip. Herod. Attici*, p. 42, edit. Crenii; *Bentleius de Epistol. Phalar.*, p. 241; et la *Dissertation* du président Bouhier *sur les anciennes lettres des Grecs et des Latins*, à la suite *de la Paléographie* de Montfaucon.

respondre aux sept planetes, auxquelles elles étoient consacrées, chacune des sept voyelles étant le signe et le caractere de l'une de ces planetes. Cette invention leur parut de la plus haute importance; et c'étoit pour en perpétuer la mémoire qu'ils en avoient fait un chant religieux dans la Thébaïde, sur-tout à Thebes et à Abyde. Or, comme la statue colossale dont nous parlons étoit construite de maniere à rendre des sons toutes les fois que les prêtres croyoient que cette ruse pouvoit leur être utile, il étoit assez naturel qu'ils lui fissent articuler successivement leurs sept voyelles. Ne seroit-ce pas ici l'occasion de chercher si ma conjecture ne serviroit pas à expliquer une ancienne tradition des Egyptiens, consignée dans Pline, et déja rapportée dans la note de la page 186, *qu'un certain Mennon trouva en Egypte des lettres quinze ans avant Phoronée, le plus ancien roi des Grecs?* Il ne s'agit certainement pas ici des lettres en général, mais tout au plus de quelques caracteres; car on sait que les Egyptiens attribuoient unanimement l'invention de leurs lettres à Thoth ou Mercure; c'est ce que Pline n'a point manqué d'observer. Ainsi le passage que nous venons de citer ne peut être relatif qu'à quelques lettres additionnelles nouvellement inventées. Comme, suivant une ancienne tradition, la statue de Memnon passoit pour répéter chaque jour les sept voyelles, on en aura induit qu'il étoit l'inventeur de ces lettres; et, comme on a déja vu, les naturels la

nommoient *vocale*. Le nom de Mennon que Pline donne à l'inventeur de ces lettres n'est pas une variante assez considérable pour embarrasser le lecteur; quelques copistes et éditeurs y ont même substitué Memnon.

§. 4.

Plusieurs auteurs anciens ont cherché à expliquer comment une pierre rendoit à une heure fixe un son semblable à la voix: quelques uns attribuoient cet effet merveilleux à la nature même de la pierre; c'étoit l'opinion de Pausanias (1). « On montre à « Mégare, dit-il, une pierre qui rend un son sem- « blable à celui du luth quand on la frappe avec « un caillou : mais j'ai encore été plus surpris à la « vue du colosse de Thebes en Egypte au-delà du « Nil; tous les jours, au lever du soleil, il rend un « son semblable à celui des cordes d'une harpe ou « d'une lyre qui se rompent. »

P. della Vallé (2) dit avoir trouvé dans la pyramide de Memphis une pierre extrêmement dure qui rend, lorsqu'on la frappe, un son doux et agréable, et assez semblable à celui d'une cloche : c'est probablement le calcophonos dont parle Pline (3).

(1) *In Atticis*, p. 101.

(2) Tome I, p. 277. La Croze dit avoir vu une pierre semblable dans la province de Bretagne.

(3) Lib. VII, cap. X. *Calcophonos nigra est, sed illisa aeris tinnitum reddit :* la pierre calcophonos, ou au son d'airain, est

On connoît l'usage des pierres sonores dans la musique chinoise, lesquelles par leurs différents sons formeroient seules un concert assez semblable à nos *harmonica* (1). Rien de plus aisé que de disposer ces pierres dans l'intérieur du colosse de maniere à répercuter la voix du prêtre qui s'y étoit intro-

---

noire, et rend, quand on la frappe, un son semblable à celui du métal (dont elle porte le nom). Elle ressemble étonnamment pour la couleur et le son à l'*hiang-ché* des Chinois, dont il est fait mention dans la note suivante.

(1) Les pierres sonores servent, depuis les siecles les plus reculés, d'instruments de musique à la Chine. Il en est fait mention dans les Kings. La colonie tatare ou indienne qui peupla la Chine connoissoit probablement l'usage des pierres sonores dans la musique, et on tira parti de celles qui se trouvent à la Chine dès le regne d'Yao, fondateur de l'empire chinois. On en compte quatre principales especes. 1°. L'*yu*, la plus renommée, la plus belle et la plus précieuse des pierres sonores que l'on connoisse en Chine : les naturalistes chinois la regardent comme un caillou métallisé ou crystallisé. 2°. Le *nieou yeou-ché*, ou pierre graisse de bœuf; elle a dans son épaisseur différentes couleurs par couches; les meilleures sont jaunes. 3°. L'*hiang-ché;* elle rend un son si métallique, qu'on la prendroit pour une composition. Il y en a de noirâtres, de grisâtres, etc. Elle remplit l'idée que les anciens nous ont laissée de leurs pierres sonores. La quatrieme espece ressemble au marbre; ce sont des pierres grises, noires, etc. On peut en voir la description dans *les Mémoires concernant l'histoire, les sciences et arts des Chinois*, t. VI, p. 255 et suiv., et t. XIV, p. 389, *Notice particuliere sur la pierre d'yu.*

duit. Je ne serois pas même très éloigné de croire que ces pierres sonores pouvoient être frappées par des marteaux disposés le long d'un clavier assez semblable à celui de nos carillons; c'étoit l'opinion de plusieurs auteurs, et particulièrement celle d'un ancien scholiaste de Juvénal non encore publié (1). Il dit *que la statue de Memnon, fils de l'Aurore, étoit construite avec un tel mécanisme, qu'elle rendoit une voix humaine pour saluer le roi et le soleil. Cambyse, voulant connoître ce secret, fit abattre une partie de la statue, qui ne salua plus le roi, mais seulement le soleil.* Strabon croit que la fraude entroit pour quelque chose dans cette affaire. « Vers « la premiere heure, dit-il, j'ai entendu un son qui « est parti ou de la base du colosse, ou de quel- « qu'un des assistants; c'est ce que je ne puis as- « surer ». Observez, je vous prie, que Strabon n'a entendu qu'un son, et non une voix, comme sembleroit l'indiquer le mot φθέγξασθαι employé par Philostrate, qui ne rapportoit que des récits, aussi-bien que Tacite, qui n'emploie au reste que les mots *vocalis sonus.* Pline parle aussi d'un son, d'un craquement (*crepare dicunt*) qui se fait entendre à chaque aurore (2). Concluons donc que cette voix

(1) Cette citation curieuse se trouve dans la Dissertation de J. Ph. *Casselius*, *de* Λίθοις κεκράξομενοις (sur les pierres vocales ou parlantes), p. 8.

(2) *Quotidiano solis ortu contactum radiis crepare dicunt. Hist. nat.*, lib. XXXVI, t. IX, cap. XI, p. 654, *edit. Franzii.*

humaine et articulée n'a existé que dans le cerveau de ceux qui ont entendu le craquement, et qui auront abusé du privilege des voyageurs pour amplifier les merveilles dont ils avoient été témoins. Ce qui sembleroit prouver la nécessité de l'intervention des prêtres pour mettre en action le mécanisme intérieur de la statue, c'est qu'elle est devenue muette positivement à l'époque où les empereurs chrétiens ont aboli le culte égyptien. En effet, cette statue a perdu sa voix en même temps que les prêtres ont été dépouillés de leur autorité et de leurs richesses. Enfin, depuis le quatrieme ou cinquieme siecle de l'ere vulgaire, aucun écrivain chrétien ou musulman n'en a fait mention, et nous ignorerions son existence si le P. Sicard, Pococke, et Bruce, ne l'eussent reconnue.

CHAPITRE IX.

DIVINITÉ D'AMÉNOPHIS OU OSYMANDYAS.

Culte rendu à la statue colossale de Thebes. Différentes conjectures sur la destination de cette statue emblématique. Elle indiquoit l'équinoxe du printemps.

§. 1.

Le nom d'Osymandyas, qui selon nous est le même qu'Aménophis, ne se trouve dans aucun des anciens historiens qui ont écrit sur l'Egypte, excepté Diodore de Sicile qui en parle d'après Hécatée; Hérodote ni Eratosthene ne parlent point même d'Aménophis. Manéthon seul indique quatre rois de ce nom. Joseph regarde comme une fiction des prêtres égyptiens tout ce que celui-ci raconte du quatrieme Aménophis, et qui pouvoit cependant à certains égards se rapporter au prince à qui on avoit élevé la statue colossale près de Thebes, quoique Manéthon (1) attribue cette statue au second Aménophis. Mais nous sommes bien autorisés à douter de l'authenticité de ces fragments historiques; et, après toutes les recherches imaginables, il faut avouer que rien n'est moins certain que l'époque où vivoient ces

(1) *Joseph advers. Apion.*, lib. I, p. 26.

rois nommés Aménophis; leur existence est un problême (1), ou au moins se perd dans la nuit des temps: mais un fait incontestable, c'est que l'on avoit donné ce nom à une statue colossale érigée près de Thebes, non pour honorer la mémoire d'un roi dont le nom ne se trouve pas dans le catalogue des rois thébains dressé par Eratosthene, mais pour caractériser les attributs de quelques divinités symboliques des Egyptiens. Je ne disconviendrai pas cependant que, par la suite, des rois d'Egypte aient pris suivant l'usage du pays le nom de cette divinité symbolique. Manéthon aura donné pour des faits historiques les traditions et les allégories des prêtres concernant Aménophis. Enfin, si l'existence de ce personnage est problématique, il n'est point permis au moins de douter de la vénération et du culte religieux qu'il avoit obtenu chez les Egyptiens.

§. 2.

PHILOSTRATE, après avoir parlé des regrets que les Ethiopiens donnoient à Memnon à cause de sa mort prématurée (2), ajoute que les Ethiopiens rendoient un culte à *Memno Eous*. Le même peuple, suivant Héliodore (3), plaçoit Memnon au nombre de ses héros, et lui rendoit un culte public. Appien

---

(1) *Perizonii Origines aegyptiacae*, cap. XV, p. 247.

(2) Voyez ci-dessus, p. 165.

(3) *Æthiopica*.

nous apprend qu'il jouissoit de pareils honneurs dans l'Assyrie. Ceci est une fiction poétique qui n'étoit pas tout-à-fait dépourvue de vraisemblance. Comme plusieurs historiens prétendent que Memnon naquit dans l'Assyrie, et que l'on voyoit à Suze les *Memnonia* ou monuments de sa gloire, et que d'un autre côté on assuroit qu'il recevoit les honneurs divins dans la Thébaïde, il n'en falloit pas davantage pour autoriser cette fiction du poëte. Enfin, plusieurs inscriptions grecques et latines gravées sur le colosse même prouvent que plus d'un siecle après la naissance de Jésus-Christ il étoit encore regardé comme un dieu, et jouissoit des honneurs divins. On découvre sur la jambe droite de cette statue les mots suivants d'une inscription grecque extraordinairement altérée:

ΗΚΟΥΣΕΝ ΕΛΘΩΝ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΤΟΝ ΗΧΟΝ,

Le préteur, lorsqu'il est venu, a entendu la voix de dieu.

La voix de dieu, qui se trouve dans beaucoup de ces inscriptions, indique la voix du colosse de Memnon.

Voici un autre fragment de la même inscription que l'on peut restituer ainsi:

ΠΑΡΗΝ ΘΕΩΡΟΣ ΚΑΙ ΠΡΟΣΕΚΥΝΗΣΕΝ,

Le préteur, chargé d'une mission sacrée (1) *auprès de Memnon, s'est présenté, et l'a adoré.*

(1) On nommoit θεωροὶ ceux qui étoient chargés au nom du peuple d'aller adorer une divinité dans son temple, ou de consulter ses oracles.

§. 3.

La divinité de *Memnon* me paroissant suffisamment établie, il ne me reste plus qu'à chercher quel dieu ou quel attribut divin il représentoit. Si nous en croyons Pline (1), *la statue dite de Memnon étoit placée dans un temple de Sérapis*. Quelques uns pourroient en conclure que c'étoit la statue même de ce dieu; mais il y a tout lieu de croire ou que le texte de Pline a été altéré, ou qu'il a été mal informé. Strabon (2), un peu plus ancien que lui, et qui a vu le colosse de Memnon, parle d'un monument nommé *Memnonium*, et ne fait nulle mention d'un temple de Sérapis. Nous en dirons autant de Pausanias qui est un peu postérieur à Pline. Cet écrivain, qui a parcouru les tristes ruines de cette ville autrefois si magnifique et si opulente, ne paroît point avoir eu connoissance d'aucun ancien temple de Sérapis à Thebes ou près de cette ville; car, parlant des temples consacrés à ce dieu en Egypte, il dit que le plus célebre est celui d'Alexandrie, et le plus ancien celui de Memphis. Enfin, nous ne trouvons pas même dans la statue de Memnon aucun caractere qui ait rapport à Sérapis. Je doute qu'il restât du temps de Pline quelque

---

(1) ..... *In Thebis delubro Serapis*, *ut putant*, *Memnonis statua... Historia natur.*, lib. XXXVI, cap. XI (VII), t. IX, p. 653, *edit. Franzii.*

(2) *Geographia*, lib. XVII, p. 561.

édifice approchant d'un temple dans lequel se trouvât la statue de Memnon. Ce long et superbe péristyle à l'entrée duquel elle étoit placée fut renversé et détruit par Cambyse. Strabon et d'autres auteurs le nommerent *Memnonium*, et des Grecs plus modernes *Serapeum*, sans doute parcequ'ils crurent remarquer quelque ressemblance entre le colosse de Memnon et la statue de Sérapis à Alexandrie (1).

§. 4.

Peut-être les prêtres égyptiens ont-ils voulu représenter par le colosse de Memnon *le Jour*, qu'on disoit parent d'Osiris ou du Soleil. C'est l'opinion de mon savant collegue Dupuis (2). Quoiqu'il ne l'ait émise, pour ainsi dire, qu'épisodiquement, je crois néanmoins devoir déduire les raisons qui m'empêchent de l'adopter. Je lui rappellerai que les anciens

---

(1) Dans le temple de Sérapis, à Alexandrie, on avoit pratiqué une petite fenêtre à l'orient pour y introduire un certain jour le simulacre du soleil qui venoit saluer Sérapis. On observoit bien exactement, pour introduire le simulacre, l'instant où un rayon du soleil pénétroit par la même fenêtre et éclairoit la bouche et les levres de Sérapis à la vue de tout le peuple, de maniere que cette divinité sembloit embrassée par le soleil. *Ruffin*, *Hist. ecclesiast.*, lib. XI, cap. XXIII. Ce récit a quelque rapport avec ce que nous avons raconté de la statue de Memnon.

(2) *Origine de tous les Cultes*, t. I, p. 33.

Egyptiens avoient divinisé particulièrement le Jour; et Eustathe (1) dit qu'on *avoit dressé une statue au Jour à Thebes dans l'Egypte méridionale.* Je sais que, dans le style symbolique, les uns nomment *Aurore* ce que les autres nomment *Jour*, et que le Jour est enfant de l'Aurore; les Grecs regardoient Memnon comme fils de l'Aurore ou du Jour; les Egyptiens appeloient le Soleil *fils du Soleil* (2), et la Lune *fille de la Lune.* Je ne m'arrêterois donc pas à cette légere difficulté s'il ne s'en présentoit une très réelle et à laquelle je ne trouve point de réponse. Les anciens ont représenté le *Jour* comme mere et non comme pere de Memnon : ils ont donc fait le *Jour* du genre féminin, et Memnon du masculin. En outre, on voyoit à Thebes une statue du Jour différente de celle de Memnon (3).

Je n'oublierai pas une autre supposition assez plausible sur le monument qui fait l'objet de cette dissertation. Ne seroit-ce point le symbole de l'Egypte même? Les Egyptiens auroient pu regarder leur patrie comme fille du *Jour :* les oracles sibyllins ap-

---

(1) *In Commentar. ad Dionys. Perieget.*, vers. 243.

(2) *Quoniam sibi ipsi pater est et filius, ut loquebantur veteres mystici.—Pantheon AEgyptior.*, lib. II, cap. II, parag. 2.

(3) Strabon a remarqué auprès de la statue de Memnon une autre absolument semblable, que des voyageurs modernes, Sicard et Pococke, ont reconnue. Cette autre statue de pierre représentoit le *Jour*, la mere de Memnon, à laquelle on croyoit que celui-ci adressoit la parole chaque matin.

peloient aussi l'isle de Rhodes *fille du Jour* ou du *Soleil*, Ἡμέριν θυγάτηρ (1). On auroit encore pu appeler l'Egypte *fille du Soleil*, avec d'autant plus de raison qu'elle lui doit toute sa fertilité ainsi qu'au Nil; du moins telle étoit l'opinion des anciens habitants du pays. Il étoit donc très naturel que Memnon, symbole de l'Egypte, exprimât sa joie au premier aspect de son pere et de son conservateur. Cette statue étoit d'une pierre rousseâtre foncée, tirant sur le noir, et même tout-à-fait noire suivant plusieurs. Cette couleur convient parfaitement à l'Egypte. Les anciens lui donnoient l'épithete de μελάγγειος et μελάμβωλος, *dont la terre est extrêmement noire.* Tel est le sens du nom cophte que les naturels lui donnent encore aujourd'hui : ils l'appellent *khami* ou *kame*, c'est-à-dire noire (2). Mais, comme nous l'avons observé déja, Memnon étoit un homme; et on a toujours représenté l'Egypte sous l'emblême d'une déesse. Je me rangerois donc plutôt de l'avis de ceux qui le regardent comme l'emblême du Nil; ceux-ci me paroissent plus près de la vraisemblance. Toutes les représentations emblématiques de ce fleuve étoient de pierre noire, parcequ'il traverse l'Ethiopie : en outre, nous avons observé que ce

(1) Cette isle étoit consacrée au soleil, comme le prouvent des médailles de Rhodes sur lesquelles on voit la représentation de cet astre.

(2) Voyez le mot *Egypte* à la table des matieres.

colosse prononçoit autrefois les sept voyelles, symbole des sept planetes. Les anciens trouvoient une grande correspondance entre le nombre des planetes et celui des embouchures du Nil (1).

Passons maintenant à une opinion plus probable, plus motivée, et que j'admets d'autant plus volontiers qu'elle s'accorde avec l'ingénieux systême du cit. Dupuis, qui regarde la statue d'*Aménophis*, ou *Memnon*, comme l'emblême du soleil, de sa vertu, ou de quelques unes de ses relations avec la terre. C'étoit même l'opinion reçue en Egypte, comme on le voit par une inscription où on lit ces mots :

Βασίλεος ἡλίου εἴκονα ἐκμεμάγμενον,

Regis solis imaginem expressam.

De cette maniere les fables énigmatiques racontées par les prêtres égyptiens au sujet de leur Aménophis, et adaptées par les Grecs à leur Memnon, se concilient très aisément. Il ne reste plus qu'à deviner quelle puissance du soleil, ou quelle relation de cet astre avec la terre les prêtres égyptiens auront voulu exprimer par cette figure symbolique. On sait que les principaux dieux des Egyptiens se partageoient l'année : *Amoun*, ou Jupiter, présidoit

---

(1) *Atque hæc niliacas demum est mensura per oras :*
Qua rigat æstivis gravidus torrentibus arva
Nilus, et erumpens imitatur sidera mundi
Per septem fauces, atque ora fugantia pontum.

Manil. astronomic., lib. III, vers. 453, *ex edit. Bentleii.* Voyez la note ci-dessus, p. 233.

au soleil du printemps (1); *Hercule*, *Horus*, ou *Apollon* (2), étoit le soleil d'été; *Sérapis* (3), le soleil d'automne; et *Harpocrates* (4), le soleil d'hiver. Outre ces principaux dieux, qui ne représentoient réellement que les bienfaits du soleil dans les diffé-

---

(1) Le citoyen Dupuis observe judicieusement qu'il étoit peint avec les formes du signe équinoxial du printemps, c'est-à-dire avec les cornes du bélier. A cette époque de l'année le soleil répond aux étoiles du bélier céleste. Les mêmes cornes ont été ensuite appliquées à la tête d'Alexandre, représenté comme fils de Jupiter Ammon, dont il est censé prendre les attributs pour appeler tous les êtres à la génération, et mettre au jour les ouvrages de la sagesse éternelle, réalisés en quelque sorte par la génération universelle des corps qui composent l'ordre visible du monde. Cet attribut a valu à ce héros parmi les Orientaux l'épithete de *Dzoûlqarnéïn* (porteur de deux cornes). Voyez *l'Origine de tous les Cultes*, t. I, p. 153-155; t. II, p. 98, 101, 105, etc. t.; II, p. 239.

(2) Le citoyen Dupuis regarde avec raison cette triple divinité comme l'emblême du soleil dans les douze signes du zodiaque; mais il differe un peu de notre opinion en ce que Horus particulièrement lui semble l'emblême du soleil printanier. Jablonski pense qu'il indique la plus grande force de la lumiere et de la chaleur au solstice d'été. *Pantheon Æegyptior.*, t. I, p. 216 et seq.

(3) Le citoyen Dupuis n'est pas tout-à-fait de notre avis, et caractérise Sérapis comme *soleil d'hiver*, *soleil des signes inférieurs.* Ces signes au reste sont communs à l'automne et à l'hiver.

(4) Voyez l'*Origine de tous les Cultes*, t. II, p. 196-201, et t. III, p. 39.

rentes saisons de l'année, les prêtres avoient encore d'autres symboles de ces mêmes choses, qui n'étoient point à la vérité placés parmi les divinités nationales ni honorés d'un culte universel, mais auxquels néanmoins on accordoit certains honneurs religieux; tels sont les symboles de l'hiver et de l'été qu'Hérodote (1) vit dans le temple de Memphis. Je suis très porté à croire que la statue de Memnon étoit un symbole de ce genre consacré au soleil, et qui indiquoit quelqu'une de ses révolutions annuelles. Cette statue avoit sans doute été placée à l'entrée du portique d'un temple, soit par l'ordre de quelque roi de Thebes, soit par l'insinuation des prêtres. Il seroit difficile, je crois, de nier qu'elle fût consacrée au soleil; j'ajouterai, au soleil du printemps : l'emplacement même qu'occupoit cette statue donne à cette conjecture un nouveau degré de probabilité. La Thébaïde entiere, et plus particulièrement encore l'emplacement occupé par l'immense ville de Thebes, étoit sous la protection d'*Amoun* (le Jupiter égyptien), ou *soleil équinoxial*. C'est un fait historique connu de tous les savants. Cet *Amoun*, dont le nom, suivant Jablonski (2), est composé de ces mots égyptiens, *ou-oein*, ou, sans l'article, *oein* (*lumiere*), et *amou* (produisant, qui fait sortir), c'est-à-dire *qui pro-*

(1) *Herodot.*, lib. II, parag. 1.

(2) *Pantheon Ægyptiorum*, t. I, p. 181.

duit la lumiere (productio lucis ex tenebris), étoit particulièrement l'emblême du soleil, qui, dans le signe du bélier, produit l'équinoxe et annonce le printemps. Ce colosse symbolique étoit donc un ornement très convenable à un lieu que depuis un temps immémorial la superstition des Egyptiens avoit consacré au soleil du printemps. Rappelons au lecteur un passage de Manéthon, qu'il a vu plus haut, p. 189, et qui confirme cette opinion. Aménophis, dit-il, voulut jouir de la présence des dieux, comme Horus. Or ceci ne peut être regardé comme un fait historique, mais bien plutôt comme une fable, une énigme relative à la théologie physique des Egyptiens. En voici les preuves : Joseph, qui nous a conservé ce passage de Manéthon, observe que cet Aménophis ne trouve aucune place dans les annales d'Egypte, et qu'il a été imaginé par Manéthon. Ce prêtre, sans consulter l'histoire ancienne, se sera borné aux mémoires théologiques de ses prédécesseurs, et aura copié les fables allégoriques sous lesquelles on avoit consigné les révolutions annuelles des corps célestes et de la nature en général. Cette expression même, θεῶν γένεσθαι θεατήν, *jouir de la vue des dieux*, indique assez clairement la doctrine théologique des Egyptiens. Hérodote raconte la même chose de l'Hercule des Egyptiens, qui desira de voir Jupiter. Ce qu'il dit de la fille de Mycoren, qui desira de voir après sa mort le soleil une fois tous les ans, répand déja quelque lumiere sur le passage

précédent. Les auteurs arabes racontent des fables à-peu-près semblables, imitées probablement de celles des Egyptiens. Charæmon, qui, dans son *Historia ægyptiaca*, a copié Manéthon, raconte qu'Isis apparut en songe à *Aménophis :* mais c'est tout simplement la traduction de la phrase que Manéthon avoit empruntée de la théologie et du style mystique des Egyptiens. En effet Charæmon a cru que voir les dieux, ou jouir de leur présence, *c'est recevoir d'eux des avis pendant le sommeil.* Ils croyoient donc voir les dieux, ou du moins ils se vantoient de jouir de leur vue, quand ils étoient parvenus à se persuader, ou plutôt à persuader aux autres, que les dieux les instruisoient ou les dirigeoient par une inspiration secrete et surnaturelle. Mais revenons à notre sujet. Horus avoit vu les dieux; Aménophis eut le même avantage. Toute l'Egypte plaça le premier au nombre de ses principaux dieux : son regne est tout allégorique et symbolique, comme l'a démontré le citoyen Dupuis (1).

Il doit en avoir été de même du regne d'Aménophis, que les prêtres annonçoient comme successeur d'Horus. L'Horus des fables théologiques égyptiennes étant le même qu'Hercule, il est aisé de voir qu'Hérodote et Manéthon désignent le même

---

(1) Voyez l'explication de cette suite d'allégories dans l'*Origine de tous les Cultes*, t. I, p. 153, 267, 417, etc.

personnage sous différents noms. Comme les fables racontées par ces deux historiens sur Horus et Hercule ne peuvent se rapporter qu'à l'équinoxe du printemps (1), l'écrivain égyptien ayant adapté la même fable à notre Aménophis, il n'y a donc point de doute que ce ne soit un personnage symbolique imaginé par les prêtres égyptiens pour représenter le printemps, ou l'équinoxe de cette saison.

Quant à la fable des Ethiopiens envoyés par Tithon au secours de Troie, et qui, ayant appris à Abyde la mort de Memnon, jeterent leurs couronnes sur les buissons épineux, depuis ce temps les branches des buissons chargées de fleurs ont ressemblé à des couronnes. Cette fable, inventée par les prêtres, vient encore à l'appui de notre conjecture. Le buisson épineux d'Egypte, ou l'acacia, fleurit au mois de germinal vers l'équinoxe du printemps. Les anciens observent que ces fleurs sont très propres à faire des couronnes. L'époque de la floraison de cet arbre concourt avec la saison que désignoit la statue colossale de Thebes (2).

Si, quand il s'agit d'expliquer un monument de l'antiquité par des conjectures, il ne faut négliger aucun des détails qui peuvent étayer ces conjectures,

---

(1) *Pantheon AEgyptiorum*, lib. II, cap. II, parag. 8; *Specimen novae explicationis Tabulae Isiacae in Miscellaneis Societ. Berolin.*, t. VI, p. 139 et seq.

(2) *Prosper Alpin. de Plantis aegypt.*, cap. IV.

à plus forte raison faut-il profiter des secours qui semblent se présenter d'eux-mêmes. Nous avons déja observé que cette statue, avant d'avoir été mutilée par Cambyse, prononçoit les sept voyelles égyptiennes. Si ces voyelles correspondoient aux sept planetes, comme nous le croyons, leur chant convenoit parfaitement à l'équinoxe du printemps. C'étoit peut-être à cette seule époque de l'année qu'on entendoit de la bouche d'Aménophis ou Memnon le chant plein et distinct de ces sept voyelles. L'opinion générale des Egyptiens ainsi que des anciens écrivains profanes et ecclésiastiques (les uns et les autres avoient reçu leurs connoissances physiques et astronomiques des Egyptiens), fixoit à l'équinoxe du printemps le commencement de l'existence du monde, et le cours des planetes, lesquelles, après une longue révolution de siecles, doivent revenir au même point et dans le même ordre. Les Egyptiens plaçoient le commencement de leur année astronomique à l'équinoxe du printemps, quoiqu'ils commençassent leur année civile au lever de la canicule. Ils prétendoient (1) que le monde naquit au moment où le bélier occupoit le milieu du ciel, et où la lune se trouvoit dans le cancer; ensuite le soleil se levoit avec le lion, la vierge avec mercure, la balance avec vénus, mars avec le scorpion; jupiter occupoit le signe du sagittaire, et saturne

(1) *Macrob. Somn. Scipionis*, lib. I, cap. XXI.

passoit dans le capricorne. Syncelle (1) a découvert, dans une ancienne chronique égyptienne, qu'après une révolution de trente-six mille cinq cents vingt-cinq ans le zodiaque se retrouveroit dans sa position primitive, c'est-à-dire à la premiere minute du premier degré de l'équinoxe, au signe de bélier. Et c'est là l'ἀποκατάστασις, ou *grande révolution du zodiaque*, si fameuse dans les fables égyptiennes (2) et grecques. Voilà pourquoi les Egyptiens ont représenté l'équinoxe du printemps sous l'emblême de leur phénix (3). « La durée de la vie de cet oiseau « correspondoit à la révolution de la grande année; « et après cette révolution les saisons et les astres « se trouveront dans leur position premiere, rame- « neront les mêmes effets et les mêmes saisons (4), « ce qui doit recommencer à midi au moment de « l'entrée du soleil dans le signe du bélier ». Les prêtres égyptiens étoient donc bien intimement persuadés que les planetes, pour compléter l'harmonie de l'univers, avoient commencé leur course à l'équinoxe du printemps, lorsque le soleil entre au signe du bélier. D'après cette croyance il n'y avoit pas de moment plus convenable pour faire résonner les

---

(1) *Syncell. Chronogr.*, p. 52; *Vignoli Dissertatio de anno aegyptiaco in Miscellan. Berolin.*, t. IV, p. 10-11.

(2) *Tabulae Isiacae explicat. in Miscell. Berolin.*, tom. VI, p. 146.

(3) *Plin.*, *Hist. nat.*, lib. X, cap. II.

(4) *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* Virgil.

sept voyelles, signes et symboles des sept planetes, en l'honneur de l'auteur des choses.

La signification du mot Aménophis (*qui annonce une bonne nouvelle*) n'affoiblit pas notre conjecture, à l'appui de laquelle nous rapporterons l'avis d'un savant astronome (1).

« Qu'il me soit permis, dit-il, de hasarder quel-
« ques conjectures sur la statue de Memnon. Je croi-
« rois volontiers que les Egyptiens s'en sont servis
« comme d'un gnomon, pour indiquer, à l'aide de
« l'ombre, les principales époques de l'année, les
« solstices et les équinoxes. Les pyramides, con-
« struites parallèlement aux quatre points cardinaux
« du ciel, étoient destinées au même usage sui-
« vant la plupart des savants. Ces monuments im-
« périssables sont des preuves éternelles du haut
« état des sciences chez les Egyptiens à cette épo-
« que. La ville de Thebes, auprès de laquelle étoit
« élevée cette statue colossale, haute de soixante-
« trois pieds, y compris sa base, suivant la mesure
« de Pococke, est située au vingt-cinquieme degré
« trente minutes de latitude; et Ptolémée a très bien
« observé que le plus long jour à cette hauteur est
« de treize heures quarante minutes, tandis qu'à
« Syene, un peu plus vers le tropique du cancer,
« il est de treize heures trente minutes. Ces deux

(1) Jean Frédéric Polac, professeur de droit et de mathématiques à Francfort-sur-l'Oder.

« villes se trouvent donc sous le quatrieme climat.
« La latitude de Thebes une fois bien établie, on
« connoît aisément l'élévation de l'équateur au-des-
« sus de l'horizon, qui est de soixante-quatre degrés
« trente minutes. C'est donc là la hauteur du soleil
« à Thebes au temps des équinoxes. Au solstice d'été
« il s'éleve jusqu'à quatre-vingt-huit degrés, tandis
« que dans celui d'hiver il descend à quarante-un.
« D'après ces hauteurs il est encore facile par un
« calcul trigonométrique de trouver quelle étoit la
« longueur de l'ombre de cette statue à l'heure de
« midi : au solstice d'été elle devoit être de deux
« pieds deux pouces; à celui d'hiver, de soixante-
« douze pieds quatre pouces; et aux équinoxes, de
« trente pieds; de maniere que cette statue indi-
« quoit aux habitants de Thebes toutes les saisons
« de l'année. Elle avoit le visage tourné au sud-est;
« ce qui prouve incontestablement qu'elle étoit l'em-
« blême de l'orient et de la nouvelle année, laquelle
« chez les Egyptiens commençoit au solstice d'été.
« Le lever héliaque de sirius déterminoit le com-
« mencement des années égyptiennes; or sirius,
« au solstice d'été, se leve avec le soleil dans la ré-
« gion sud-est du ciel. Il est en outre presque in-
« contestable que Memnon obtint chez les Egyp-
« tiens les mêmes honneurs divins que les Romains
« rendirent dans la suite à Janus, autre emblême
« astronomique. »

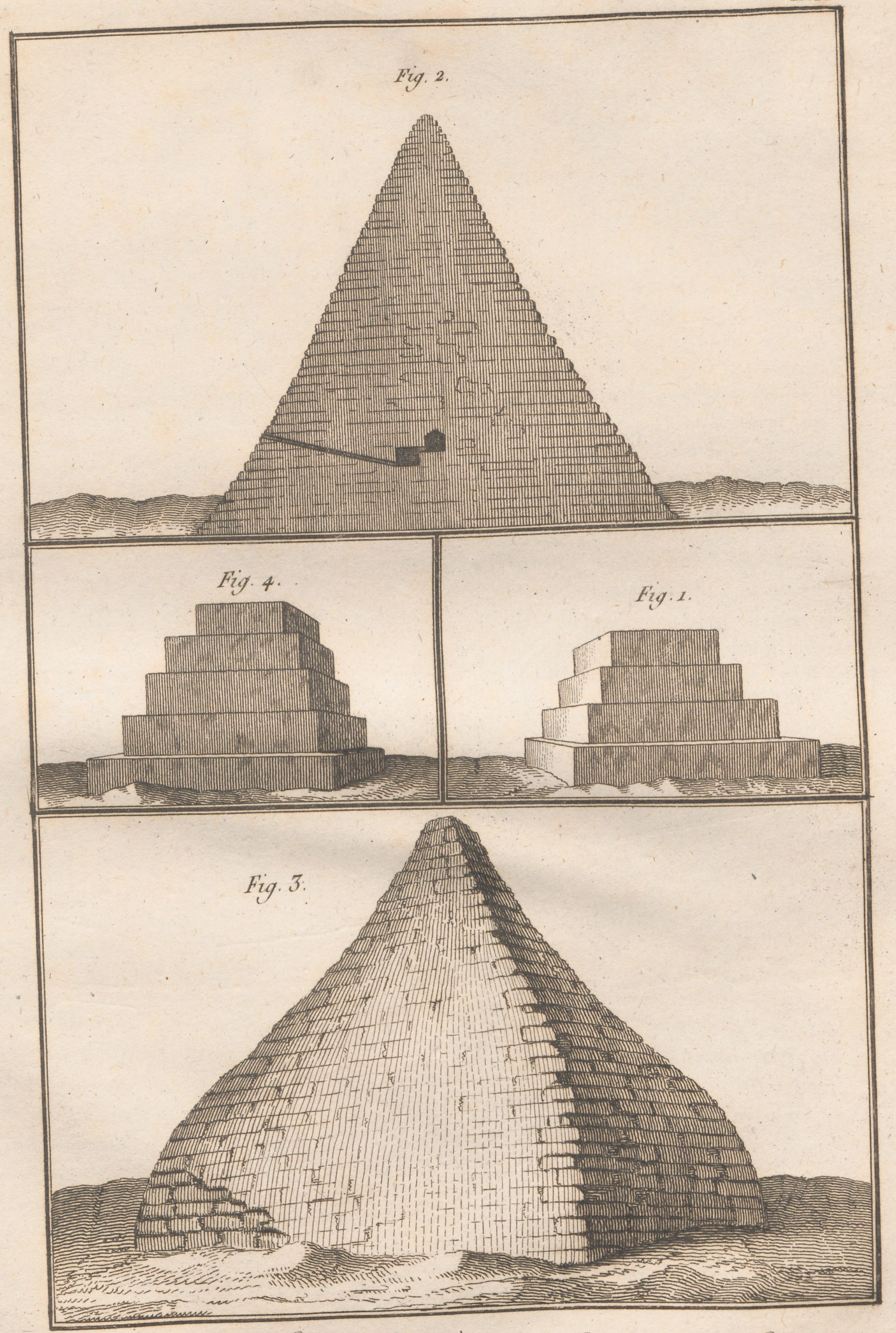
Une conjecture appuyée sur des calculs trigono-

métriques ne doit guere éprouver de contradiction. En outre, elle ne paroît pas contraire à l'opinion de M. Bruce, que j'ai rapportée p. 215 ; car, quoique la statue en masse servît de gnomon et offrît l'emblême du soleil équinoxial du printemps, rien n'empêchoit que son stylobate ne fût un nilometre, comme ce voyageur le prétend.

FIN DU TOME SECOND.



Seconde partie de la Carte du Cours du Nil, avec ses Environs, depuis Deir Abusaiffen, jusqu'à Kofferloyad.



Differentes Pyramides, près de Sakkara en Egypte.

Fig. 1. Premiere Pyramide vers le Nord. Fig. 2. Seconde Pyramide, elle est ouverte, et de la même construction et hauteur que celles de Memphis. Fig. 3. Troisieme Pyramide, elle n'est pas ouverte, mais elle est plus haute que la Seconde. Fig. 4. Pyramide entre les Villages d'Abounumerus et Manjelmusa.

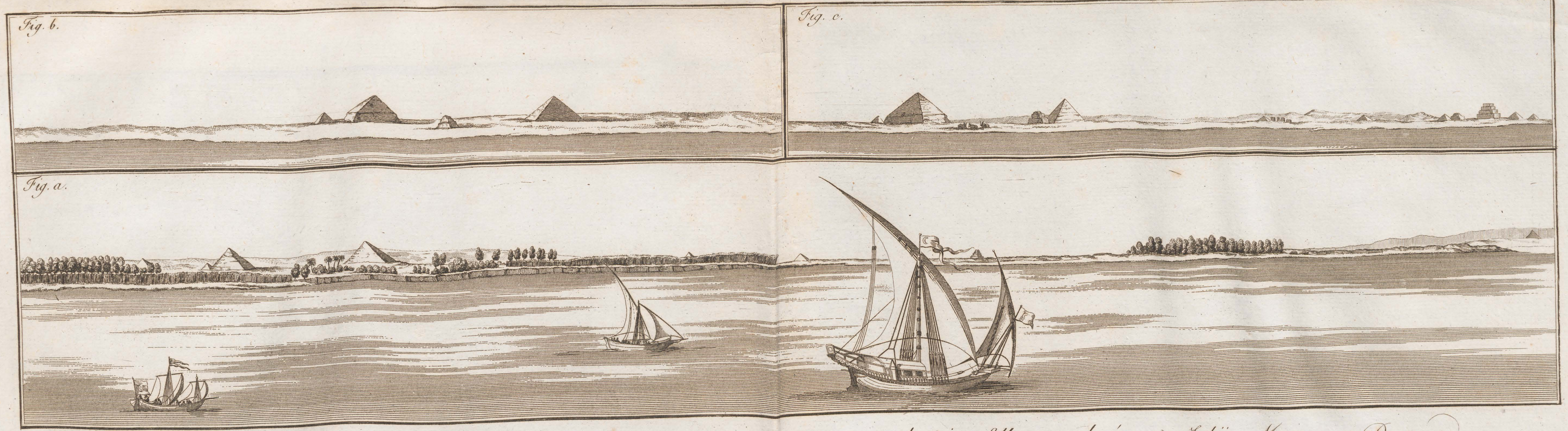


Fig. a, Vue des Pyramides de Dagjour, qui sont les troisiëmes qu'on trouve en venant du Caire Elles sont elevées entre Ichüm, Mesguna et Dagjour.
Fig. b, Pyramides près de Dagjour. Fig. c, Troisième représentation des mêmes Pyramides.

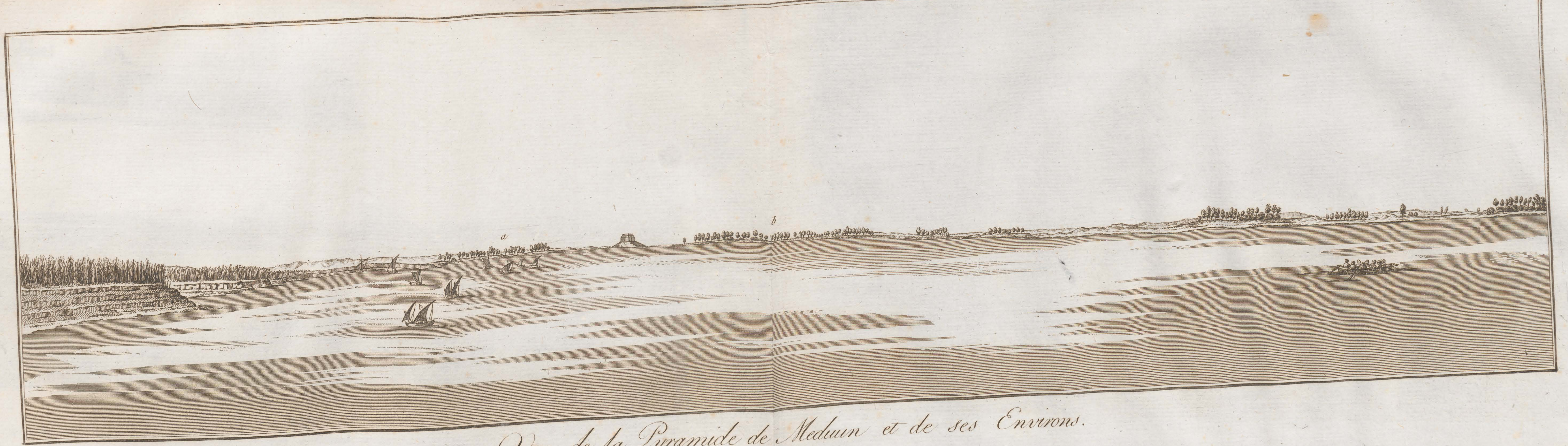


Troisieme partie de la Carte du Cours du Nil, depuis Kofferloyad, jusqu'à Sauvied Elmasluub.



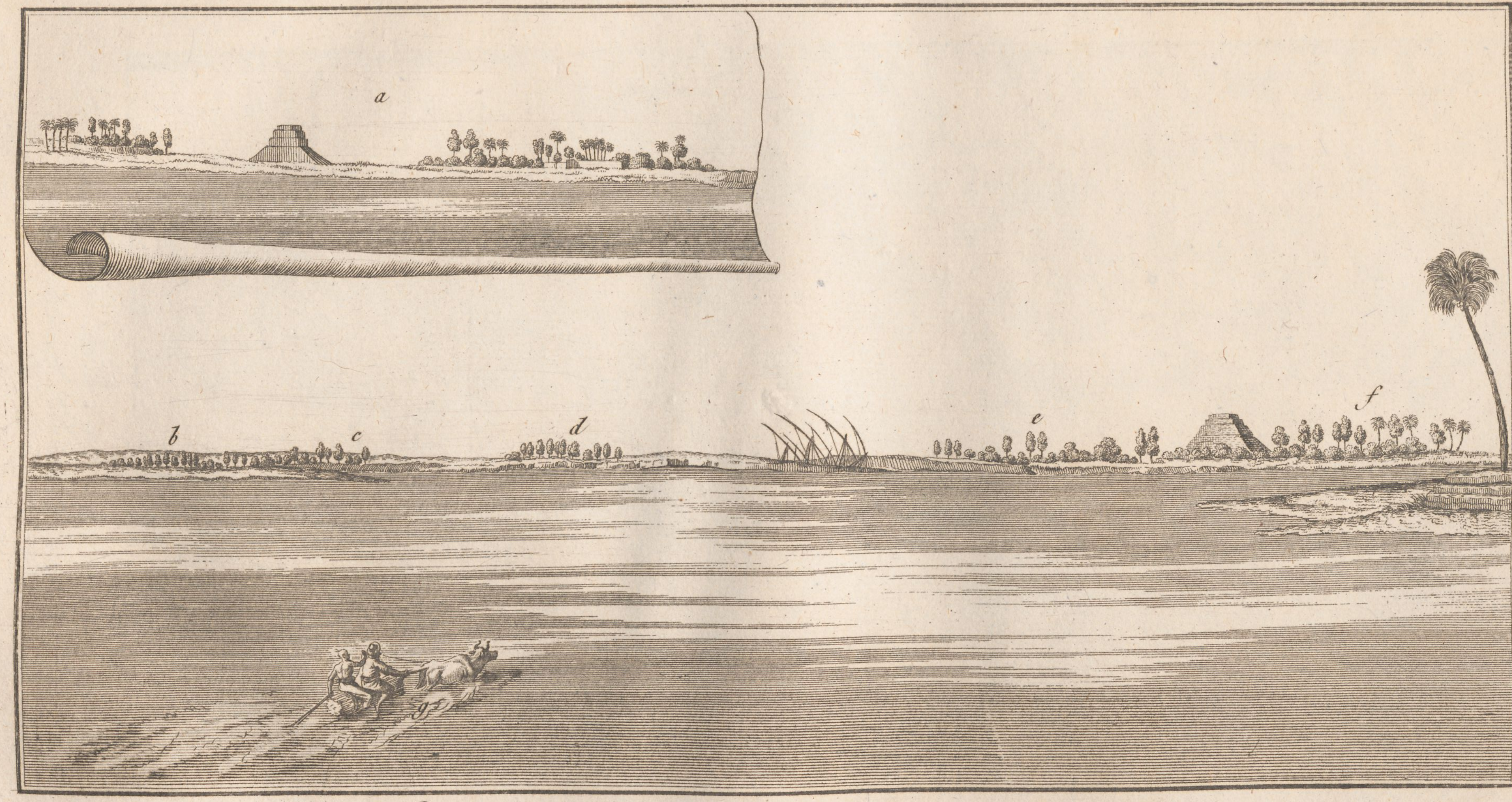
Vue de l'Isle et du Village d'Eutfeeg, entre Sol et Edfû

a, Tente des Arabes.



Vue de la Pyramide de Meduun et de ses Environs.

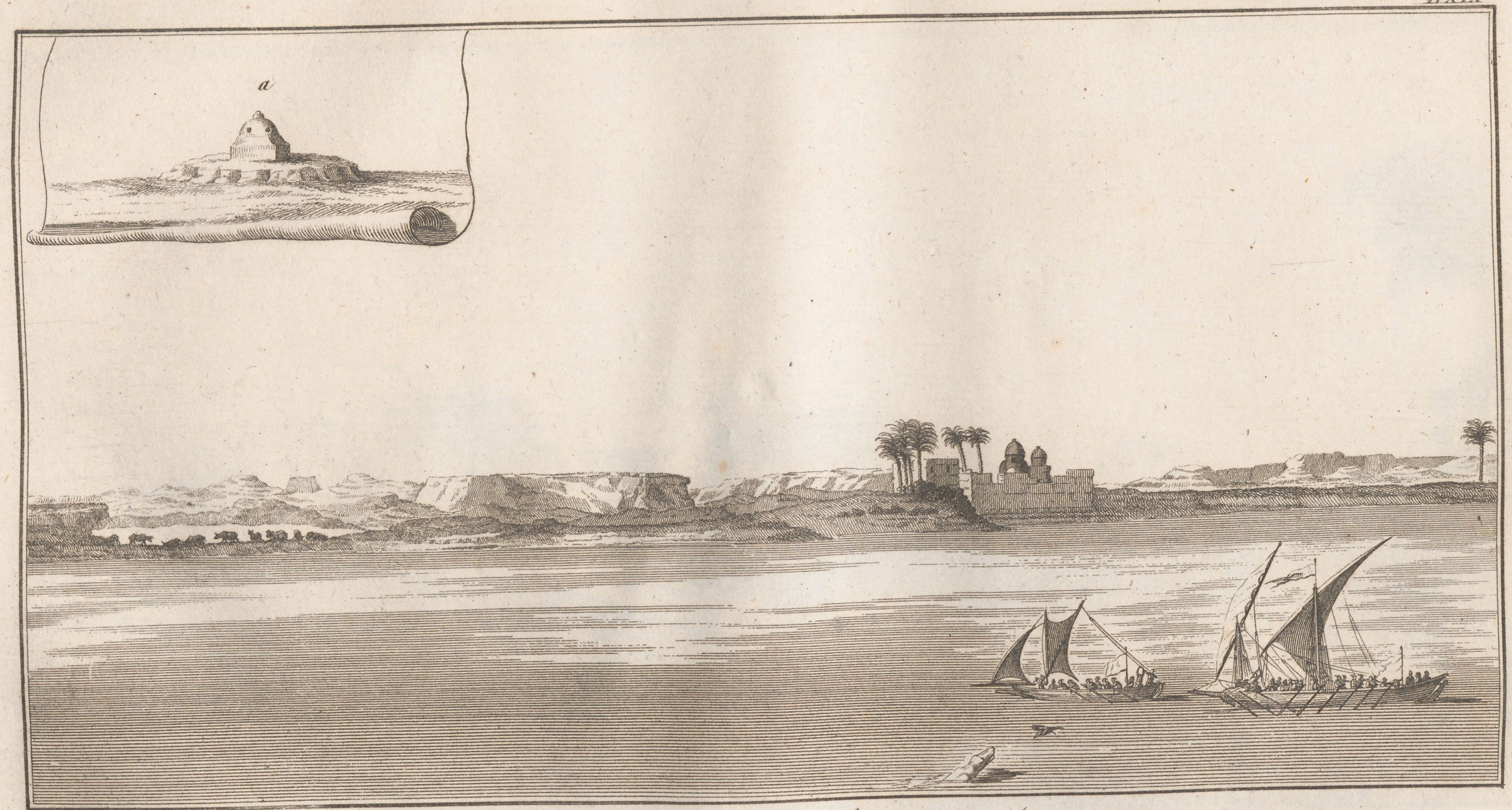
a, Salhaye. b, Soft et Meduun.



Autre Vue de la Pyramide de Meduun, et de ses Environs.

a, Dessin particulier de la Pyramide. b, Salhaya. c, Rigga. d, Udwab. e, Soft. f, Meduun. g, Trajet du Nil à l'aide d'une vache.

LXIX



Vue du Couvent Copte, appellé Deir Meymund.

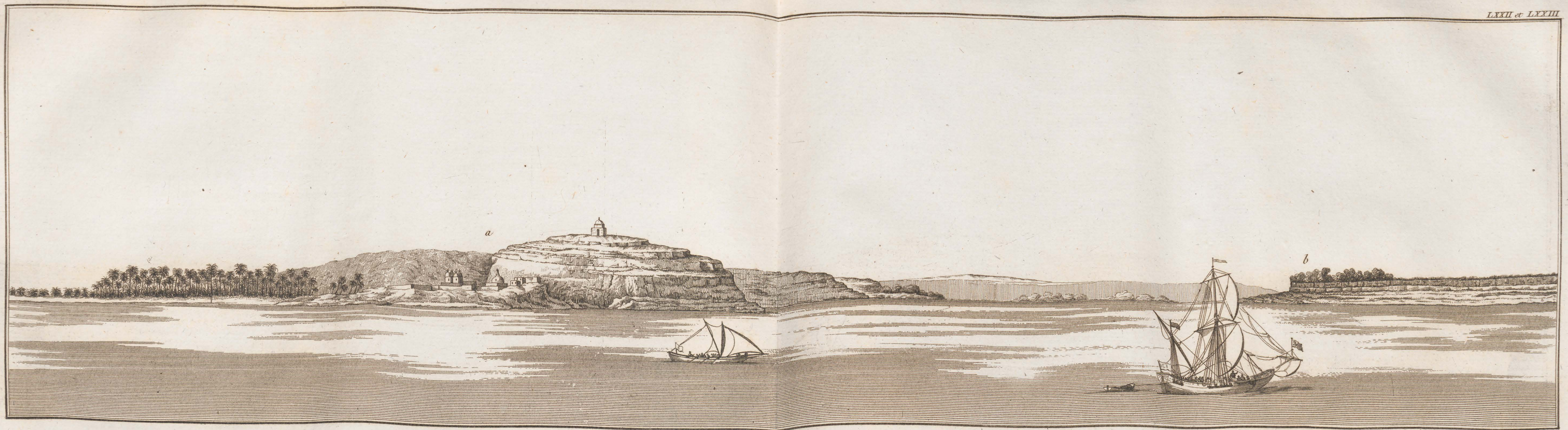
a, Tombeau d'un Saint de la Mecque, proche du Couvent



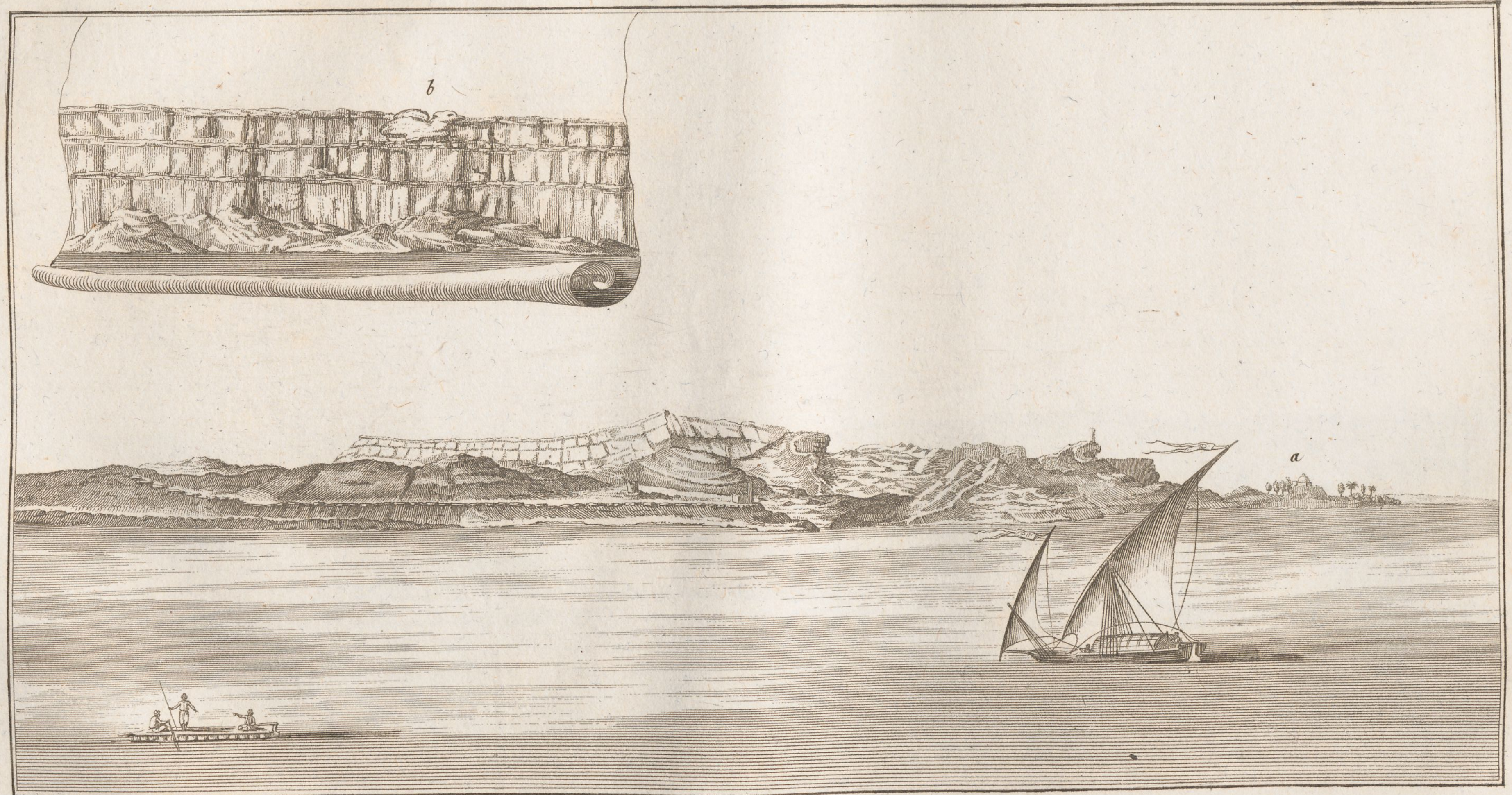
Maisons ordinaires des Arabes ou plutôt leurs Colombiers lesquels donnent une idée générale de leur Architecture.



Cinquième partie de la Carte du cours du Nil, depuis Taba-ana jusqu'à Schereina



a, Vue et Perspective de Nezlet Abonour. b, du Village de Bebe.



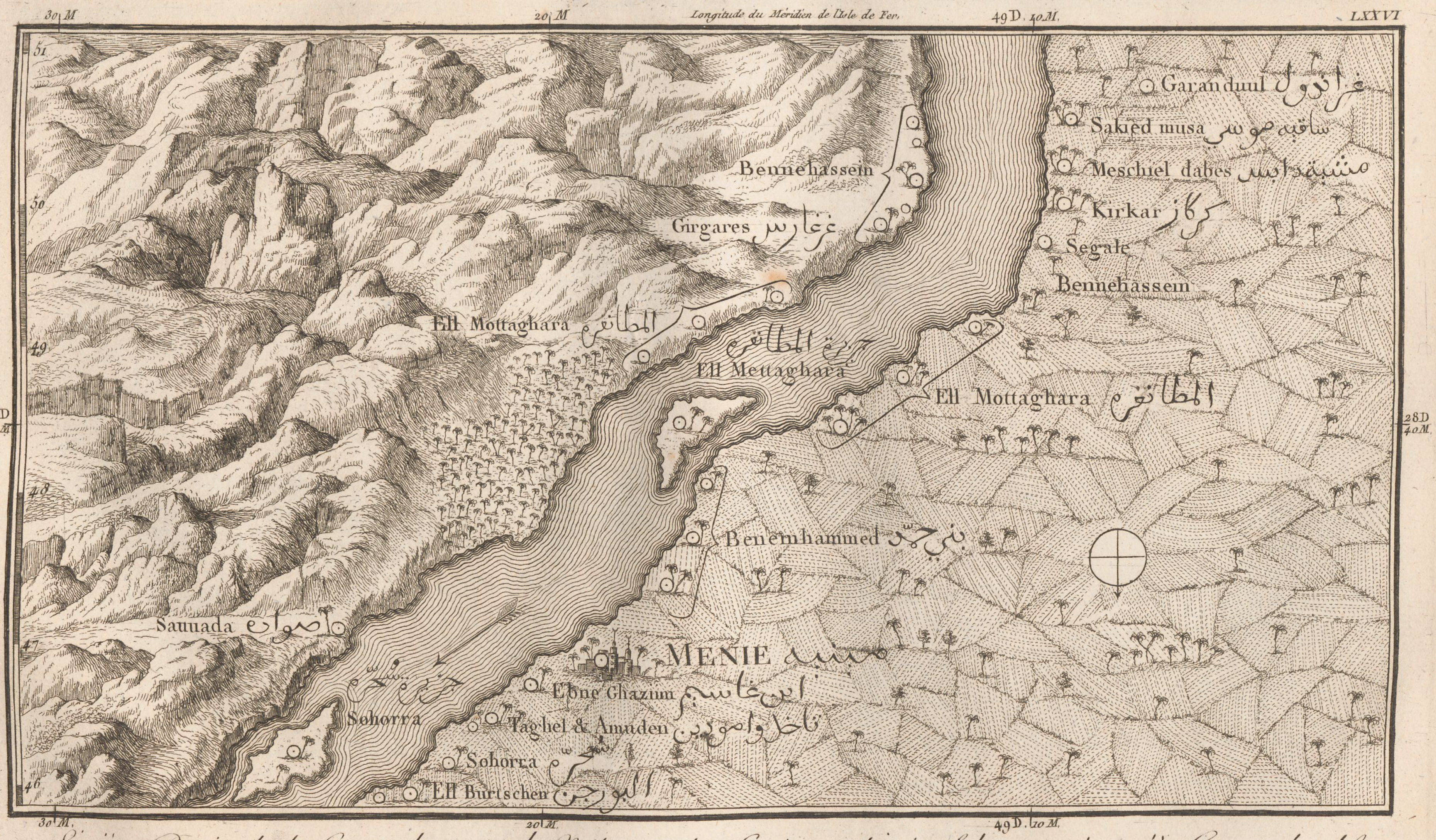
Vue de Neslet. Abanour, avec ses Montagnes remarquables.

a. Neslet Abanour. b, Rocher qu'on appelle le Chameau.



Vue de Tschibel Ell Deüir

a. Couvent Cophte de Notre Dame. b. Village ruiné. c. Escaliers pratiqués dans le Rocher. d. Espece d'Aquéduc antique. e. Embouchure d'où on a ôté les pierres pour bâtir. f. Sortie des Escaliers. g. Carrieres et Grottes.



Sixième Partie de la Carte du cours du Nil, avec les Environs, depuis Schereina jusqu'à Garanduul.



Prospect de l'Isle de Methaghera, et de la Forêt de Palmiers de trois lieues de longueur

a, Methaghara. b Bennehassein. c, Isle de Methaghera.



Vue des Montagnes de Bennehassein remarquables par les Grottes des Saints Anachorètes.

a. Grottes. b. Bennehassein Ville entierement ruinée.



Septieme partie de la Carte du Cours du Nil, depuis Garanduul, jusqu'à Misara



Huitième partie de la Carte du cours du Nil, avec les Environs et paysages, depuis Misara jusqu'à Sallaem.



Vue des Montagnes dites Abuffode, vis-à-vis du Village d'Um Ell Gusuer

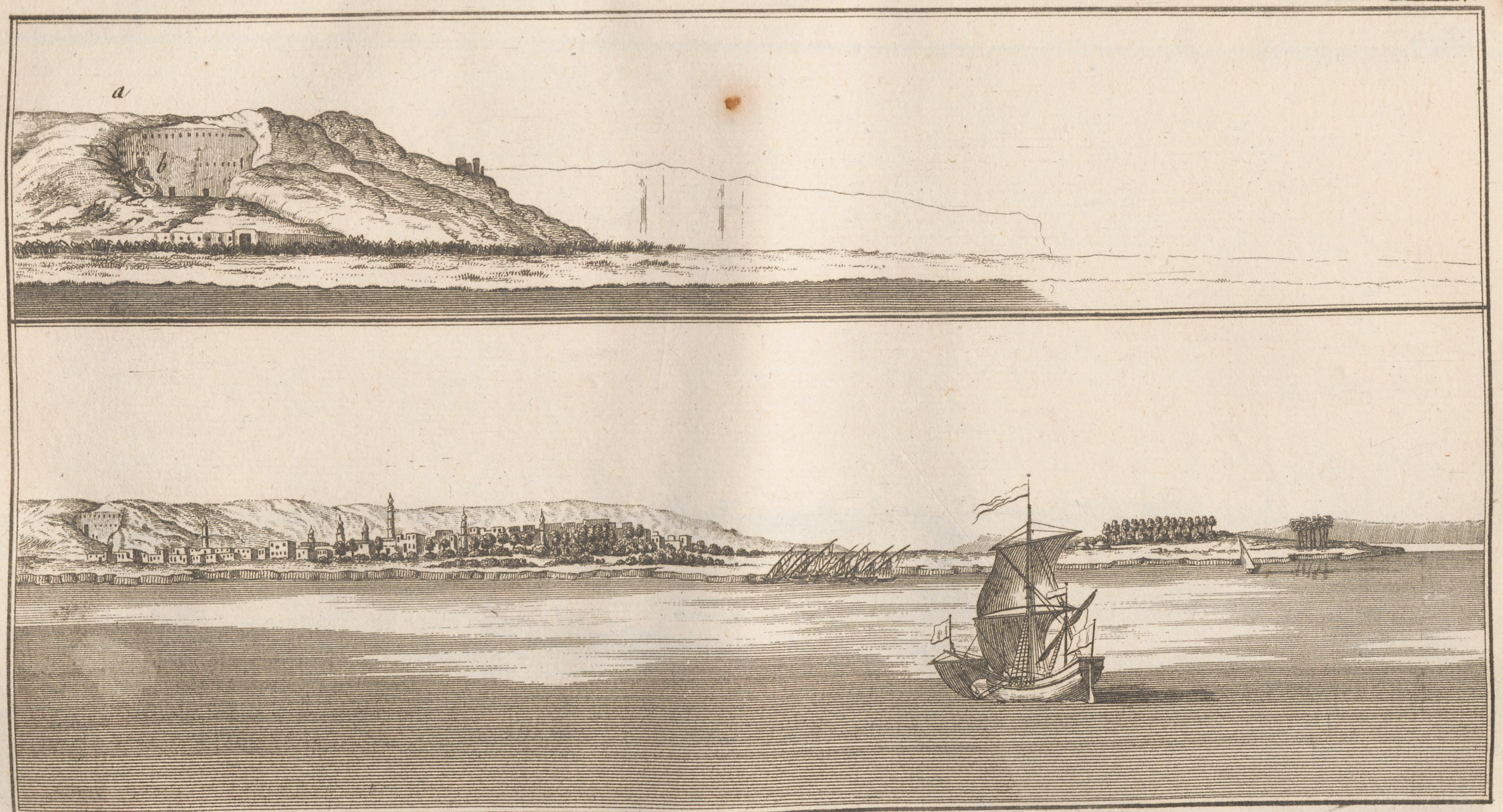
a, Grottes des Saints Anachorètes



Vue de la Ville de Monfaluuth



Neuvième Partie de la Carte du cours du Nil depuis Sallaem, jusqu'à Ell Motmar



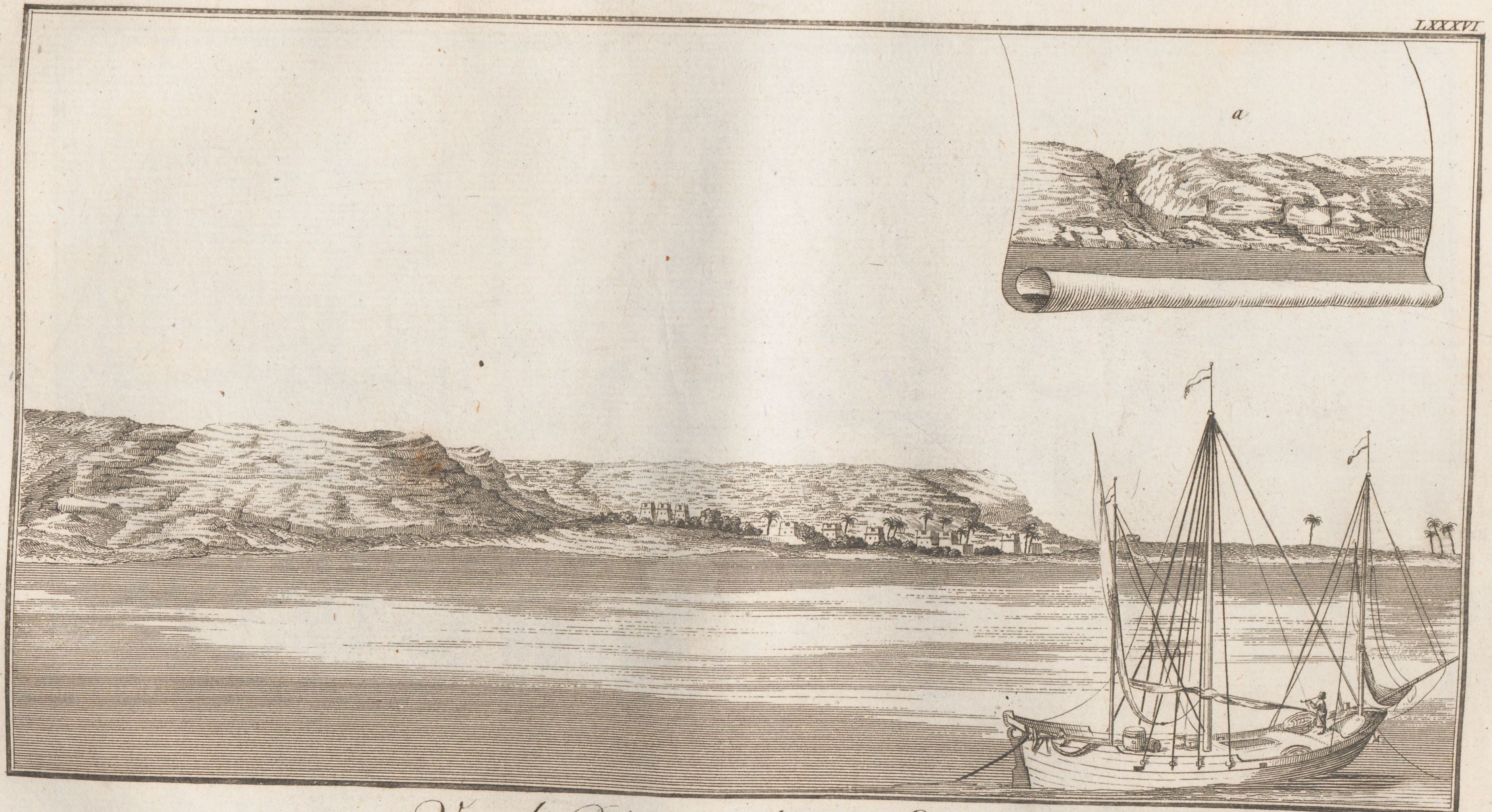
Vue de la Ville de Siuuth moderne avec ses Grottes antiques nommées aujourdhui Sababinath

a. Montagne dite Tschebal ell Kofferi. b. Sababinath, ou les sept chambres coupées dans le Roc.

LXXXV.



Vue du Village de Schiub.



Vue de Rejeyna et de ses Environs.

a. Schech Haridi. b. la Chapelle du Serpent



Dixième partie de la Carte du Cours du Nil, depuis Motmar, jusqu'à Tagta



Onzieme partie de la Carte du Nil, avec ses bords, depuis Tagta, jusqu'à Gilfan



Douzieme Partie de la Carte du Nil, depuis Gilfan, jusqu'à Ell Sauvie.



Treizième Partie de la Carte du Nil, depuis Ell Sauvie jusqu'à Ell Ghoraen.

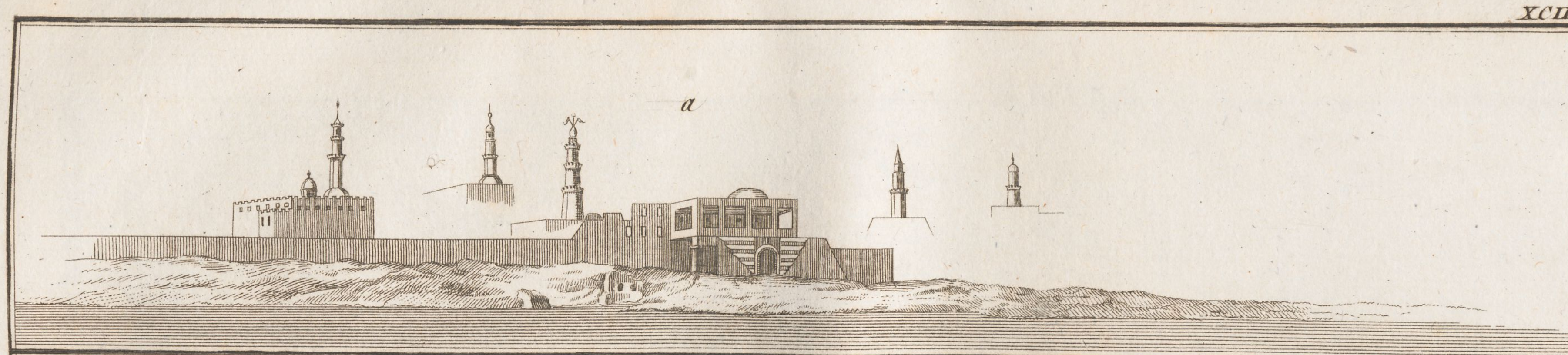
XCI

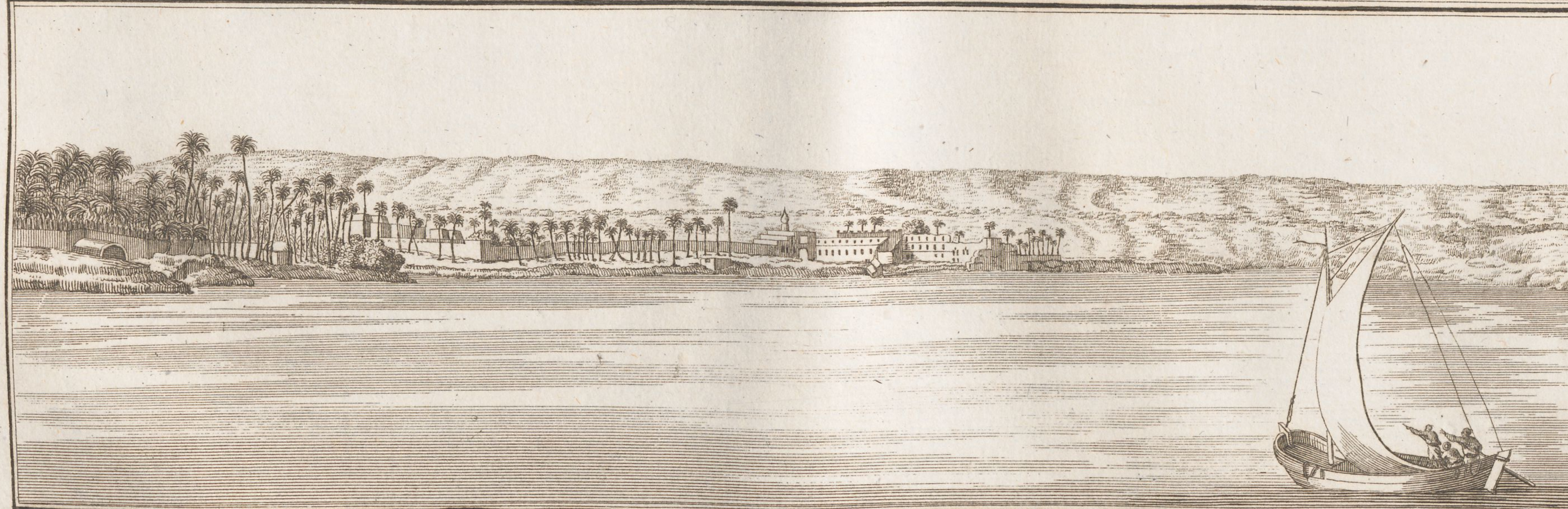


Prospect de la Ville d'Akmin, Résidence du Prince de même Nom.



Quatorzième partie de la Carte du Nil, depuis Ell Ghoraen jusqu'à Bennier akaep





Partie de l'extrêmité orientale de Tschirsche, Capitale de l'Egypte Supérieure.

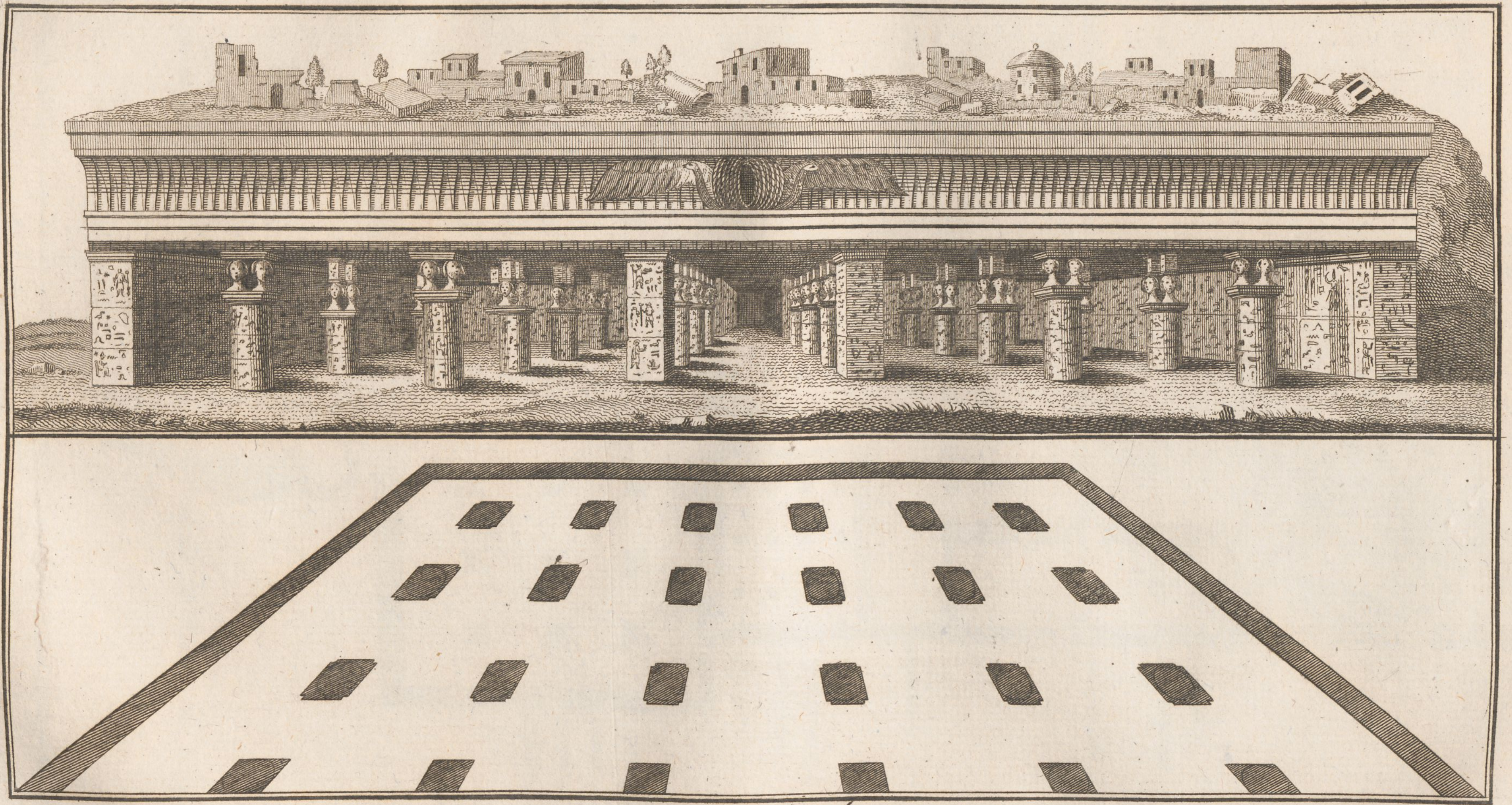
a, Fragment dessiné à Tschirsche.



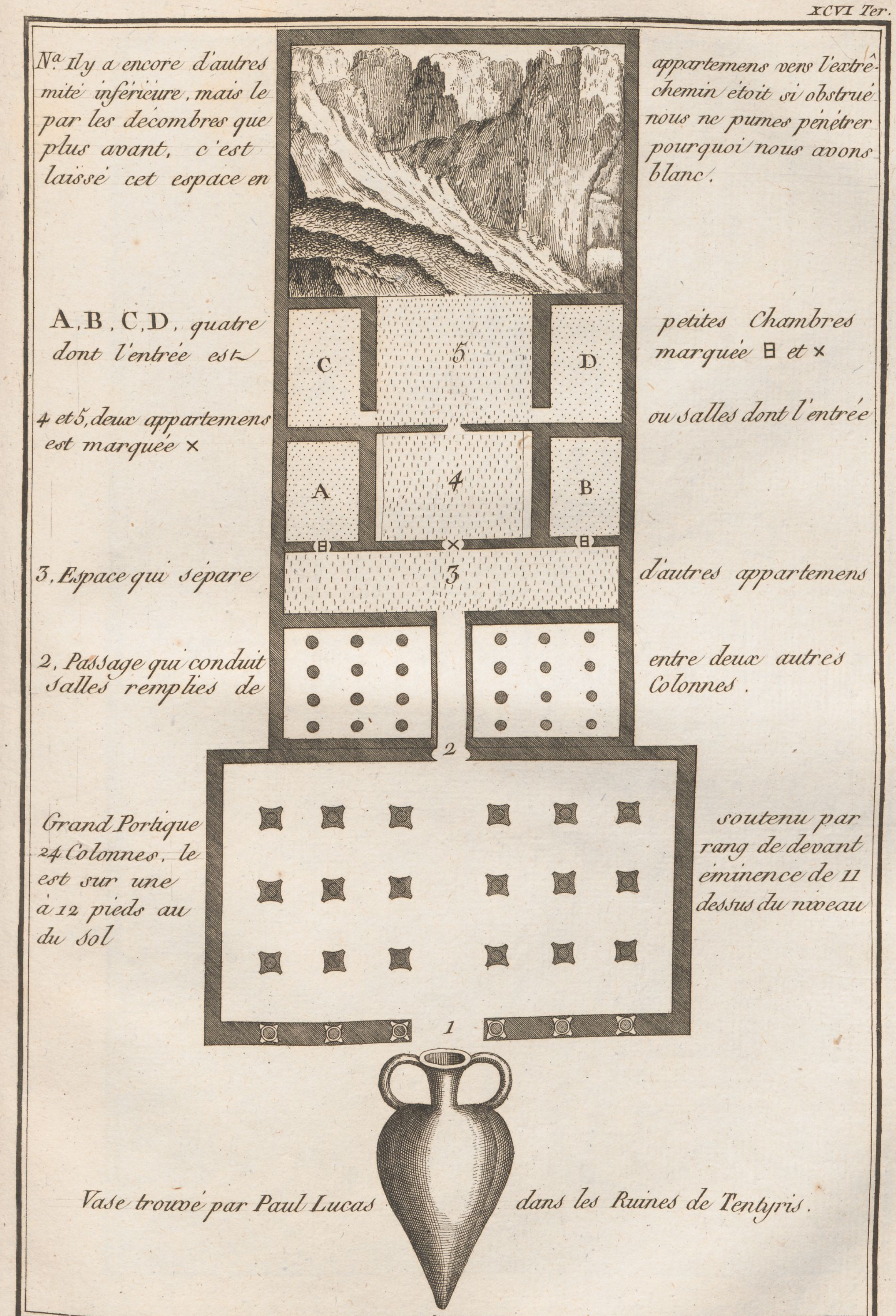
Quinzième Partie de la Carte du Nil, avec la Situation de ses environs, depuis Bennier akaep, jusqu'à Sagh ell Bagjura.



Dix Septième Partie de la Carte du Nil, avec ses bords, depuis Meraschdeh jusqu'à Tiuraet



Elevation et Plan du Temple de Denderah
autrefois TENTYRIS.



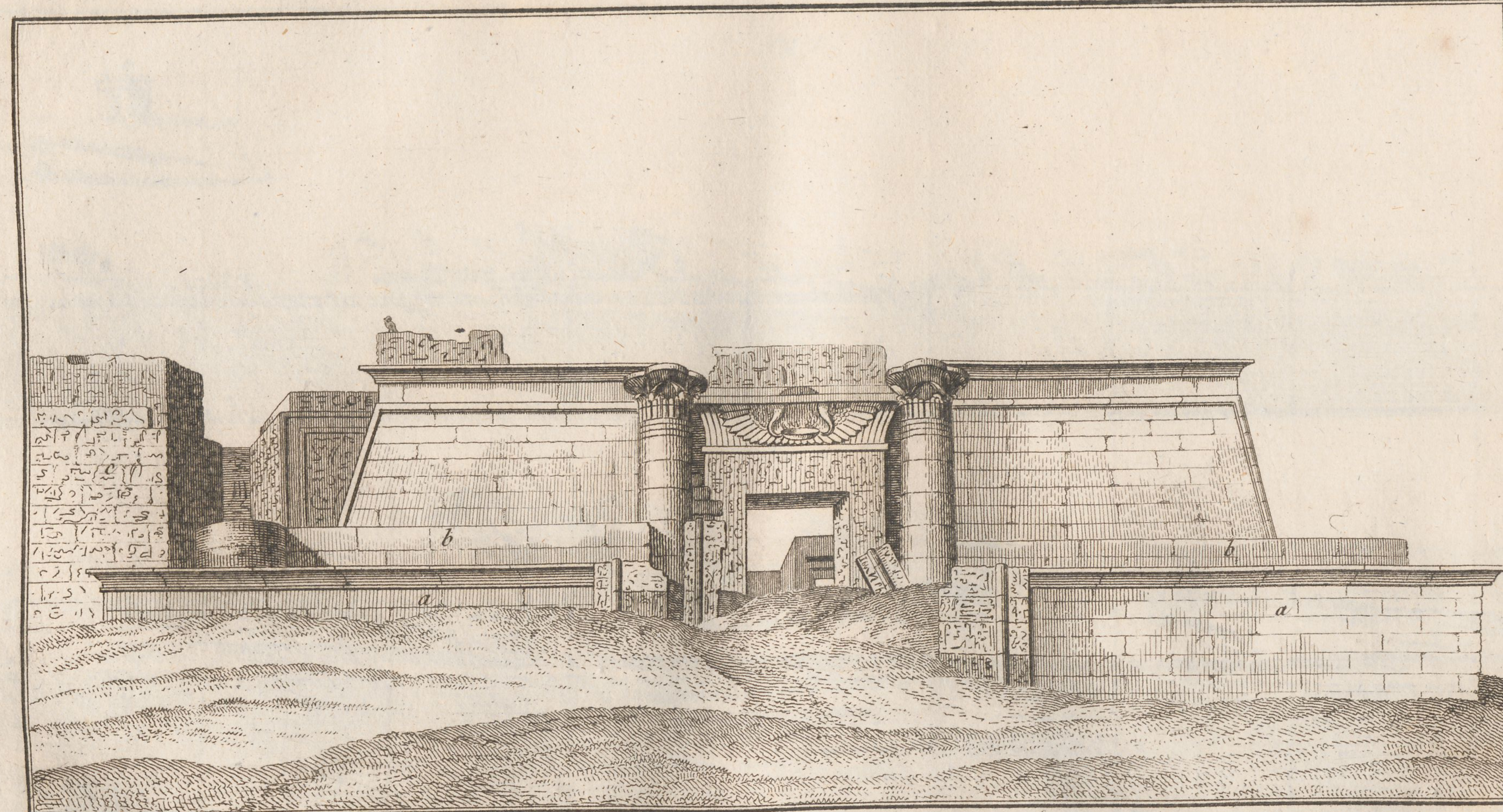
Plan géomêtral de l'intérieur du Temple de Denderah,
autrefois TENTYRIS



Dixhuitième partie de la Carte du Nil, avec ses bords, depuis Tiuraet, jusqu'à Ell Kerne.



Dixneuvième Partie de la Carte du Nil, depuis Ell Kerne, jusqu'à Mahamiid



Portail antique et bien conservé, plein de Hieroglyphes en couleurs et dont les Arabes se sont servi pour une porte de la Ville de Habu à présent entierement ruinée.

a. Premiere muraille. b. Seconde muraille. c. Troisieme muraille chargée de Hieroglyphes.

C.



Fig. 1. Premiere Vue des Ruines de Carnac ♂ Luxxor

O. Dessin particulier de a.

Fig. 2. Seconde Vue des mêmes Ruines

Fig. 4.

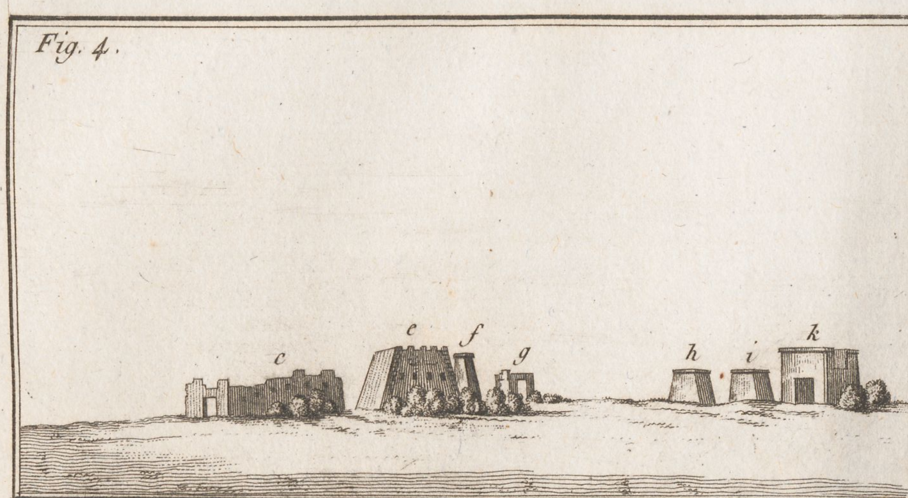


Fig. 5.

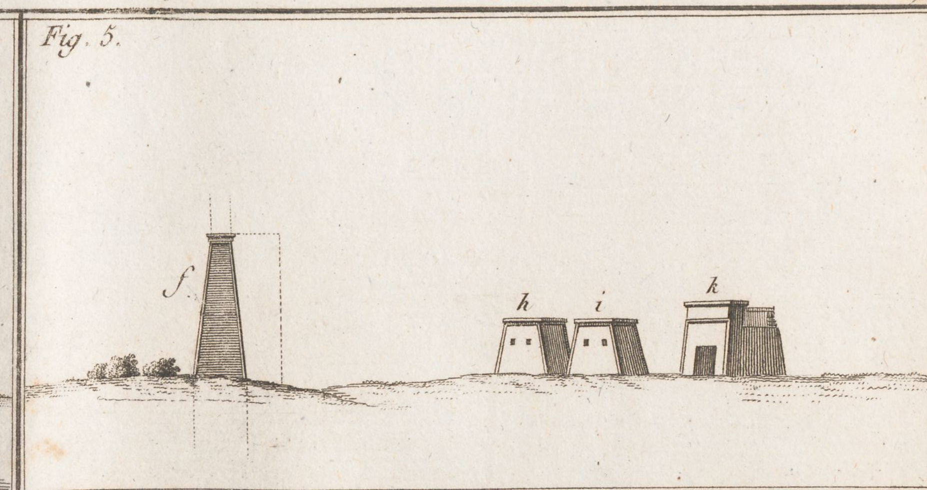


Fig. 3.

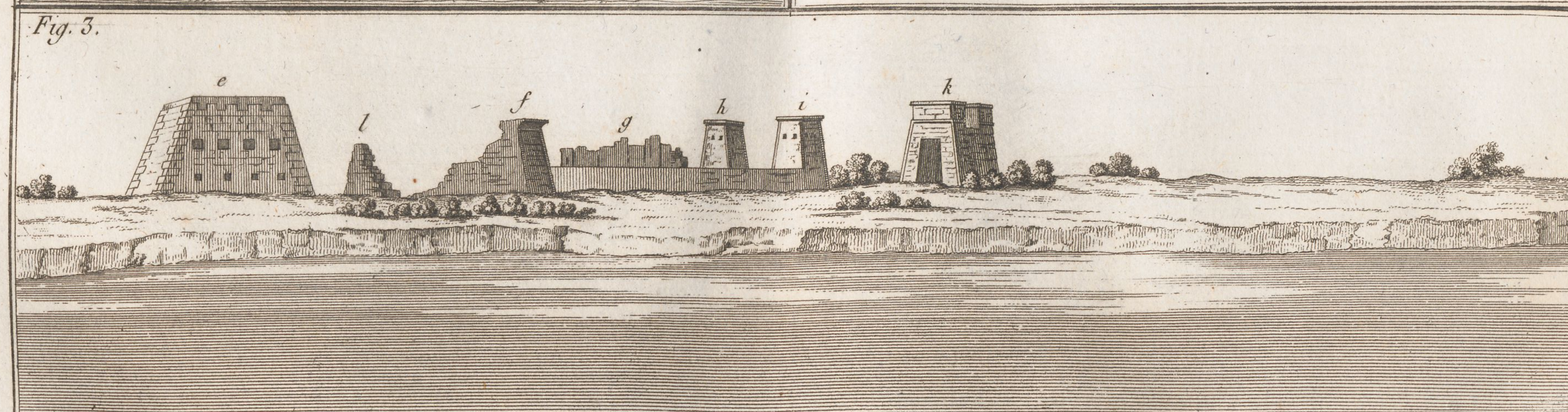


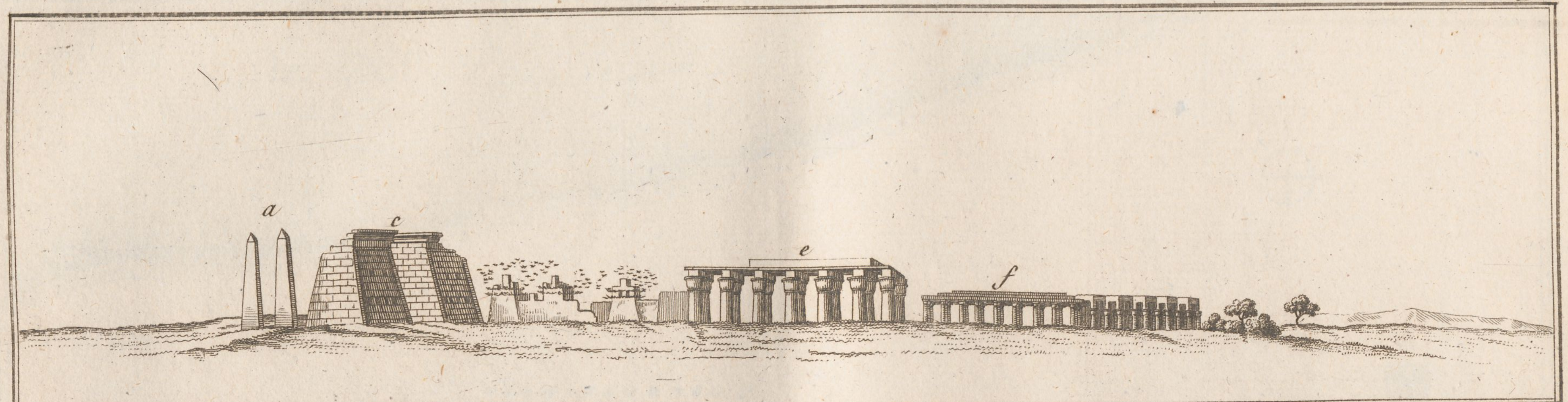
Fig. 3. Troisieme et plus distincte Vue des Ruines de Carnac.

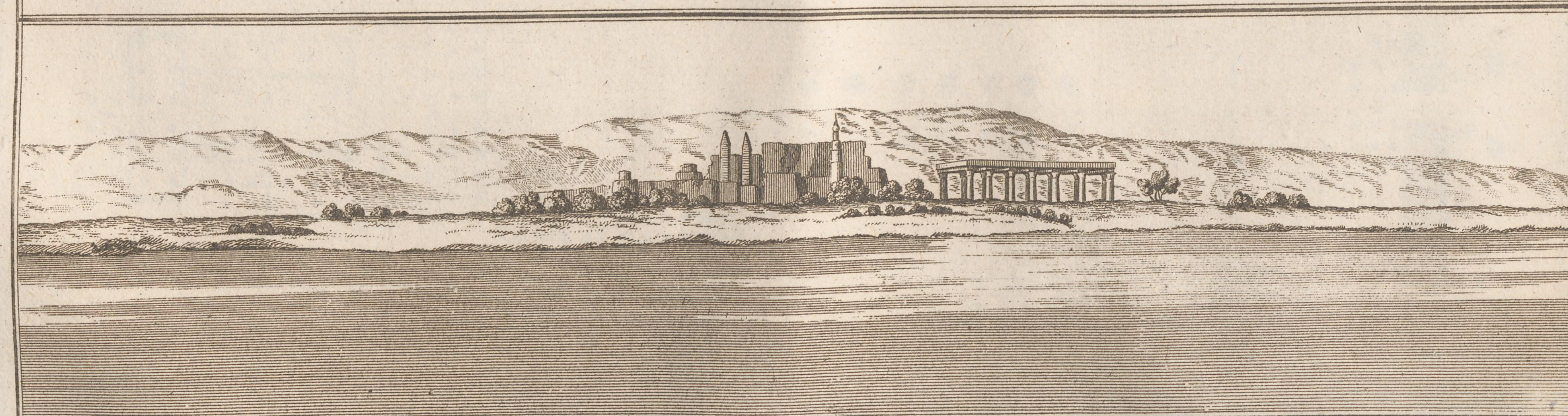
Fig. 4. Quatrieme Vue des mêmes Ruines. Fig. 5. Dessin particulier de f. h. i. k.



Vue des Antiquités superbes à Luxxor vulgairement tenu pour l'ancienne Thebes.

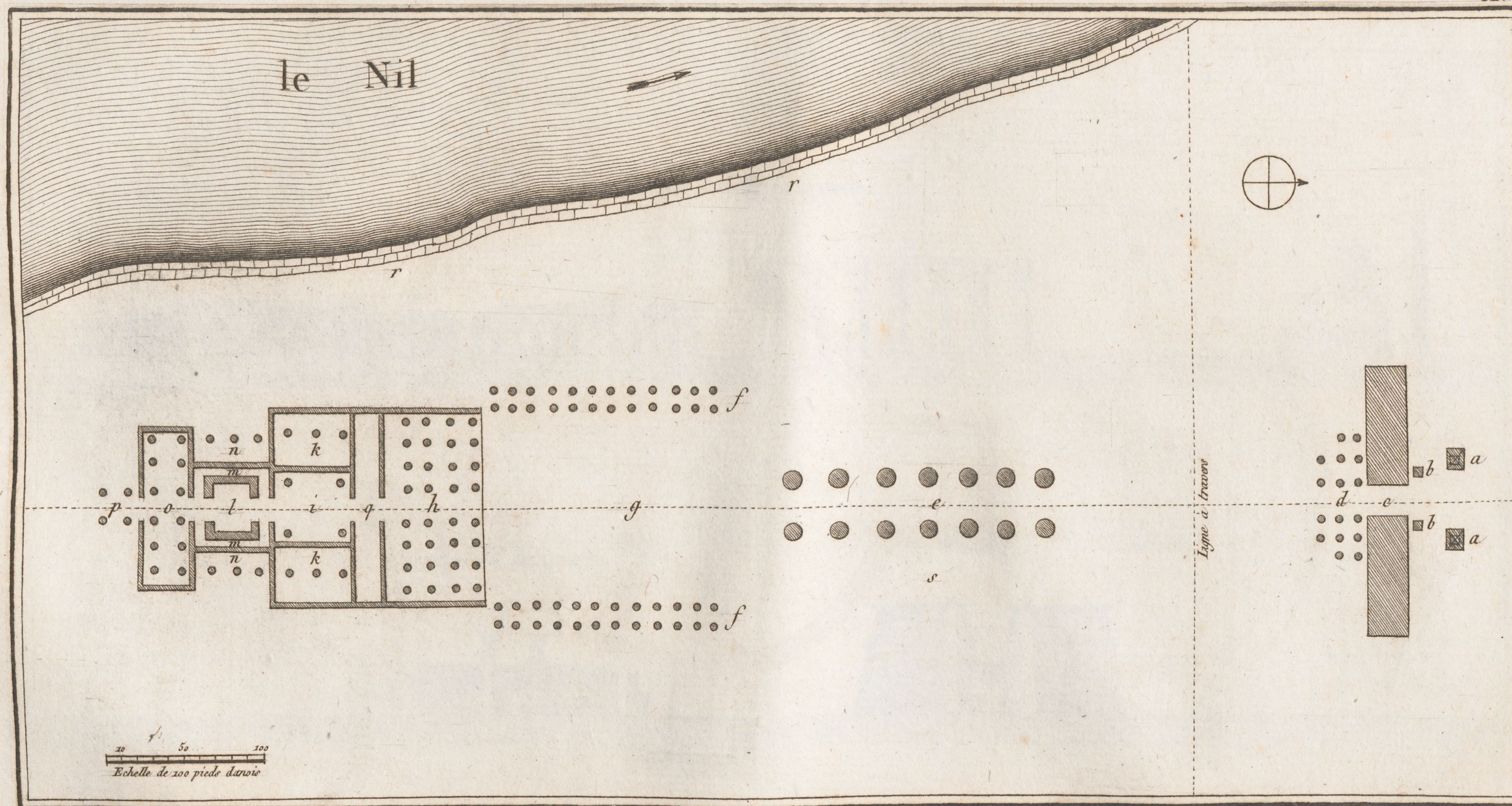
a, Obelisques. c. Portail e. Grande Colonade. f. Petite Colonade.





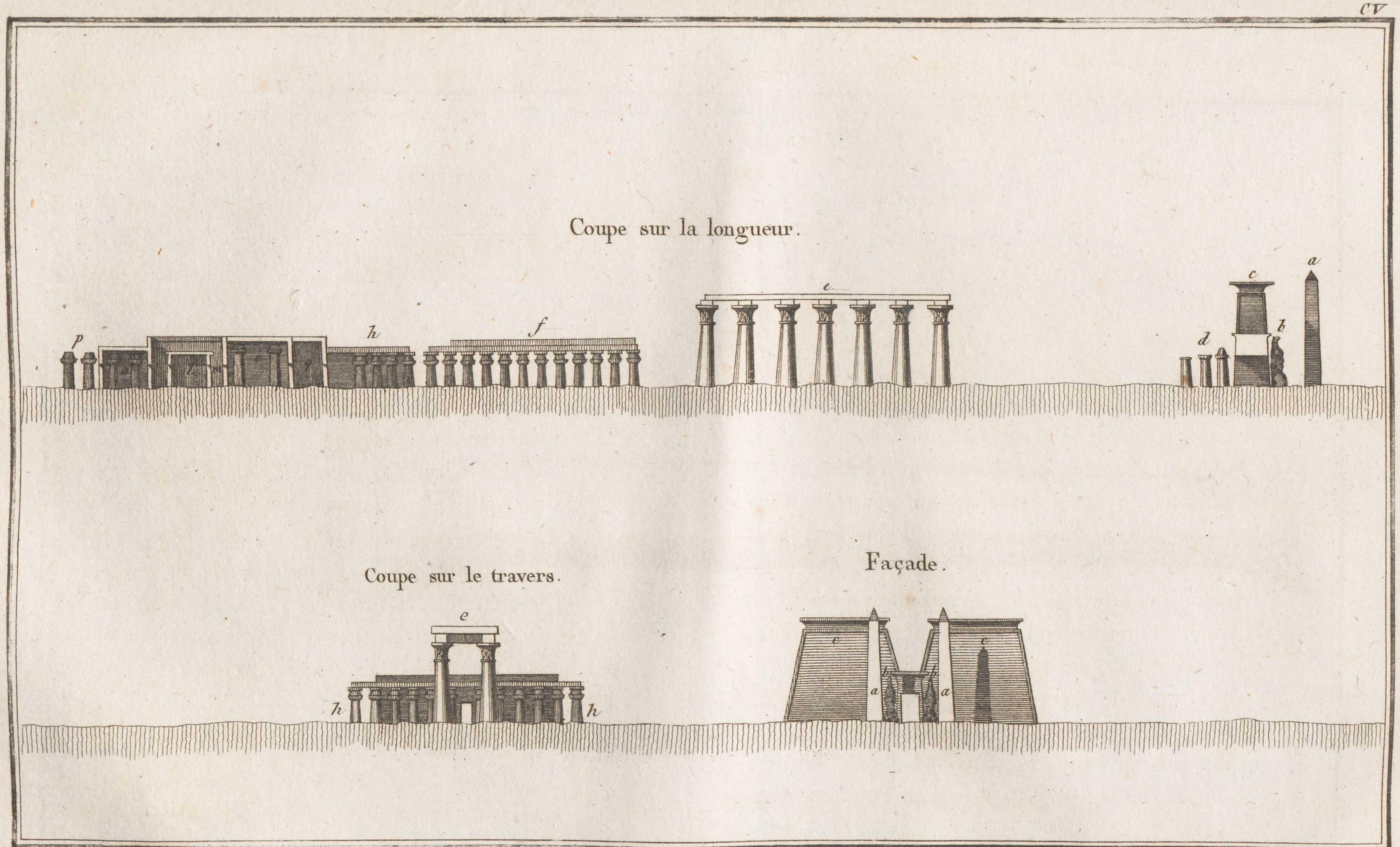
Autres Vues des superbes Restes des Edifices de Luxxor

a, Obelisques c, Portail. e, Grande Colonade f. Petite Colonade.



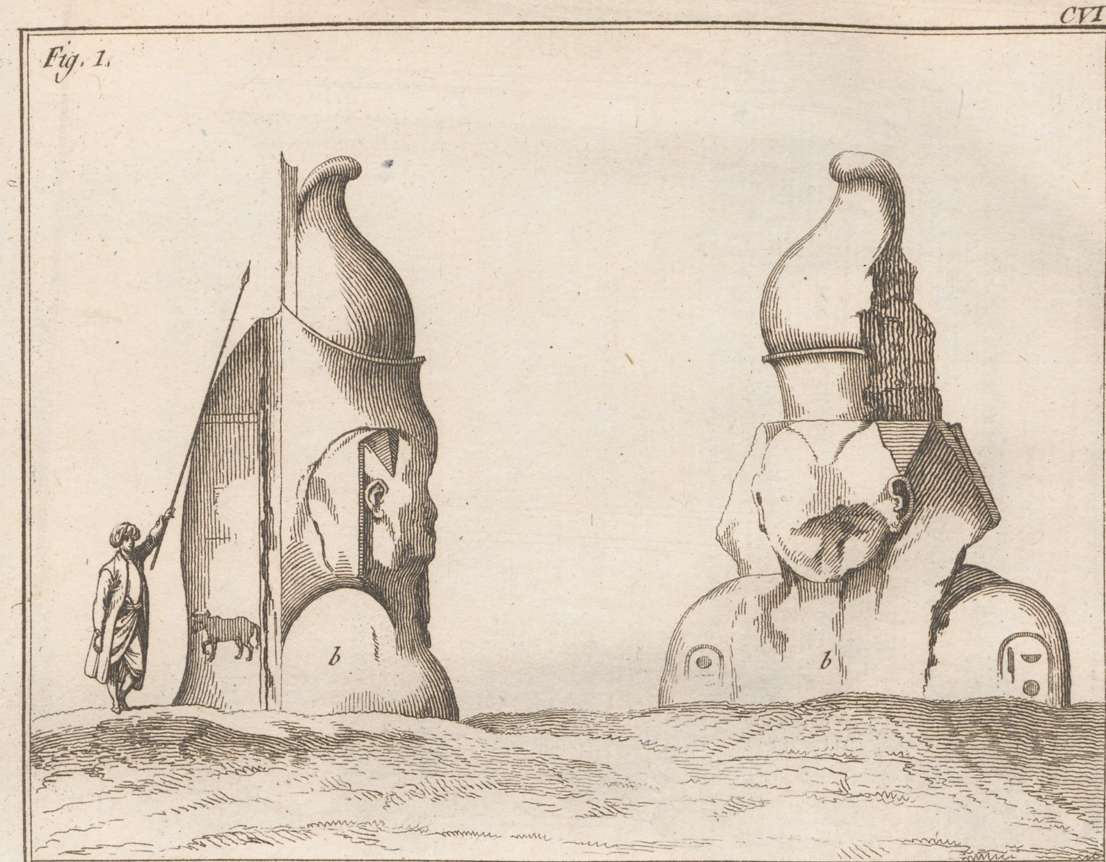
Plan des Ruines remarquables de Luxxor

a, Deux Obélisques. b, Deux Statues Colossales. c, Portail. d, Partie d'un Portique. e, La grande Colonade. f, Petite Colonade. g, Avant-Cour. h, Portique. i, Salon. k, Chambres. l, Temple couvert. m, Corridor. n, Galeries fermées. o, Vestibule. p, Portique. q, Vestibule. r, Digue de pierres de taille. s, Fondemens de Ruines couvertes et incertaines.



Coupe et Profil de magnifiques bâtiments de Luxxor.

a, Obélisque. b. Statue colossale. c. Portail. d. Partie d'un Portique. e, la Grande Colonade. f. Petite Colonade. h. Portique. i, Salon. l. Temple couvert. m, Corridor. o, Vestibule. p. Portique. q. Vestibule.



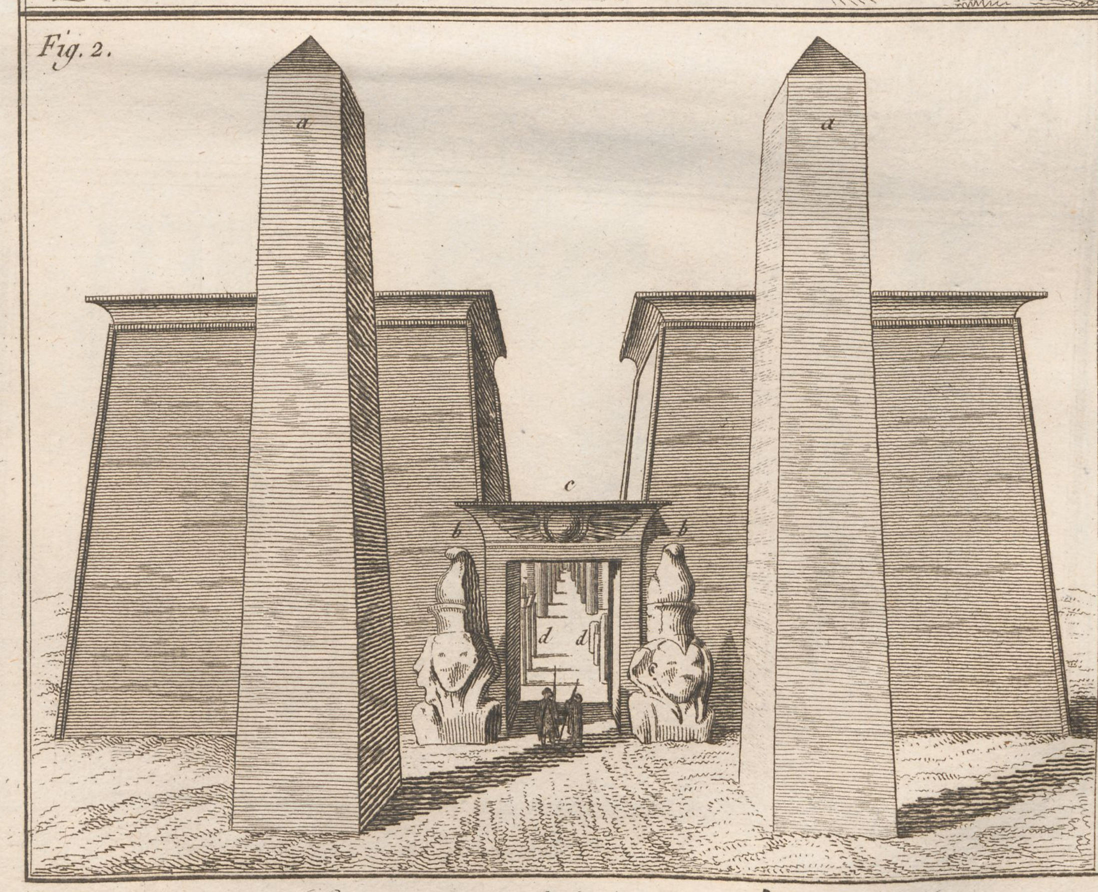
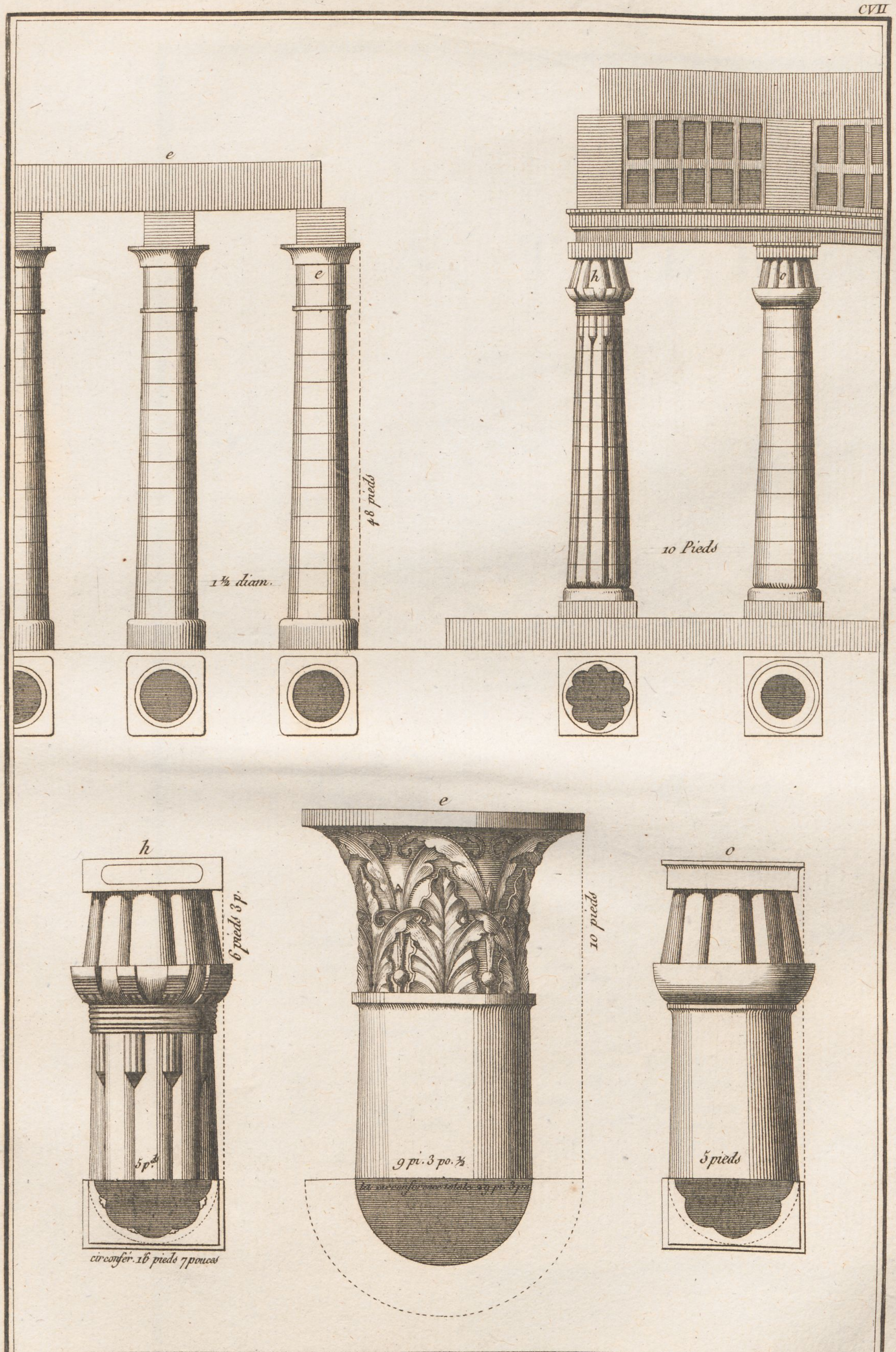
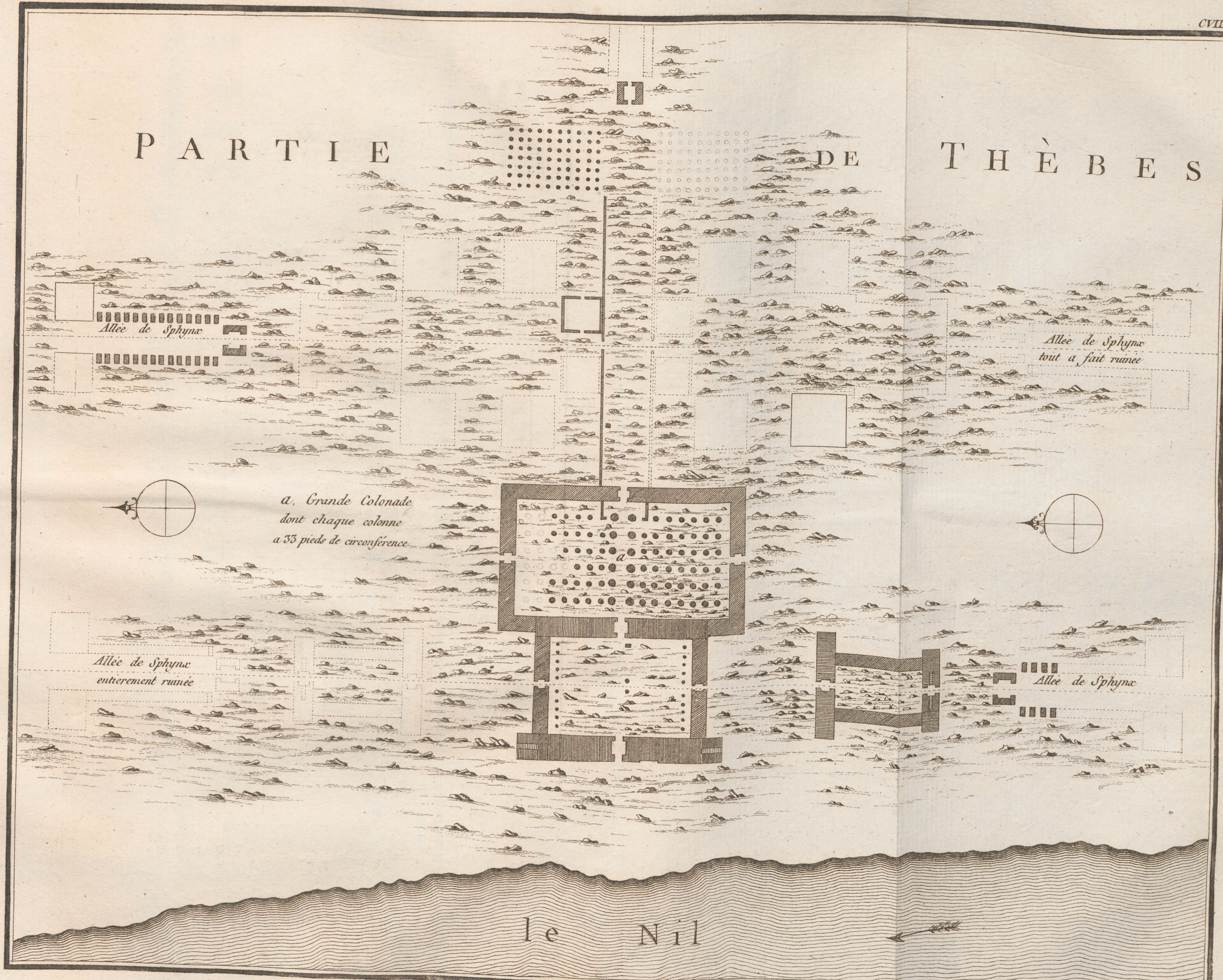


Fig. 1, Les deux Colosses. b, en particulier.
Fig. 2, Vue du Portail principal des Antiquités de Luxxor.
a, Obelisques. b, Colosses. c, Portail. d, Partie d'un Portique. e, Grande Colonade.

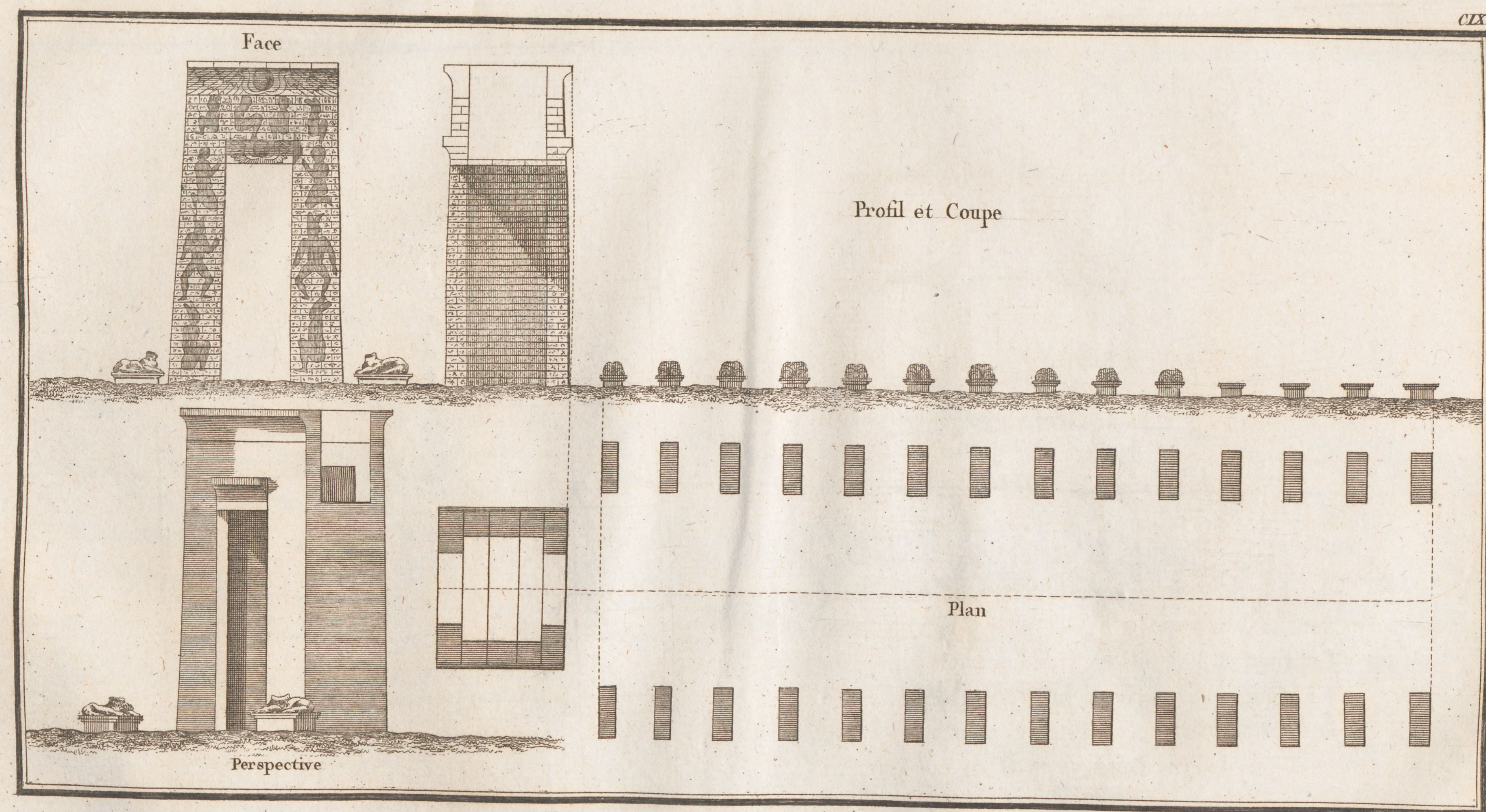


Superbes Restes de Luxxor.

e, Chapiteau d'une des Colonnes de la grande Colonade. h, Chapiteau d'une des colonnes du Portique. o, Chapiteau d'une des Colonnes du Vestibule.



Carte particuliere des Ruines d'une partie de Thebes

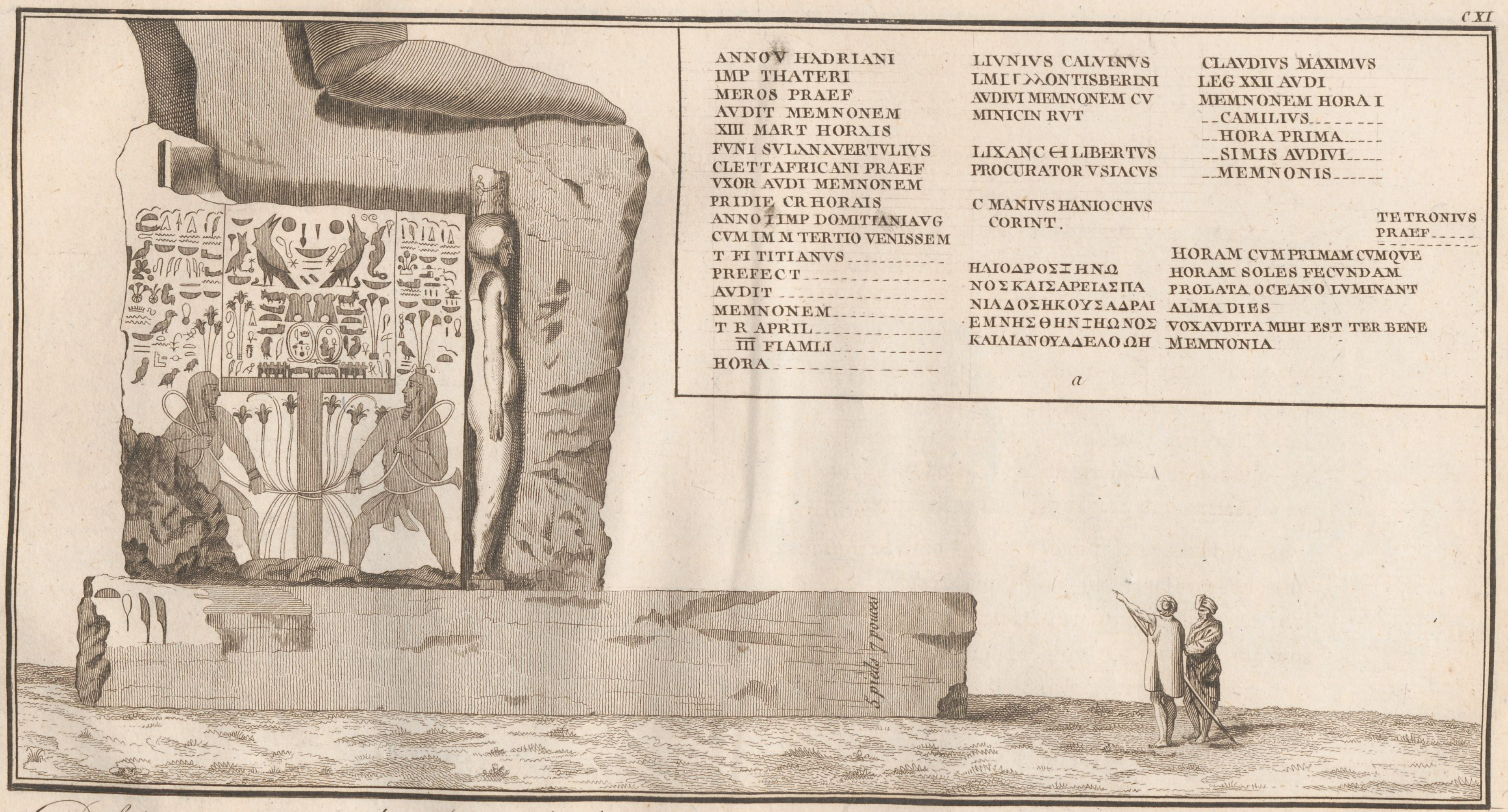


Restes d'un Portique admirable de l'ancienne Thèbes



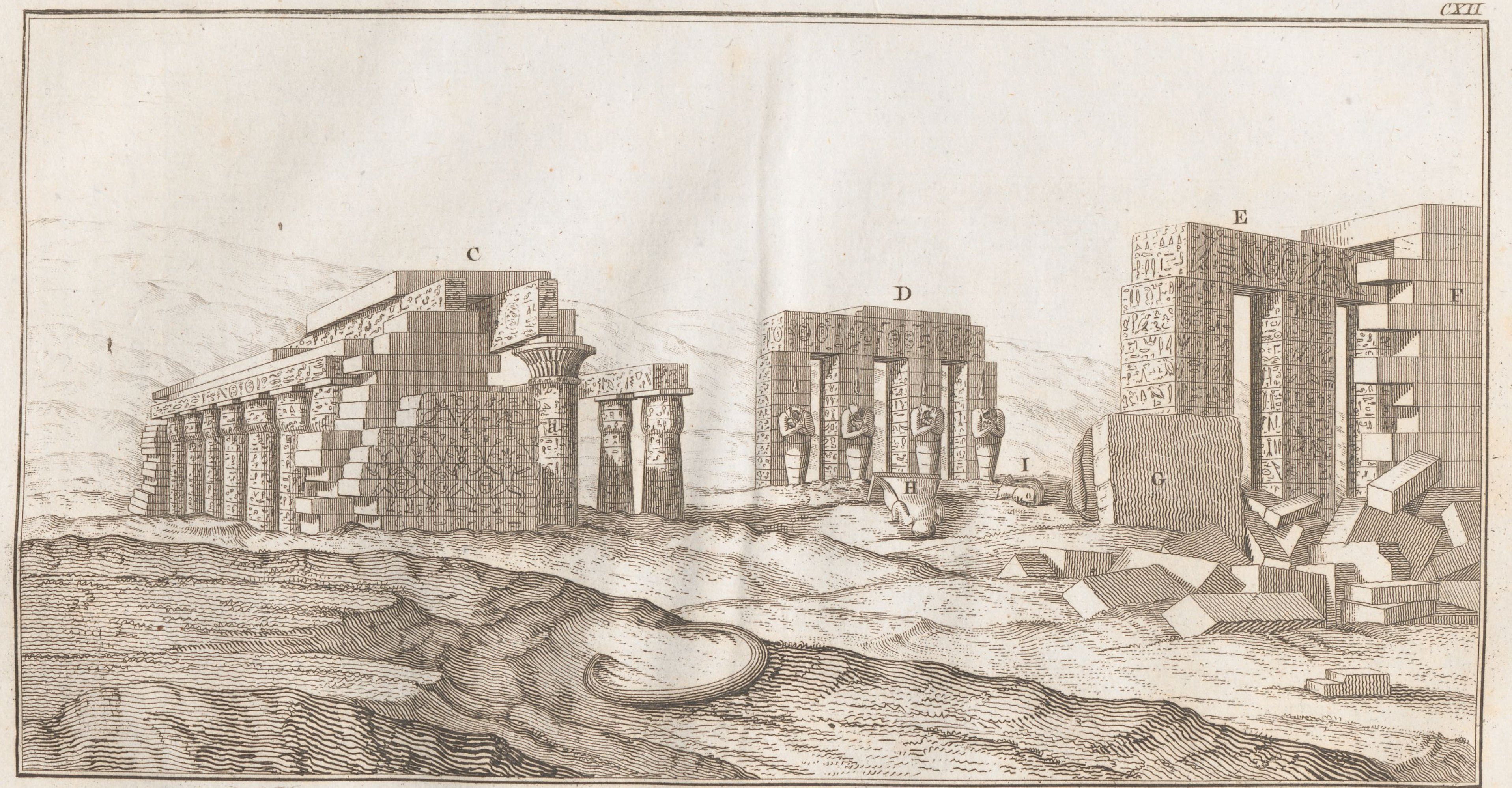
Deux Statues Colossales avec les Ruines du Palais de Memnon, vis-à-vis de Carnac et de Luxxor.

a, Statue d'un homme. b, Statue d'une femme. toutes deux de 50 pieds Danois de hauteur. c, Ruines d'un Temple. d, Pilastres avec des Termes. e, Pilastres opposés de la même façon. f, Muraille derriere la Gallerie. h, Colosse renversé et entier. g, Colosse brisé et renversé. tenu pour la Statue Sonante de Memnon. i, Tête Colossale. k, Grottes coupées dans les montagnes. l, Montagnes qui séparent l'Egypte de la Lybie.



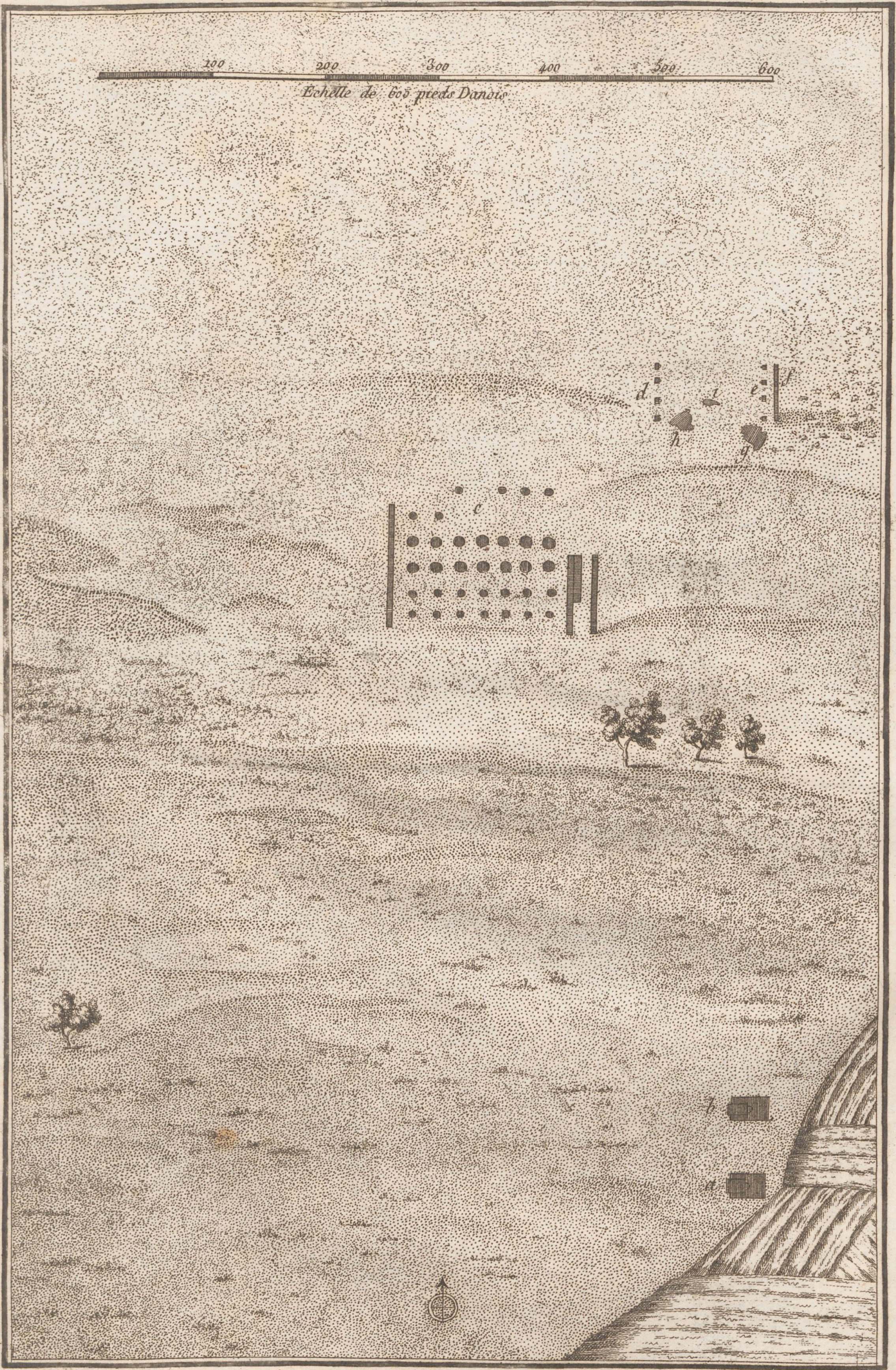
Dessin particulier des Hieroglyphes remarquables gravés sur les chaises des Statues Colossales, proche de Luxxor et Carnac.

a, Neuf inscriptions grecques et latines tirées des jambes des dits colosses, et qui ont été gravées anciennement pour témoigner qu'on avoit entendu la voix de Memnon.



Ruines du Palais de Memnon, toutes chargées d'hieroglyphes.

C. *Portique d'un Temple, dont la colomne* a *est de 24 pieds Danois de circonférence.* D. *et* E. *apparement la Gallerie, autour de la Cour, où anciennement étoit placée la Statue Colossale du Memnon qui rendoit le son au lever du Soleil.* F. *Muraille derriere la Gallerie.* G. *Fragment de la dite Statue, faite du Granit noir dans la même actitude que les précédentes* A *et* B. H. *Un Colosse entier, d'une seule piece de Granit, de la même actitude renversé* I. *Tête Colossale coeffée à l'Egyptienne.*



Plan des Statues Colossales et des Ruines du Palais de Memnon dans l'ancienne Thebes

a. Statue d'un homme de grandeur colossale. b. Statue d'une femme. c. Portique d'un Temple. d. Pilastres avec des Termes. e. Pilastres compagnons. f. Muraille derriere ces Pilastres. g. Colosse renverse et qu'on prend pour Memnon. h. Colosse moins grand. i. Tete Colossale.